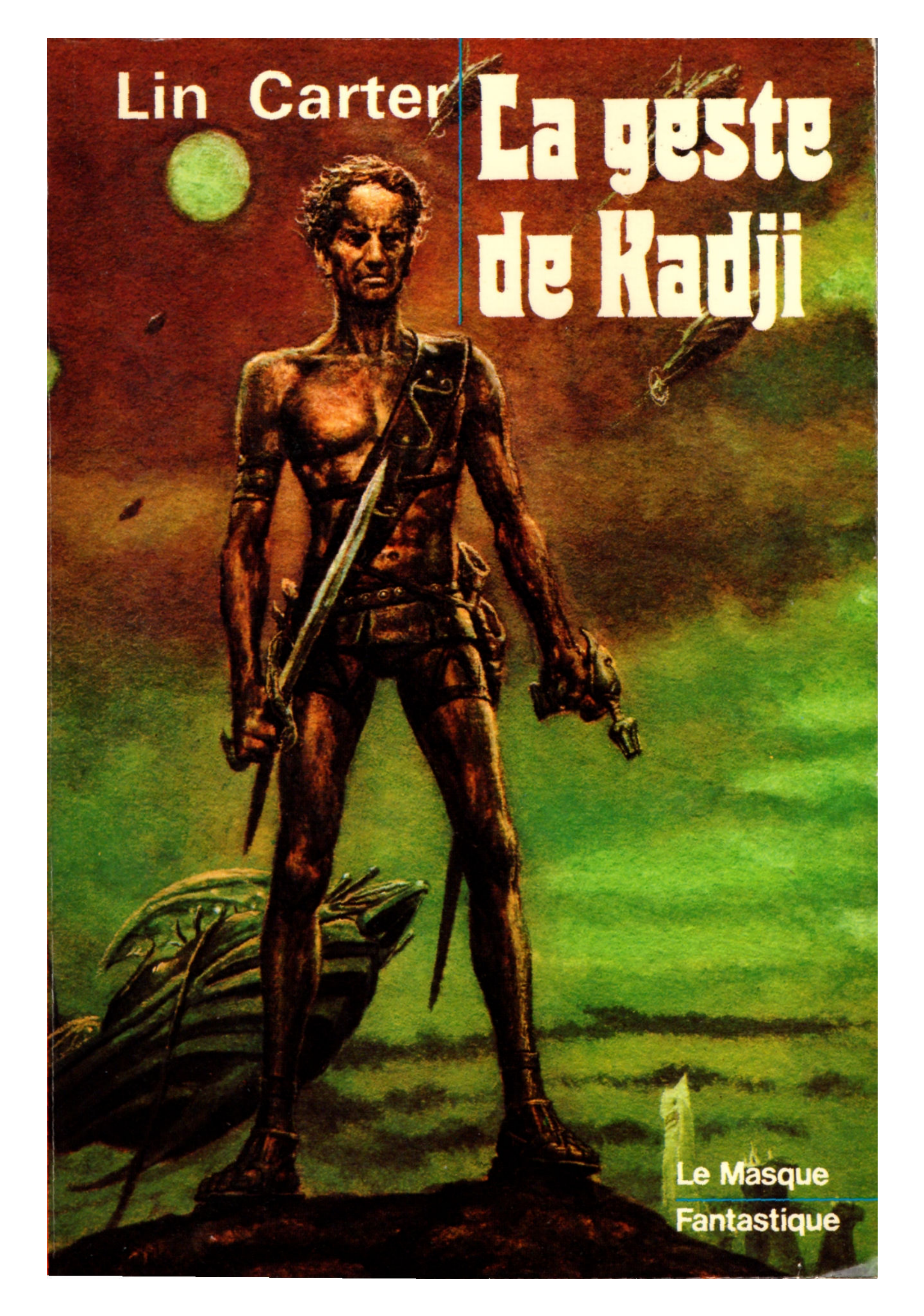

Lin Carter
La geste de Kadji
Le Masque
Fantastique

LA GESTE DE KADJI

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

LIN CARTER

LA GESTE

DE KADJI

(THE QUEST OF KADJI)

Traduit de l'américain par Jacqueline HUET

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
RUE DE MARIGNAN

PROLOGUE

Zao, Olymbris. Thoorana. Zéphrondus et Gulzund le vaste…
Voilà quels sont les cinq mondes qui tournent
Autour de l'étoile Kylix dans la constellation de la Licorne.

Or, c'est de Gulzund que je vais chanter.
Non que mon œil ait vu ses plaines murmurantes
Ses falaises d'ébène, ses rives que gardent des dragons.

Mais je l'ai parcouru maintes fois en songe
Et j'ai vu l'Épervier rouge gagner le Bord du Monde
Et de mes voyages, j'ai rapporté ce récit…

Le Chant des Mondes
extrait des
CHRONIQUES DE KYLIX. Cinquième Livre.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉPERVIER ROUGE

Cet âge est sombre – le monde est
[vieux –
Les Dieux sont morts, le ciel est vide
Mon cœur qu'importe !
Nous savons qu'on ne meurt qu'une
[fois…

Chant de route des nomades Kozanga.

I

DANS LES VASTES PLAINES

Depuis trois jours et trois nuits qu'il chevauche sans répit, sans halte, sans repos, depuis trois jours et trois nuits qu'il chevauche à travers les plaines vastes comme le monde où le vent chante dans les hautes herbes, le grand clan guerrier n'a pas rencontré trace d'une demeure humaine.

Mais voici qu'à l'approche du soir l'un des éclaireurs a tourné bride et chevauche comme le vent à la rencontre de l'avant-garde recrue de fatigue, marquée encore par les derniers combats. Il galope droit à la rencontre d'un homme de haute stature, à la barbe grise, enveloppé d'un gros *ishlak* de laine rouge et noire, monté sur un superbe étalon blanc.

Raidissant sur les rênes ses poignets puissants, l'éclaireur immobilise son coursier fringant et saute à terre dans un tourbillon de poussière. Debout, il attend que le chef grisonnant de la cohorte guerrière se porte jusqu'à lui puis, quand l'étalon blanc arrive à sa hauteur, le saisissant par sa bride d'argent, il retire de l'autre main son haut feutre rouge et incline très bas sa tête sombre.

— Que viens-tu donc m'annoncer, ô Jorad ? L'ennemi ? Comment serait-il devant nous quand il est hélas ! sur nos talons ?

— En effet. Monseigneur. Non, ce sont des cabanes – un village ! Et… un puits, dit l'éclaireur.

Le vieux chef rétrécit ses yeux perçants et fixa l'horizon mais le crépuscule s'avançait déjà sur les grandes plaines et même son regard d'aigle ne parvenait plus à en percer l'infinité.

— Sommes-nous loin encore, ô Jorad ?

— Une heure… deux tout au plus, *jemadar*. Des paysans. Point de cavaliers, point d'ouvrages fortifiés et l'étendard du Dragon – ces derniers mots arrachèrent une grimace de dégoût au jeune éclaireur et, comme si sa bouche en était souillée, il cracha dans la poussière avant de reprendre – l'étendard du Dragon ne flotte pas au mât de la maison du chef, aux tours de guet, non plus que sur le toit de la maison du dieu.

Le vieux chef barbu poussa un vague grognement et se plongea dans ses réflexions, les sourcils froncés. Prendre un peu de repos… ne serait-ce qu'une heure… descendre de cheval le temps que la raideur des muscles fatigués s'atténue… permettre aux membres engourdis de se détendre un peu et oublier provisoirement le rythme lancinant, le martèlement incessant des sabots tambourinant sans fin dans la poussière des plaines toujours recommencées… ah ! pensée délicieuse, promesse alléchante entre toutes…

Mais serait-ce bien sage ? Personne ne pouvait dire à quelle distance se trouvait l'ennemi victorieux et arrogant qui les avait pris en chasse. Certes, il pouvait avoir renoncé et tourné les talons depuis quelques jours ou quelques heures déjà. Ou encore, la cohorte avait peut-être mis entre elle-

même et ses poursuivants une distance respectable et pouvait s'offrir quelques heures de repos.

Enfin, il se pouvait aussi que le village qui les attendait, en apparence si paisible, fût un piège.

Par devers soi, le vieux chef poussa un soupir exténué. Mais sur son dur masque d'airain, il ne laissa pas transparaître le plus petit signe d'indécision, la moindre indécision, la moindre faiblesse. Malgré son épuisement et sa souffrance, malgré les dangers que recelait le présent et les soucis que lui causaient ceux, plus grands encore, que lui réservait l'avenir inconnaissable, le vieux chef pesait calmement le pour et le contre et jaugeait sagement la situation.

Comme s'il avait lu dans les pensées du *jemadar,* le jeune éclaireur, Jorad, reprit la parole :

— Seigneur… je ne crois pas qu'il s'agisse d'un piège. Le village est isolé au milieu de la plaine vide. L'ennemi ne pourrait se dissimuler nulle part.

Le visage à la barbe grise demeura silencieux et songeur. Le *jemadar* se tenait bien droit sur sa haute selle de guerre, grand et élancé comme une lame brandie, malgré la douleur qui le tenaillait. Il y avait maintenant trois jours, lorsque ses hommes et lui avaient cédé devant la charge des chevaliers rashemba, à la bataille de l'Agburz, qu'il avait reçu une pointe de lance dans l'épaule. Son bras droit, le bras du glaive, pendait à son côté, gourd et inutile et malgré l'emplâtre d'herbes et de feuilles qu'on avait lié sur sa plaie, le sang ruisselait au long de son bras et éclaboussait d'écarlate les hautes herbes sèches dans le pas de son cheval. La douleur était lancinante mais pas un muscle de son visage d'acier, pas un tremblement dans sa voix, pas un affaissement de sa haute stature ne trahissait le calvaire qu'endurait Zarouk, *jemadar* – chef suprême – des farouches nomades Kozanga.

— Fort bien, nous allons établir là notre campement.

Nous devons avoir mis bien des lieues entre nos frères et ces Rashemba maudits, et nos frères d'arme ont besoin de repos. Va, Jorad ! Chevauche en avant-coureur et préviens les villageois de notre venue – dis-leur que les besoins des Kozangas sont nombreux !

Le jeune guerrier sourit de toutes ses dents éclatantes dans son masque de poussière. Camper dans un village, c'était la promesse de viandes chaudes, de vin et d'un lit moelleux – *Haï-yaa !* Le jeune Jorad avait presque oublié le goût du vin, il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas allongé ses membres fatigués sur une couche accueillante !

Il inclina le chef, remit le feutre rouge sur ses longues boucles de jais, tourna les talons et sauta en selle. Il partait déjà quand le *jemadar* le rappela, parlant d'une voix coupante.

— Et dis-leur bien, ô Jorad, que nous sommes les guerriers Kozanga, vrais fils des vastes plaines, et non ces chiens étrangers de Rashemba. Nous paierons en beaux jaunets et en argent étincelant les vivres, la boisson et le fourrage. L'honneur des Kozanga leur interdit de rien arracher à la pointe de l'épée aux habitants des plaines. Dis-leur bien !

L'éclaireur sourit encore et inclina de nouveau sa tête sombre.

— Oui, Seigneur !

Puis il s'en fut comme le vent, dans un nuage de poussière que le vieux Zarouk suivit mélancoliquement des yeux. Ah, recouvrer la jeunesse et la force ! Se battre tout le jour, boire toute la nuit et se battre encore au matin, avec la même fraîcheur ! Mais il était vieux, vieux et grisonnant, et son sang s'écoulait goutte à goutte par le trou rouge qu'avait creusé dans

son épaule droite la lance traîtresse d'un chien d'étranger, d'un Rashemba ! Depuis longtemps il menait au combat le clan des guerriers ; désormais, ses jours de *jemadar* étaient comptés. Ah, qu'il vive seulement assez pour conduire ses frères d'arme jusqu'aux montagnes noires de Maroosh, où nul ne pourrait les suivre – il n'en demandait pas plus ! Il pourrait reposer en paix.

Son regard mélancolique se durcit. Les muscles de sa mâchoire se crispèrent sous les courtes boucles de sa barbe gris fer. Reposer ? Non, pas tant qu'un homme, un seul, resterait en vie – ce petit prince félon, trois fois maudit, qui les avait trahis au profit de ses amis, les chiens étrangers…

À mi-voix, le vieux *jemadar* prononça farouchement une courte phrase – était-ce une malédiction, était-ce une prière ? Qui pourrait le dire ?

— *Mort à l'Empereur du Dragon !*

II

LA HACHE DE THOM-RA

Le village n'était qu'un misérable ramassis de cabanes de rondins, blotties les unes contre les autres au milieu de la plaine immense et rassemblées autour d'une esplanade de terre battue que les pluies du printemps transformeraient en océan de boue. Mais on était au début de l'hiver et, si la première neige n'était pas encore tombée, du moins la terre était-elle dure, sèche et nue.

Au centre de cet espace dégagé, se dressait le puits du village. À l'est, le *go-mak,* la cabane du chef de village. Elle ne valait guère mieux que les autres taudis du village, niais était un peu plus haute et ses murs de bois étaient recouverts d'un rudimentaire crépi d'argile. Devant sa porte, une lance à la hampe ornée de plumes était profondément fichée dans le sol. Jadis rouge et or, les plumes avaient terni avec le temps et pendaient en lambeaux effilochés. Bien des générations s'étaient succédées depuis le jour où les guerriers Umshatar. Venus des pâturages du sud pour coloniser toutes ces terres, avaient planté la fière lance de guerre comme signe de ralliement. Mais les villageois restaient des Umshatar. Grands, fiers et taciturnes, ils assistèrent bras croisés, sans mot dire, à l'entrée dans leur village des nomades recrus de fatigue, les fixant de leurs yeux perçants, le visage grave dans le soleil couchant.

Par deux et trois, les belliqueux cavaliers Kozanga pénétraient dans le village, formes noires dans les ténèbres qui s'amassaient. Le chef du village avait ordonné à ses épouses d'allumer un grand feu au centre de l'esplanade, à côté du puits, et à sa lueur rougeoyante, les villageois distinguaient les marques du combat sur les *ishlaks* déchirés et couverts de sang des guerriers nomades. Les heaumes d'acier surmontés d'une pointe étaient ébréchés ; les boucliers ronds de cuir et d'osier étaient brisés ou percés ; la fine hampe de frêne des javelots était fendue. Et nombreux les guerriers qui, incapables de se tenir à cheval, gisaient geignant dans des chariots attelés qui formaient l'arrière-garde de la troupe ; la douleur tordait leur visage et leur faisait des yeux fous, beaucoup disparaissaient sous des pansements crasseux.

Les femmes du village jetèrent les bras au ciel et se mirent à jacasser à la vue des blessés. Et avant même que le chef de la cohorte guerrière eût échangé un salut avec le chef du village, elles s'engouffrèrent dans leur cabane et en ressortirent bientôt brandissant des pots et des cruches de vin roboratif, des bassines d'eau bouillante, des emplâtres d'herbe sèche, de la charpie et des bandes propres, découpées sans doute dans leurs volumineux jupons, pour soigner les guerriers blessés.

Zarouk mena son grand étalon blanc devant le *go-mak* du chef et le fit encenser. De sa main gauche – car il ne se servirait plus de la droite, désormais – il rabattit les plis de son grand *ishlak,* découvrant à tous la

lourde hache d’acier froid qu’il portait à son baudrier.

— Haï-yaa ! La paix des dieux soit avec vous, ô nobles Umshatar ! Lança-t-il d’une voix vibrante.

Le chef du village s’inclina très bas, touchant la poussière des doigts de sa main droite.

— Que la fortune des cieux vous accompagne dans vos chevauchées, ô nobles kozanga ! répliqua-t-il gravement.

Ils se dévisagèrent un moment en silence, pensifs, conscients tous deux du drame qui se jouait et désireux de faire honneur à la réputation de courtoisie de leurs deux peuples. Le villageois était un vieil homme, chauve et osseux, son mince visage parcheminé était creusé de mille rides. Mais ses yeux noirs étaient perçants, attentifs et sagaces et il se tenait droit comme un i, ses épaules décharnées enveloppées dans les plis d’un *kourouz* de lin blanc orné de franges.

— Je réclame de votre courtoisie et bon-vouloir, lança le *jemadar,* vivres, boissons et demeure pour mes frères d’arme et, pour nos chevaux, fourrage et abri contre les loups et le froid mordant de la nuit.

— Tout cela est à vous, répliqua le chef du village. Zarouk garda le silence, hésitant. Puis, considérant que l’honneur exigeait la vérité entière, il ajouta :

— Mais il me faut déclarer que l’Empereur du Dragon, dont la capitale est Khôr, la ville aux toits d’or, nous a décrétés vils renégats et hors la loi et lâché sur nous ses chiens, les mercenaires étrangers, les féroces Rashemba qui, à cette heure même, sont peut-être encore sur nos traces. Si tu crains que notre présence ce mette en danger ton village, parle ! Nous poursuivrons notre route…

Le visage du vieux chef de village ne changea pas d’expression. La fierté du sang qui coulait dans ses veines, la noblesse qu’il avait héritée de ses ancêtres, l’imprégnaient d’une dignité un peu roide. Il parla.

— Je m’incline dans la poussière devant l’ombre du Seigneur du Trône du Dragon – que son nom soit vénéré et que son règne dure mille et mille années ! – mes ancêtres et moi nous inclinons bien bas devant son ombre et sommes ses hommes-liges. Mais nous sommes aussi des Umshatar et les grands guerriers Kozanga sont nos frères de longue date. Je cracherais sur les ossements de mes ancêtres si je refusais l’hospitalité sacrée aux frères du Chayyim Kozanga…

Les lèvres dures du *jemadar,* que tiraient et amincissaient encore la fatigue et la douleur, se crispèrent en un rictus. Mais il ne dit mot. De sa main gauche, il dégaina la hache sacrée de Thom-Ra, saint totem des Kozanga, portée par un millier de *jemadars* avant lui, depuis l’aube des temps, et la porta à ses lèvres. Alors seulement, il dit :

— Que la paix soit sur vous tous. Puis il autorisa ses *kapitans* à le descendre de selle, car il était trop affaibli pour le faire sans aide.

III

LA VENGEANCE DES KOZANGA !

Dans le village des Umshatar, les nomades épuisés ne se reposèrent qu'une nuit et pas plus. Ils dévorèrent et burent énormément, payant en bons jaunets l'hospitalité de leurs hôtes comme c'était l'antique coutume. Puis, ayant assisté au repas de leurs chevaux, s'étant assurés qu'ils avaient bu à satiété et qu'ayant été bien étrillés ils seraient conduits dans un abri sûr pour la nuit, alors et alors seulement, les farouches Kozanga s'endormirent. Leur sommeil fut de plomb mais, aux premières lueurs de l'aube, ils s'éveillèrent pour reprendre la piste. À l'horizon, au bout des plaines sans fin dont les hautes herbes murmuraient dans le vent, à des lieues et des lieues, se dressaient les montagnes noires. Seul un Kozanga pouvait franchir l'obstacle de ces puissantes montagnes de pierre noire – forteresse imprenable que les Dieux eux-mêmes avaient entassée pierre à pierre à l'aube oubliée du temps.

L'existence d'un passage secret au flanc de cette muraille de roche noire était le secret héréditaire des frères d'arme Kozanga car, à l'origine, c'était derrière ces montagnes que leurs ancêtres avaient, pour la première fois, brandi l'étendard de guerre noir et rouge du clan nomade, sur les rives de Chaya, la rivière sacrée. Pendant des milliers d'années, les fils du Chayyim Kozanga s'étaient repassé le secret de génération en génération. Qu'ils atteignent ce rempart de pierre de pierre noire, dans le pays de Maroosh, et ils étaient sauvés – oui, sauvés, et les chevaliers Rashemba n'auraient plus qu'à aboyer comme des chiens qu'ils étaient devant une porte close. Là, dans les vallées secrètes de la montagne, les membres héroïques de la cohorte défaite pourraient se reposer, soigner leurs blessures et retremper leurs lames pour de futures chevauchées.

Oui ! Pour retourner tout droit aux portes de Khôr aux toits dorés qui les avait vendus aux chiens étrangers ! L'empire du Dragon tout entier sentirait alors le froid baiser de l'acier et goûterait le vin amer de l'angoisse car les redoutables Kozanga auraient trouvé le chemin de la vengeance. Voilà ce que se promettait le vieux *jemadar,* voilà ce qu'il souhaitait de toute son âme.

À la première lueur de l'aube, il fit appeler dans la cabane où il avait dormi, son petit fils, Kadji. Quand le jeune homme entra, le vieux chef enveloppa d'un regard de fierté sa haute silhouette drapée dans un *ishlak* noir et rouge, ses boucles blondes qui flottaient librement dans l'air glacé ; annoncé par le tonnerre des sabots de son cheval, le fier jeune homme, sitôt devant son grand père, s'était agenouillé dans la poussière.

Le seigneur grisonnant eut un léger sourire puis, posant sa main puissante sur la tête du garçon, il lui fit lever le visage. Comme un jeune épervier, Kadji riva au regard du vieux chef le regard de ses yeux brillants et fiers. Ces jeunes yeux clairs et sans crainte étaient bleus, comme l'azur,

comme l'acier froid d'une lame. Le visage du jeune homme était beau, mais sans mollesse, vigoureux et mince, tanné par le soleil et le vent comme un vieux cuir. Si ses lèvres étaient rieuses, il avait la mâchoire carrée de ses ancêtres et la crinière dorée de sa mère. On l'appelait *Kadji* – « épervier rouge » dans la langue des grandes plaines. Et comme un épervier en chasse, il pouvait parcourir sans relâche l'étendue infinie des vastes plaines aux herbes murmurantes, monté sur son petit cheval noir de Feridoun.

Grand chasseur, fier guerrier, malgré son tout jeune âge. Ses nerfs d'acier, son audace, son intelligence et son espièglerie lui avaient conquis tous les cœurs parmi les frères d'arme. Et Zarouk savait, au plus profond de son cœur, que lorsqu'il ne pourrait plus conduire la charge, les aînés de la cohorte nommeraient *jemadar* Kadji, l'Épervier Rouge…

— Mon Seigneur m'a fait mander ? Le vieux Zarouk inclina la tête.

— Sous quelque moment, les frères d'arme vont se remettre en selle, ô Kadji ! Dans les vallées de roche noire, dans nos retraites secrètes, nous nous reposerons. Aux bords sacrés de la Chaya, notre Mère, nous referons nos forces pour nous lever de nouveau et chevaucher par les rues de la traîtreuse Khôr, l'épée à la main. Les chevaliers de Rashemba au cœur de chien, nous les bouterons hors des vastes plaines, vers leurs immondes chenils occidentaux qu'ils n'eussent jamais dû quitter ! Ils apprendront à trembler devant la redoutable vengeance des Kosanga ! Oui, quand bien même notre nom leur donne à rire aujourd'hui !

Les yeux du garçon s'enflammèrent et il approuva de la tête. Sans y prendre garde, il fit écho aux paroles rythmiques, presque incantatoires du vieux Zarouk :

— *Haï-yaa, jemadar !* Chaya la Mère lavera les blessures de ses enfants des plaines et le ciel, notre Père retentira de nouveau du grondement assourdissant de nos chevauchées, quand les Kozanga galoperont vers la vengeance ! Oui, jusqu'au pied du Trône du Dragon, nous chevaucherons ! Et là, à la pointe de l'épée, nous exigerons qu'on nous rende l'honneur, oui ! des mains mêmes du Père, des mains du Sacré Yakthodat, nous recevrons notre honneur !

— *Non* !

La voix de Zarouk avait vibré comme un buccin et Kadji tressaillit. Il implora :

— Parlez, ô Seigneur !

Les yeux brûlants du vieux chef vrillèrent ceux de Kadji.

— Les frères d'arme vont gagner les retraites secrètes des montagnes noires, certes ! et les tentes rouges se dresseront bientôt sur les rives sacrées de notre Mère Chaya, mais Kadji, l'Épervier Rouge, n'y sera pas avec ses frères. Et nous ne reprendrons pas notre honneur des mains de Yakthodat, le Saint Empereur du Dragon, car cela nous sera impossible à jamais.

Le jeune homme ne comprit pas les paroles de son aïeul. Ses lèvres tremblaient et ses yeux bleus n'étaient plus qu'une question muette mais il attendit sans reprendre la parole. Zarouk prit une profonde inspiration. Comment expliquer ? Que dire ? Par quels mots imposer un si lourd fardeau à ces jeunes épaules ?

— Écoute-moi, ô Kadji ! Tu n'ignores pas qu'à la mort de l'Empereur Azakour, troisième du nom, il y a de cela vingt ans, l'Empire du Dragon tout entier sombra dans la confusion et le tumulte faute d'un héritier du sang ?

— Certes, Seigneur.
— Car Azakour III n'avait eu que deux fils : de constitution fragile, Hodaky, l'aîné, mourut dans son enfance et Yakthodat, le cadet, mourut à l'étranger, pendant une visite à la cour du Haut Prince de Rashemba. Le Trône du Dragon vide, en l'absence d'héritier, nul ne savait qui devait ceindre la Couronne Blanche et régner sur toutes les vastes plaines. Et les nobles, les *kougars,* les gros propriétaires terriens, nos ennemis et oppresseurs de toujours, faux, ambitieux, rusés, que le vieil Empereur avait défaits et bannis, revinrent au galop se mesurer les uns aux autres, dans l'espoir que le plus fort d'entre eux s'emparerait du Khalidûr et du titre d'Empereur. Et l'Empire fut tout entier bouleversé par une guerre civile. Le savais-tu ?
— Oui, Seigneur !
— Alors se produisit le miracle ! De Rashemba l'occidentale parvint la nouvelle que Yakthodah était en vie ! Que des assassins appointés par les *kougars* bannis avaient cherché à le tuer mais en avaient tué un autre, le prenant pour lui, tandis que le vrai prince s'enfuyait et se mettait à l'abri sous un nom d'emprunt. Tu n'étais qu'un enfant quand la nouvelle nous parvint. Ce fut comme un vent de printemps et nos cœurs fleurirent d'une joie nouvelle. Puis le vrai Prince entra dans l'Empire, à la tête d'une imposante troupe de chevaliers Rashemba, pour chasser les *kougars* usurpateurs et réclamer le trône qu'avait occupé son père. N'est-il pas vrai que les Kozanga ont alors brandi l'étendard de guerre et chevauché à ses côtés ? N'est-il pas vrai que les frères d'arme du Chayyim Kozanga ont brisé les kougars dans les collines de Yoush ? N'est-il pas vrai que moi-même, Zarouk, ai pénétré dans la salle des salles pour assister au sacre du vrai Prince, devenu Empereur du Dragon ? Et ne m'appela-t-il pas du beau nom de frère devant tout l'auditoire ?
— Je jure que tout cela est vrai, ô Zarouk, mon Seigneur, dit solennellement le jeune homme.
Le vieux guerrier laissa échapper un soupir.
— *Aiii,* pour les frères d'arme ! Car des jours sombres se préparaient pour nous ! Le Dragon n'était pas l'homme qu'avait été son père ! Il dilapida la richesse accumulée par ses ancêtres en divertissements et en babioles ! L'or de Khôr fut dépensé en jongleurs, bateleurs, astrologues et magiciens ! Ne passait-il pas ses jours dans la frivolité et ses nuits dans le jeu, la boisson et la débauche ? Ne s'entoura-t-il pas d'une garde composée, non des frères d'arme des grandes plaines, mais de chevaliers Rashemba au cœur de chien ? N'a-t-il pas choisi pour impératrice une étrangère – la fille de ce même Haut Prince Bayazin qui lui avait prêté une armée pour défaire les kougars ? — Mais une fois les coffres vides, ne s'est-il pas empressé de faire revenir les *kougars* et leur or ? Ne leur a-t-il pas vendu nos terres ? Ne s'est-il pas retourné contre nous pour cultiver l'amitié des *Kougars ?* Et, pour finir, n'a-t-il pas décidé de nous bannir ? De lancer contre nous l'anathème ? N'a-t-il pas interdit à tout Chayyim Kozanda de franchir l'enceinte de Khôr aux toits dorés ? Et lors même que nous quittions ses terres avec dignité, n'a-t-il pas lâché sur nos talons l'infâme meute des Rashemba pour nous tendre embuscade et nous massacrer ? Ce que ces chiens auraient fait si les Dieux n'avaient pas choisi de nous prévenir par le Signe des Loups…
Kadji baissa la tête et se frappa la poitrine.
— Seigneur *jemadar,* hélas ! tout cela n'est que trop vrai…
— Fort bien ! Or donc, écoute ! O Épervier Rouge, fils de mon fils. Dans

les ténèbres de la nuit, les Dieux m'ont envoyé le Prince de la Guerre ; il m'a parlé en songe, disant : « Salut à toi, ô frère aîné des Kozanga, écoute moi : celui qui est assis sur le trône d'Azakour *n'est pas la chair de sa chair, c'est un vil et rusé imposteur !* »

IV

L’ENVOL DE L’ÉPERVIER ROUGE.

Midi trouva le jeune Kadji à une demie lieue du village dans lequel la cohorte avait dormi la nuit précédente. Seul, monté sur son Feridoun favori, le jeune homme avait parcouru en sens inverse le chemin suivi par les nomades fuyant devant les lances des Rashemba. Le jeune homme venait d’arrêter son coursier au sommet d’une petite colline d’où il dominait l’horizon. Les chevaliers du Prince Bayazin étaient-ils encore sur les traces des frères d’arme ? Avaient-ils au contraire rebroussé chemin vers la capitale du Dragon – Khôr aux toits dorés où un ignoble imposteur commandait à ces chiens ayant osé s’asseoir sur le trône où s’étaient succédé mille saints Empereurs ? Le jeune homme poussa un juron et cracha dans la poussière.

Les deux clairs de midi rayonnaient d’une lumière crue sur l’étendue infinie des grandes plaines, en contrebas. Le vent était glacé, déjà hivernal, mais le soleil brûlait et brillait encore. Fouillant des yeux l’horizon. Kadji n’y découvrit pas trace de cavaliers. Aucun nuage de poussière, aucun reflet de soleil sur un heaume ou un bouclier d’acier, ne trahissait leur présence. Il décida de faire halte pour se reposer, boire et se restaurer, avant de reprendre sa chevauchée solitaire pour accomplir la mission que le *jemadar* lui avait confiée.

Et certes ! cette mission était lourde.

Le Dieu de la guerre lui-même, le Divin Thom-Ra en personne qui avait jadis remis la hache sacrée à Kozang de Chaya, père de son peuple, avait déclaré que l’Empereur du Dragon n’était qu’un vil et rusé voleur de couronne. Ce n’était point l’enfant du défunt empereur, mais un misérable bâtard Perushka, né d’une ribaude de taverne de Perushk engrossée par un petit seigneur, un *kougar* renégat. Avec quelle incroyable audace le vil imposteur, que le Dieu disait s’appeler en réalité Shamad, avait-il réussi à convaincre le monarque Rashemba, le Prince Bayazin que ses prétentions au trône étaient fondées ! Et le pays lui-même, épuisé par la guerre, déchiré par les désordres civils et aspirant par dessus tout à renouer avec le sage gouvernement central d’un Saint Empereur du Dragon, avait accueilli le menteur à bras ouverts ! Kadji en grinçait des dents.

L’honneur des Kozanga exigeait qu’un guerrier de haute lignée parmi les frères d’arme lave dans le sang de Shamad cette double insulte au Trône sacré du Dragon et à la cohorte nomade. Cette double vengeance incombait désormais à Kadji. C’était son bras qui brandirait la lame vengeresse qui trancherait la gorge de Shamad, l’imposteur.

Et cette lame serait celle de la hache divine ! Car au baudrier de Kadji pendait désormais, étincelante, la Hache sacrée du Chayyim Kozanga.

Le cœur du jeune homme était plein de sombre détermination… mais il restait un jeune homme, il n’avait pas encore atteint la fleur de son âge. Et,

comme tous ses pareils, il rêvait de hauts-faits héroïques, caressant l'idée de conquérir l'admiration de tous les frères d'arme de la légion nomade par quelque incomparable action d'éclat. Or, de quel plus haut fait eût pu rêver Kadji ? C'est pourquoi son cœur abritait aussi un autre sentiment : l'exultation. Il tremblait d'impatience à l'idée des jours à venir.

Assis en tailleur au pied de la colline, se restaurant de viande sèche et de quelques dattes, étanchant sa soif au vin aigrelet qu'il tirait d'une gourde de chèvre, il se voyait déjà accomplir sa haute destinée… Resplendissant dans son *ishlak* rayé de noir et de rouge, brandissant la hache nue dans sa puissante dextre, il traverserait sans peur les rangs porcins des *kougars* gras et apeurés. Il irait droit au pied du Trône du Dragon d'un pas égal et décidé, la tête haute, sans daigner jeter les yeux à droite ni à gauche. Et là, sous le grand dais, il affronterait Shamad, l'imposteur et crierait ses crimes à la face du monde, au nom des plus Hauts Dieux – alors le cri de vengeance des Kozanga résonnerait sur ses lèvres et il lèverait bien haut la hache ancienne – et la tête du faux Dragon roulerait à ses pieds dans la noirceur de son sang, tandis que la cité du Dragon s'emplirait du tonnerre de son nom hurlé par cent mille poitrines : Kadji – Épervier Rouge des nomades Kozanga !

Oui, c'était un beau rêve et, tétant sa gourde de peau de chèvre, le jeune homme se jura de le réaliser. Oui, à la vérité, la Hache de Thom-Ra boirait le sang de Shamad, dût Kadji suivre pour cela le lâche imposteur jusqu'au Bord même du Monde… oui, jusqu'aux portes de l'étincelante Ithombar, cité reine des Immortels qui dresse ses tours pourpres aux confins imprécis du monde, au bord le plus éloigné de la terre !

Bien des mois allaient s'écouler encore avant que Kadji découvre combien prophétique était son vœu…

Il dormit cette nuit là à même le sol des vastes plaines, sa selle pour oreiller, à la manière des nomades Kozanga. Et à l'aube il reprit sa chevauchée. Pendant deux jours encore, il refit le chemin parcouru par la légion nomade dans sa fuite jusqu'à ce qu'il parvienne enfin aux rives ensanglantées de l'Agburz. C'était là que, six jours auparavant, l'honneur des guerriers Kozanga avait été foulé aux sabots des chevaux des Rashemba. Il campa au bord du fleuve, songeant à la bataille. Le vieux Thugar était tombé dans le massacre, Thugar qui lui avait enseigné à se servir du grand arc des plaines ; et aussi le facétieux Korak, son ami d'enfance ; et aussi Horem, et cet excellent cavalier, Gomar, de la Brigade Blanche… et tant d'autres héros tombés sous les coups des lourds chevaliers Rashemba, venus d'Occident avec leurs gros chevaux et leurs cottes de maille…

Tombant à genoux dans la poussière, l'Épervier Rouge jura devant ses Dieux sauvages que ses frères d'arme ne seraient pas tombés en vain…

Il baisa la lame de la hache sacrée, se leva et reprit sa chevauchée, le cœur empli toujours d'une sombre détermination. Mais il lui fallait désormais prendre de grandes précaution ? pour n'être pas aperçu. Certes ! les chiens Rashemba semblaient bien avoir renoncé à poursuivre les frères d'arme puisqu'il n'avait aperçu d'eux nulle trace à chaque fois qu'il avait fouillé l'horizon du sommet de quelque colline au cours de sa longue randonnée solitaire au long de l'itinéraire suivi par la cohorte dans sa fuite. Mais il était maintenant en territoire ennemi, et, longeant les rives de l'Agburz, il pouvait à chaque instant rencontrer une patrouille ou un poste de guet, établi par les Rashemba pour prévenir de l'éventuel retour des guerriers nomades. Aussi chevaucha-t-il prudemment, enveloppé dans sa

cape sombre, profitant de tous les accidents du terrain pour se dissimuler de son mieux aux regards. Il suivit le cours asséché de petits torrents, demeura le plus possible à couvert des bosquets, trouvant son chemin parmi les hauts fûts des arbres, masqué par les broussailles. Ainsi parcourut-il bien des lieues inaperçu d'âme qui vive.

V

LES PORTES DE NABDOUR

Quelques jours plus tard, Kadji, Épervier Rouge des Chayyim Kozanga, arrive en vue de Nabdour.

La petite cité marchande s'étendait à ses pieds et il la contemplait du haut des Monts de la Stérilité. Elle s'étalait au long des rives de la Babdar, un petit cours d'eau qui descendait du nord et dont les nombreux méandres portaient les bateaux à fond plat qui menaient au marché les produits des fermes du septentrion. À Nabdour, le cours d'eau croisait la grande route des caravanes qui courait d'est en ouest à travers les grandes plaines et c'est pour cela que s'y étaient établis depuis bien longtemps des négociants, des artisans, des seigneurs de caravane et des princes marchands.

Or il était fort possible que les Rashemba, retournant au cœur des terres de l'Empereur, aient décidé de faire halte en chemin dans les murs de Nabdour. À tout le moins, il était vraisemblable qu'ils aient décidé d'y abandonner une garnison pour défendre cet avant-poste de Khôr aux toits d'or. C'est pourquoi, après avoir abandonné sa monture à l'abri des buissons épineux qui avaient poussé dans le lit asséché d'un torrent, Kadji avait rampé sur le ventre jusqu'au sommet d'une colline d'où il pouvait apercevoir les rues et les ruelles de Nabdour, étalées devant lui comme une carte vivante. Les parcourant de son regard perçant d'oiseau de proie, il vit que ses craintes s'étaient réalisées : si le gros des Rashemba avaient quitté les lieux, une garnison gardait bel et bien les murs et les portes de la petite ville.

Kadji regagna en rampant l'endroit où sa monture l'attendait patiemment et, tout emmitouflé dans sa cape, grignota rapidement les provisions qui lui restaient en réfléchissant à la marche qu'il allait suivre. Son petit coursier vint le pousser du nez et, sortant de ses fontes une poignée de picotin, il la lui fit manger dans la paume de sa main, étouffant un rire au contact humide des lèvres qui le chatouillaient.

— Qu'allons-nous faire, hein, Harral ? murmura-t-il en flattant les naseaux de velours de son cheval. Bien sûr, nous pourrions contourner Nabdour sans y entrer et reprendre notre course vers le nord… mais si nous agissons ainsi, petit Harral, il nous faudra aller tous deux le ventre vide pendant bien longtemps, car il reste bien peu de nourriture pour toi, dans mes fontes, et plus du tout pour moi.

L'animal hennit doucement et poussa l'épaule de son maître du museau, comme pour dire :

— Allons-y, il faut oser !

Kadji finit par prendre une décision. Son poney était un feridoun, différent des fiers étalons de combat que montaient de coutume ses frères d'arme ; et lui-même, avec ses boucles blondes et ses yeux bleus – une

rareté parmi les nomades du clan – pouvait fort bien passer pour un Umshatar des grandes plaines. Et il avait eu la prévoyance de se munir de vêtements achetés au *go-mak* du village où la légion avait fait halte, dans l'idée qu'il aurait peut-être un jour à cacher qu'il était Kozanga.

Sa décision prise, le jeune homme se mit sur pied et se débarrassa du chapeau de feutre rouge et de *l'ishlak* rouge et noir qui l'eussent dénoncé au premier coup d'œil comme un guerrier des Chayyim Kozanga.

Nu, à l'exception du morceau de lin qui lui ceignait les reins, le jeune homme alla s'accroupir pour se baigner dans les eaux froides de la Babdar qui, comme un miroir, lui renvoyaient l'image de son mince corps brun, aux épaules larges, à la poitrine glabre et aux hanches étroites. Souriant de toutes ses dents éclatantes, il s'aspergea le visage de l'eau glacée qu'il recueillait dans ses mains en creux, frissonnant sous la morsure de l'eau qui dégouttait au long de sa poitrine et de ses cuisses.

Quand il se fut ainsi lavé, il ouvrit ses fontes et en sortit des vêtements de rechange qu'il s'empressa de revêtir en tremblant de froid.

Quelques instants plus tard, il portait le *kourouz* frangé, les espadrilles haut lacées sur le mollet, le large baudrier et le chapeau en forme de cloche des mercenaires Umshatar. Ces derniers n'avaient pris nulle part à la bataille qui avait opposé les chevaliers étrangers aux frères d'arme Kozanga ; ils n'étaient ni bannis ni réputés hors la loi. Sous l'apparence d'un mercenaire Umshatar, Kadji était donc libre d'aller à sa guise. Du moins l'espérait-il !

Monté sur son feridoun, il gagna bravement les portes de Nabdour.

La ville, fort petite, était entièrement entourée d'une muraille de meulières recouverte d'un crépi ocre. Deux portes de bois massif perçaient cette muraille et Kadji gagna la plus proche. Avec une imagination encore enfantine, il avait concocté une histoire fort longue et très compliquée pour expliquer sa présence en ces lieux. Il s'était inventé un nom et tout un arbre généalogique et avait enrichi tout cela de mille détails saugrenus et assez inutiles. Aussi fut-ce à son grand dégoût et dépit que les chevaliers de la garnison le laissèrent passer sans une question ! Grands et gros hommes au visage rouge et rébarbatif, ils l'avaient regardé venir du haut de la muraille, l'avaient pris pour un mercenaire Umshatar et l'avaient du geste invité à passer avec un grognement inintelligible. Il se sentit en quelque sorte frustré mais, au fond, cela valait beaucoup mieux. Car son parler aurait pu le trahir. Il n'avait pas l'accent guttural d'un vrai Umshatar, bien qu'il n'y eût même pas songé.

Il pénétra dans la ville, chevauchant par les ruelles étroites pavées de têtes-de-chat, bordées de bicoques biscornues et délabrées et dominées par les immenses entrepôts des nobles marchands. Il finit par dénicher une auberge. Mais il vit aussi une jeune fille.

VI

LA PEROUSHKA

Ayant laissé son poney à l'écurie de l'auberge, Kadji errait par les rues à la recherche d'un bazar quand il la vit.

Elle rayonnait de beauté, mince et vigoureuse, pas plus âgée que lui, sinon moins. Sa chevelure était comme un étendard de feu et ses grands yeux éveillés et fiers, surprenant dans son éclatant visage hâlé, étaient d'ambre fumé semé de petits éclats d'or pur. Elle avait de jeunes seins arrogants et une démarche chaloupée et vive, libre, qui lui rappela les sauvages filles Kozanga ; comme elles, elle portait de hautes bottes sur des pantalons étroits qui soulignaient la finesse et la pureté de ligne de ses longues jambes.

Qui pouvait-elle bien être ? Pas une fille de nobles marchands ou d'artisan ne parcourerait seule les rues de Nabdour, car les habitants gardaient farouchement leurs femmes à la maison. Si par chance, on en apercevait parfois dans les deux ou trois rues que comptait la ville, c'était en petits groupes gloussant, couvertes de lourds voiles et gardées par des eunuques. Tel n'était pas le cas de cette fille aux cheveux de feu, aux yeux d'ambre doré. Elle semblait aller sans maître – voire sans père. Il en fut intrigué, étonné, mais aussi… attiré.

Tout en faisant ses emplettes aux échoppes du bazar, choisissant des viandes sèches, des fruits en conserve, du pain noir et une gourde de toile huilée emplie de vin en prévision de sa longue chevauchée vers le nord, il ne la perdait pas des yeux. Elle pouvait être Peroushka – gitane – se dit-il ; car elle portait l' *aftar* ample et flottant des femmes de ce peuple, le foulard criard noué autour de la tête et les anneaux d'or aux oreilles, autour du cou et des poignets. Mais elle n'avait pas les yeux sciemment enjôleurs, la démarche aguichante et vulgaire des femmes Peroushka.

Et ce n'était pas tout.

À ses côtés allait un gigantesque loup des plaines, gris comme la fumée, aux yeux flamboyants. Il remarqua que les gens du bazar s'écartaient à la hâte pour les laisser passer, sa maîtresse et lui et tout cela était fort étrange, car le loup semblait aussi obéissant et bien dressé qu'un grand chien. Mais c'était pourtant un loup de race pure, sans une goutte de sang de chien – Kadji en aurait juré, qui connaissait bien les terribles bandes de loups des plaines, ayant eu parfois même à les combattre, quand l'hiver rigoureux les poussait à attaquer l'homme.

C'était une énigme et lorsqu'il s'endormit, cette nuit là, dans un minuscule galetas, tout en haut de l'auberge, le mystère de cette jeune fille et sa beauté emplirent ses pensées et flottèrent à travers ses rêves.

À l'aube, quand il se leva de sa couche étroite, il frissonna sous la morsure d'une bise glacée. La dure lumière blanche du petit matin emplissait son galetas et par les ouvertures taillées dans l' *uthrab* de bois

sculpté qui masquait l'unique fenêtre, il put voir que le ciel était gris, masqué jusqu'au Bout du Monde par de gros nuages d'hiver qui mettaient une touche grise sur les dômes et les toits-terrasses de pisé.

Il prit une collation dans la taverne de l'auberge devant un feu ronflant, tandis qu'une servante enjouée, aux joues rouges encadrées de lourdes tresses, portant un tablier crasseux, s'agitait devant les fourneaux dans un grand bruit de casseroles et de marmites. Quand il gagna l'écurie pour souhaiter le bonjour à Harral, ses bottes crissèrent sur la terre gelée recouverte d'une très fine couche de neige tombée pendant la nuit. La saison froide était arrivée, le voyage n'en serait que plus difficile et pénible.

Le petit cheval noir, heureux de revoir son maître, piaffa impatiemment et posa sur lui son museau de velours, tandis qu'il lui flattait l'encolure en murmurant des petits mots caressant, puis passait ses doigts à travers sa crinière sauvage. Il fallait qu'il termine ses achats et parte le jour même. Il songea à la jeune Peroushka aux yeux d'ambre et aux cheveux de flamme : elle ne serait bientôt plus qu'un souvenir vite effacé de sa mémoire, un spectre à la chevelure éclatante. Car une fois qu'il aurait laissé derrière lui les ruelles de Nabdour, il savait qu'il ne la reverrait jamais.

Avec toute l'impétuosité de son jeune sang, il s'emporta alors contre soi-même et s'adressa d'amers reproches. Qu'avait-il à rêvasser ainsi à cette fille aperçue dans les ruelles infâmes de cette bourgade sans importance ? Pour une jolie fille, le voilà devenu mélancolique ! Était-il donc une mauviette, un poète, ou un guerrier ? Un homme chargé d'une mission redoutable ! Une affaire d'honneur et de vengeance ! Il n'avait pas de temps à perdre en rêveries niaises, il ne devait songer que fer, sang et feu…

Mais il n'arrivait pas à arracher de son esprit la pensée de cette jeune fille. Et comme il parcourait de nouveau les rues enneigées, achetant des provisions pour sa fidèle monture, ses pensées revenaient sans cesse à la merveilleuse jeune fille mince et fière, aux yeux d'ambre, à la chevelure de feu… et au grand loup gris qui la suivait en tous lieux…

Il espérait un peu la revoir, mais non ! elle n'apparaissait nulle part ; et il ne tenait pas à poser trop de questions aux commerçants du bazar. Car ça et là, parmi la foule, allaient et venaient dans leur longue cotte de mailles, sous la double corne de leur casque d'acier étincelant, le visage rougeaud sous leur chevelure de paille, les yeux gris et froids constamment en éveil, les chiens étrangers, les chevaliers occidentaux, les maudits Rashemba ; et Kadji ne voulait pas attirer leur attention en se montrant par trop curieux. Aussi n'interrogea-t-il personne sur la fille aux cheveux de feu.

Il ne disait mot, gardant un visage impassible. Il faisait ses achats en prononçant un minimum de paroles et se tenait aussi éloigné qu'il le pouvait des géants blonds, sans trop se donner l'air de les éviter non plus… Et sous son *kourouz* frangé, la hache divine, la hache de Thom-Ra était liée sur sa poitrine, contre son cœur battant. La « Fortune » sacrée des Chayyim Kozanga l'accompagnait dans son voyage… et le tranchant affûté comme un rasoir de l'acier sacré ne demandait qu'à tremper dans le sang ignoble des chiens occidentaux.

VII

EN ROUTE POUR LE NORD.

Avant même que Kylix, le soleil, fût parvenu à son zénith, Kadji avait achevé ses achats. Il alla payer l'aubergiste, sauta en selle et quitta Nabdour en direction du nord. À demi assoupis, les Rashemba qui gardaient la porte lui firent vaguement signe de passer mais l'Épervier Rouge ne se sentit rassuré que lorsqu'il eut mis quelques lieues entre lui et l'ombre des murailles de Nabdour.

Devant lui, à perte de vue, mornes et ternes sous le ciel gris d'hiver, s'étendaient à l'infini les vastes plaines aux herbes murmurantes, toujours plus loin au nord, jusqu'à Khôr aux toits dorés, jusqu'à l'accomplissement de sa redoutable mission, jusqu'à l'aboutissement de sa quête… Il lança son poney noir sur la route des caravanes et chevaucha, le cœur léger, un joyeux refrain sur les lèvres, sous le ciel bas et lourd.

L'air était clair et froid, et le vent qui se leva dans l'après-midi était mordant comme une lame d'acier, mais il resserra autour de soi les plis de sa grande cape et poursuivit sa route. Ce lui était une petite joie de se dire que chaque heure le rapprochait un peu du terme de sa quête, que chaque lieue parcourue l'amenait au pied du Trône du Dragon, pour la confrontation dont il avait tant rêvé, la punition du cœur de chien que sa noirceur et sa lâcheté n'avaient pas empêché d'usurper le trône sacré du Dragon et le saint nom de Yakthodah.

Il vivait à l'avance le moment épique où brandie par sa main la hache de Thom-Ra s'abattrait sur l'usurpateur, au milieu des gras *kougars* avides et des chevaliers Rashemba, vénaux et rusés.

Ce qui adviendrait après la splendeur de ce fier moment, le jeune Kadji n'y songeait pas. Son rêve s'interrompait avec la chute de Shamad le félon… il ne pouvait imaginer ce qui se passerait ensuite. Sans doute mourrait-il aussi, sur le champ, taillé en pièces par les chiens enragés du Prince Bayazin, le monarque Rashemba…

Oui, c'était certain… probable…

En tout cas il ne se voyait pas refaisant en sens inverse la course qu'il était en train d'effectuer, ruelles de Nabdour, Monts de la Stérilité, rives de l'Agburz, puis de nouveau l'étendue des grandes plaines, jusqu'aux montagnes noires et les vallées secrètes où son grand-père le *jemadar* Zarouk attendait son retour…

L'Épervier Rouge galopait vers le nord dans la lumière pourpre du soleil couchant. Sous les étoiles glacées du ciel d'hiver, il galopait encore vers le nord quand la première des Sept Lunes monta dans les cieux baignés de sa lumière d'argent.

Il dormit cette nuit-là près d'un maigre feu d'herbes sèches et reprit sa course à la première lueur de l'aube pâle. Il galopait vers le nord, encore et toujours vers le nord…

Et dans sa chevauchée, Kadji, Épervier Rouge des Chayyim Kozanga ne se doutait pas – et n'aurait pas osé rêver – qu'il était en train de parcourir les toutes premières lieues d'un immense voyage qui le conduirait à travers le monde infini jusqu'à son Bord légendaire et inconnu, vers une destinée glorieuse et étrange devant les portes de l'étincelante Ithombar, cité des immortels.

Il ignorait aussi que dix mille ans plus tard, son nom chanterait encore dans la mémoire innombrable des hommes.

DEUXIÈME PARTIE

ANS KHÔR AUX TOITS DORÉS

La vie est courte – et la mort infinie –
C'est grand joie de vivre et grand joie
[d'occire !
Sortez l'épée et criez :
Nous savons qu'on ne meurt qu'une
[fois !

Chant de route des nomades Kozanga.

I

L'ARRIVÉE DE KADJI

Ce fut à l'aube que L'Épervier Rouge pénétra sur son fidèle Harral dans la haute Khôr aux toits dorés.

Le ciel était un dais de soie dorée que léchaient d'innombrables flammes pourpres et les hautes tours, les dômes et les flèches de la cité impériale, accrochant les jeunes rayons du soleil naissant flamboyaient dans une gloire de lumière.

Et ce n'était pas par hasard que Kadji avait choisi l'aube pour son arrivée dans la capitale de l'Empereur du Dragon. Il savait que les sentinelles qui ont monté la garde aux portes toute la nuit et se sont épuisées en rondes au sommet des puissantes murailles, songent plus, à l'aube, au lit moelleux qui les attend après la relève qu'à démasquer le hors la loi éventuel qui pourrait chercher à passer en fraude, sous un quelconque déguisement.

Sans compter qu'à cette heure matinale, un flot de voyageurs encombrait toujours les accès à la grande cité : hérauts vêtus de la livrée écarlate et argent de l'Empereur, porteurs de parchemins roulés et enfilés dans des anneaux taillés dans l'ivoire de licorne ; paysans juchés sur leurs charrettes grinçantes et se hâtant pour être les premiers au marché, innombrables prêtres de toute obédience enveloppés de robes noires, sorciers vêtus de violet, devins au vert manteau prophétique, se pressaient vers les nombreux sanctuaires, temples, hostelleries ou bibliothèques de la grande cité.

Dans une foule aussi dense et bigarrée, un guerrier solitaire pouvait facilement se perdre et passer inaperçu ; c'est ainsi que Kadji choisit de se dissimuler des gardes, aussi ensommeillés et brouillons fussent-ils, derrière la grasse silhouette d'un vieux colporteur suant et soufflant, enveloppé dans un vieux manteau bleu maculé de taches et percé d'innombrables trous, monté sur une grosse jument grise qui allait en se dandinant comme un canard.

Et son cœur cessa un instant de battre quand le vieux porteballe, s'immobilisant soudain devant l'un des gardes, s'enquit d'une bonne auberge d'une voix tonitruante. Le jeune homme piqua du nez comme pour rajuster les courroies de cuir qui enserraient le haut de ses mollets et resta ainsi penché, les doigts moites, tandis que le colporteur et le garde discutaient des mérites de telle ou telle hostellerie et finissaient par tomber d'accord sur un établissement nommé l'Auberge des Sept Lunes.

Puis le colporteur, inclinant sa tête chauve en un geste de remerciement courtois à l'adresse du Rashemba renfrogné qui l'avait renseigné, enfonça ses talons nus dans les côtes de sa jument qui repartit clopin-clopant, le Feridoun noir de Kadji dans son ombre et L'Épervier Rouge se retrouva à l'intérieur des remparts menaçants de Khôr aux toits dorés.

Une fois hors de portée de la curiosité des gardes, Kadji dirigea son

poney noir dans l'une des larges avenues qui irradiaient, comme les rayons d'une roue, depuis la colline couronnée de palais qui occupait le centre de la ville aux toits d'or. Tout s'agitait et s'affairait autour de lui malgré l'heure matinale : gros *kougars* au visage adipeux, promenés dans de somptueux palanquins sur les épaules d'esclaves orientaux à la peau mate et comme huileuse, gardes à cheval, mendiants à pied, dames de la cour dans des chaises à porteur lourdement voilées, compagnies d'archers passant dans un grand remuement de ferrailles, marchands, manouvriers, prêtres. Les vastes avenues voyaient se presser des centaines d'hommes et de femmes et, au beau milieu de ce remue-ménage affolé, le jeune nomade des grandes plaines se sentait perdu, solitaire et un peu déplacé. Il chevaucha un moment au hasard, tandis que le soleil, Kylix, s'élevait toujours plus haut dans le dôme azuré des cieux. Il s'imprégnait peu à peu de l'atmosphère, de l'ambiance, des mille odeurs et rumeurs de la Cité du Dragon.

Au passage, il jeta quelques regards soigneusement détachés en direction des hautes murailles, des tours étincelantes et des dômes dorés de Khalidûr, la Citadelle du Dragon, comme on appelait le Palais impérial fortifié. Il eût été futile et stupide de solliciter ouvertement une audience de Shamad, l'imposteur : il lui fallait imaginer quelque subterfuge, quelque ruse subtile, pour accéder à la salle du trône. Il ne doutait pas d'être en mesure de le faire – en temps utile. En attendant, il parcourait les rues de la ville, admirant les myriades de merveilles qu'offrait à sa contemplation la plus grande et la plus splendide capitale de l'univers.

Le hasard avait fait qu'il n'avait jamais encore pénétré à l'intérieur des remparts de l'impériale Khôr aux toits dorés. Alors même qu'il avait chevauché en compagnie de ses frères d'arme pour établir le faux Yakthodah sur le trône sacré, il n'avait pas franchi les portes dorées mais était demeuré en arrière, au camp établi par les nomades dans la plaine. Et voilà qu'il y était maintenant pour de bon – et seul !

Son cœur débordait de joie – mais il gardait la tête froide et ne manqua pas de remarquer qu'il serait extrêmement difficile de s'introduire dans l'enceinte de Khalidûr. Car les portes en étaient surveillées par des compagnies entières de gardes impériaux à la livrée écarlate et argent – la Garde du Dragon, comme on les appelait, ramassis d'étrangers, de chevaliers Rashemba et de mercenaires venus de royaumes étranges et lointains.

Au pied de la citadelle escarpée qui constituait presque une petite ville et que les habitants de Khôr la dorée appelaient d'ailleurs « la Cité Intérieure », courait un fossé profond, large comme un fleuve. Des tours de guet se dressaient aux deux extrémités des sept ponts qui enjambaient ces douves et Kadji fut navré dans son cœur de constater que tous ceux qui sollicitaient accès à la citadelle étaient dévêtus, fouillés de pied en cap et délestés de toutes les armes qu'ils portaient, jusqu'au plus petit poignard.

Non, il ne serait pas facile d'entrer.

Quant à sortir, ce serait probablement impossible.

Toutefois, il décida qu'il aurait bien le temps de se faire du souci plus tard. *Que les ennuis du jour te suffisent et que ceux du lendemain attendent le lendemain,* disait un vieux proverbe des nomades Chayyim Kozanga.

Du moins avait-il pénétré déjà dans la ville aux toits d'or sans attirer l'attention de quiconque.

Et ce fut ainsi que Kadji accéda à la Cité du Dragon, accomplissant la première partie de sa Quête.

II

L'AUBERGE DES SEPT LUNES

Ayant terminé cette visite matinale de la Cité Impériale, le jeune homme s'engagea dans un dédale de ruelles et se mit en devoir de trouver un logis. La première hostellerie qu'il trouva portait sept croissants rouges peints sur l'enseigne qui pendait au-dessus de la porte principale. Ce doit être, se dit-il, cette Auberge des Sept Lunes que j'ai entendu le garde conseiller au gros comporteur, ce matin. Sa décision fut vite prise : il avait froid et faim, il était fatigué – c'est là qu'il descendrait.

Les auberges de Khôr, selon toute apparence, avaient peu en commun avec l'abri rudimentaire, rustique et délabré, qu'on lui avait offert dans la petite ville de Nabdour, au début de sa quête. Cette différence le frappa sitôt qu'il eut guidé son coursier noir à l'intérieur du portail emblasonné qui gardait la cour principale.

Celle-ci était pavée et soigneusement balayée, et un palefrenier en livrée surgit aussitôt comme par magie pour prendre la bride de sa monture.

La grande salle, au plafond bas, dont les murs et les piliers de pierre étaient badigeonnés de chaux d'un blanc éclatant, ornée de motifs pêche et rose crème, n'abritait pas un mais trois foyers. De grands feux y rugissaient, chassant le froid mordant du jour, et trois tournebroches tout luisants de graisse, s'affairaient autour des lèchefrites, surveillant la cuisson des trois quartiers de bœuf qui tournaient lentement dans l'âtre sur trois énormes broches.

Malgré l'heure matinale, la salle était pleine. Des hommes buvaient, assis ou vautrés devant les longues tables de bois. Et ce n'était point des hydromels aigrelets ou des cervoises médiocres, servis dans des gobelets de cuir bouilli, qu'ils buvaient, mais des vins de prix, dans de précieuses carafes de verre irisé ou dans des cruches de faïence. Ces détails frappèrent immédiatement le jeune homme, et non sans l'inquiéter, car si sa bourse était bien garnie d'or et d'argent, elle n'était pas sans fond – encore que Zarouk l'eût amplement pourvu, se souvenant du vieux dicton qui dit que celui qui paie largement va une route sans anicroche, tandis que l'avare est l'objet des soupçons de tous.

Un aubergiste gros et gras, au sourire visqueux mais aux petits yeux froids et calculateurs dans sa face huileuse, l'accueillit avec force effusions et obséquiosité et lui dénicha une chambre qui, pour être située au troisième étage de l'établissement, n'en coûtait pas moins une somme qui fit tressaillir visiblement le jeune guerrier. Ces formalités accomplies et un garçon d'étage en livrée ayant monté et déposé ses fontes dans sa chambre, Kadji regagna la grande salle, se trouva une place près du feu et commanda un repas reconstituant, non sans se demander ce qu'il allait lui en coûter. Quand il s'en fut enquis auprès de la servante avec un détachement feint et forcé, elle répondit par un chiffre si astronomique

qu'il dut se mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier au voleur ! Plein de rancœur, il songea qu'avec des sommes pareilles il lui faudrait accomplir sa quête au plus vite ou songer à dormir, les poches vides, dans quelque ruelle…

Il n'en fit pas moins honneur au repas et était en train de terminer une pâtisserie au miel quand le tumulte d'une altercation attira son attention.

Pendant son repas, il avait remarqué sans y faire trop attention l'arrivée d'un petit seigneur *kougar* car l'homme mit tant d'application à faire une entrée retentissante, secouant à grand bruit et avec force commentaires la neige qui s'était accrochée à son ample manteau puis apparaissant dans un grand froufrou de manches à crevés, de rubans et de boutons dorés qu'il pouvait difficilement passer inaperçu. Bien que déjà fort rubicond et pris de vin, le jeune seigneur en réclama d'autre à grands cris et ses besoins semblèrent si péremptoires que trois servantes s'empressèrent autour de lui. Assis, ou plutôt trônant sur une banquette, étalant devant lui ses jambes bottées, le *kougar* dévisagea tour à tour les membres de l'assistance avec une telle insolence que Kadji se demanda comment ce butor pouvait survivre, de jour en jour, sans s'attirer mille duels à mort.

Il ignorait encore qu'avant une heure il serait lui-même contraint d'affronter ce déplaisant *kougar* en combat singulier.

Ce furent les éclats d'une voix tonitruante qui attirèrent d'abord l'attention de Kadji.

Vautré grossièrement comme il l'était, le *kougar* bloquait tout le passage entre les longues tables basses et, selon toute apparence, un quidam avait trébuché contre l'un de ses pieds étalés en cherchant à se faufiler pour quitter la salle. Au lieu de présenter des excuses pour avoir été cause de ce que l'autre trébuche, comme il eût été normal, le kougar se leva d'un bond en gratifiant le malheureux d'une bordée d'injures rugies à pleins poumons. Levant alors les yeux, Kadji vit qu'il s'agissait d'un tout petit homme, autour des membres maigres et osseux duquel flottait l'ample robe grise des sorciers. Comme il avait l'air timide et inoffensif, le petit homme, avec ses yeux humides et inquiets, bridés comme ceux d'un oriental, son crâne jaunâtre entièrement rasé à l'exception d'une longue natte noire et ses mains enfoncées dans les amples manches de sa robe de sorcier, dont Kadji remarqua alors qu'elle était toute rapiécée et rapetassée, ce qui ne manquait pas d'être bizarre dans un établissement comme les Sept Lunes, manifestement habitué à traiter des chalands à l'escarcelle bien garnie de jaunets. Mais l'heure n'était pas à la réflexion sur cette étrangeté, car les événements se précipitaient et tournaient à la querelle.

Comme une souris grise, le petit homme avait tenté de se glisser entre le mur et la rangée de buveurs accoudés aux longues tables mais il avait buté contre les jambes étendues du gros *kougar* rougeaud et prétentieux. Avec un petit cri de surprise, il sortit soudain des pensées où il était plongé et sentit qu'il allait tomber. C'est alors que, pour son malheur, tendant les mains pour chercher où se raccrocher, il avait frappé le bras du *kougar* au moment même où le jeune seigneur portait à ses lèvres un gobelet plein d'une liqueur de feu. Le gobelet, comme son précieux contenu, avait volé en l'air.

Le *kougar* se leva d'un bond avec un grognement de rage et se tint debout, ses petits yeux porcins et injectés lançant des éclairs, tandis que la liqueur pourpre dégoulinait au long des soies et des velours trempés de son magnifique costume.

Au moment où Kadji leva les yeux, attiré par le tumulte, le pauvre vieux

sorcier se recroquevillait sous un torrent d'insultes, bredouillant des excuses, jetant par toute la salle les regards traqués d'une bête prise au piège, tandis que le brutal jeune seigneur qui le dominait de toute la tête, une main crispée sur la poignée de son sabre recourbé, mugissait les plus ignominieuses et grossières injures d'une voix de stentor.

Le petit sorcier, abasourdi et confus, bégayait quelques paroles polies, le *kougar,* plus jeune de vingt ans et plus haut d'une coudée, le foudroyait du regard de ses petits yeux de porc, hurlant, le visage écarlate, prenant à cet incident un plaisir manifeste qui éclairait sa face de brute.

— Ignoble petit tas d'excréments, cœur de crapaud à l'haleine puante ! On souille mes bottes, n'est-ce pas ? On m'écarte d'un coup de pied, hein ? Immonde magot, fils d'une putain asiatique ! Je m'en vais laver mes bottes dans ton sang fétide, étron ! éructait le jeune seigneur, tout rouge de colère et de vin.

— Mon très noble et très gentil seigneur, protestait le petit homme, que la peur faisait bégayer et qui jetait dans toutes les directions des coups d'œil affolés comme pour appeler les membres de l'assistance à son secours, je jure devant les Dieux que je n'avais nulle intention… Mon insignifiante et méprisable personne ne voulait pas déplaire à votre seigneurie ! Mille milliers de pardon si, dans ma vilenie, je vous ai bien involontairement offensé ! Je vous en prie – je vous en supplie – acceptez ces humbles excuses et permettez à un pauvre vieux de s'aller coucher sans plus tarder !

Mais ses glapissements plaintifs furent noyés sous les mugissements du *kougar*. Et comme ils adressaient une prière muette à chacun des assistants, ne rencontrant qu'indifférence ou dérision, les yeux craintifs du petit sorcier finirent par rencontrer ceux de Kadji.

— Que je te laisse passer, bougre de petit tas d'ordures puant ! Pour t'aller coucher, mon cochon ? Et quoi encore ? Tu te coucheras, oui, mais dans ta tombe crasseuse, sale petit chien jaune !

Et le *kougar* appliqua de nouveau la main sur la garde de son sabre et fit mine de le tirer de son fourreau de cuir huilé. Mais son geste s'arrêta. Car une main s'était refermée sur son poignet et l'immobilisait d'une poigne de fer. La main de Kadji.

III

L'HONNEUR DE CYRIB JASHPODE

Un silence de mort se fit dans la vaste salle, troublé seulement par quelques respirations sifflantes et le remuement de tables et de chaises qui se fit parce qu'on s'écartait à la hâte des antagonistes.

— Tu m'as touché ! Tu as osé porter la main sur moi ! Le visage du jeune *kougar* en avait pâli d'étonnement et il fixa un regard incrédule sur les yeux bleus, sérieux et déterminés, de Kadji.

Ce dernier prit la parole d'une voix calme et contenue et son discours fut courtois :

— Je vous prie, ô seigneur, de bien vouloir laisser passer ce malheureux vieillard sans lui faire de mal et d'avoir la bonté d'accepter les excuses qu'il vous présente pour avoir trébuché sur votre pied. Et je vous supplie aussi de pardonner mon intervention, mais voyez, seigneur ! ce vieillard pourrait être votre père, ou le mien, et il est sans arme. Votre seigneurie n'irait pas tirer le fer contre un vieillard inoffensif et incapable même de se défendre !

Les petits yeux de cochon continuaient de fixer le jeune homme avec incrédulité et le *kougar* blond répétait comme pour s'en convaincre lui-même :

— Tu as porté la main sur moi… Tu as osé poser ta sale patte sur un noble… toi, un rat d'égout sorti tout droit d'une poubelle Umshatar ! *Harou !*

Et ayant poussé ce cri d'une voix suraiguë, le jeune seigneur se dégagea de l'étreinte de Kadji et lui asséna une gifle retentissante.

Kadji devint blanc comme un linge, car c'était là la plus mortelle de toutes les insultes. Désormais, il devait se battre. Il recula d'un pas et sortit de sous ses vêtements la hache sacrée de Thom-Ra – car il ne portait pas d'autre arme – et la porta à ses lèvres, s'excusant *in petto* auprès du Dieu de la Guerre d'avoir à faire usage de la hache divine dans une infâme querelle de taverne, puis il salua le *kougar* avec une grande courtoisie.

— Je suis le chevalier Ioga de Yuzan, je suis un Umshatar sans maître ni lige, annonça-t-il comme c'était la coutume avant un duel, utilisant la fausse identité qu'il s'était forgée pour toute la durée de son aventure.

Le *kougar* éclata de rire, cracha, dépouilla ses velours et ses soies, révélant un torse hâlé et bien découplé. Il dégaina son sabre et le porte à ses lèvres, marmonnant sa propre salutation avec une précipitation grossière.

— Je suis le noble Cyrib Jashpode, de la maison de Jashpodine, grogna-t-il puis, sans plus attendre, il porta à Kadji un revers brutal, un coup vicieux destiné à sa gorge. Mais, souple comme une danseuse, le jeune guerrier se rejeta en arrière, de sorte que la lame siffla à ses oreilles et s'alla planter avec un bruit mat dans le bois d'une table, avec une telle

force que Jashpode tituba et faillit tomber.

L'Épervier Rouge aurait pu croire le *kougar* à l'instant, car le jeune seigneur ne pouvait arracher d'un seul coup sa lame au bois massif dans lequel elle était fichée. Mais il n'en fit rien et s'écarta au contraire, la hache courtoisement baissée, pour permettre à son adversaire de dégager sa lame, non sans effort, du plateau de la table qui la retenait prisonnière.

Rendu sauvagement furieux par les douces paroles et les manières affables du jeune nomade, le seigneur se jeta sur Kadji et fit littéralement pleuvoir sur lui une grêle de coups de sabre. L'acier résonna sur l'acier, emplissant la pièce au plafond bas du tumulte de la guerre. À maintes et maintes reprises, Kadji détourna avec souplesse les coups de sabre que le *kougar* lui assénait. Et bientôt, ce dernier, plus lourd et quelque peu alourdi encore par le vin, donna des signes de fatigue ; son visage s'empourpra et se couvrit de sueur. Il hurlait les plus ignobles insultes au jeune homme qui demeurait silencieux, mais lui-même dut bientôt économiser tout son souffle pour le combat. De pourpre son visage devint écarlate, il haletait, la sueur dégouttant tout au long de son torse luisant.

Kadji restait frais, silencieux et respirait régulièrement comme s'il se riait de l'effort. Il n'avait pas porté un seul coup de sa grande hache d'acier, se contentant de détourner et de parer ceux que lui portait son adversaire. Car tel était le vœu qu'il avait fait en invoquant ses Dieux guerriers, lorsqu'il avait baisé sa lame, au début du combat : puisqu'il était contraint de faire usage de la hache sacrée pour un combat aussi vil, il s'en servirait pour sa seule défense, mais pas pour tuer. Mais il était seul à le savoir et toute l'assistance l'ignorait.

Les deux combattants tournaient sans cesse autour des longues tables de bois massif, Jashpode pantelant, ruisselant de sueur, le jeune nomade aussi frais et silencieux qu'une panthère sur les traces d'une proie. Le jeune homme avait derrière lui de longues heures de combat à la hache, car c'était l'une des armes favorites des nomades kozanga ; il savait qu'elle offrait certains avantages sur le sabre, mince et recourbé, et dont on ne peut utiliser que le tranchant et il attendait le moment propice pour porter une botte de sa façon.

Ce moment arriva : l'extrémité supérieure de la hache se terminait par un crochet, parant un coup de banderole que lui portait le *kougar,* Kadji ploya le poignet, laissant la lame du sabre glisser le long de celle de la hache, jusqu'à s'engager dans le crochet. Il n'eut plus alors qu'à donner un coup sec du poignet en sens inverse, la mince lame de son adversaire se brisa en deux morceaux, avec un claquement sonore qui se répercuta sous le plafond bas de la salle. Jashpode était désarmé.

Selon les règles du duel tel qu'il se pratiquait dans les territoires de l'Empereur du Dragon, Kadji aurait été parfaitement dans son droit en tuant alors son adversaire. Il se contenta de le saluer poliment et rengaina sa hache puis, tournant les talons, il alla prendre le bras du vieux sorcier pour l'accompagner hors de la salle, laissant le *kougar* planté là, épuisé, sans arme, tremblant d'une fureur sans nom.

Tout au long de l'escalier qui le conduisait à sa chambre, le petit sorcier ne tarit pas d'éloges sur la prouesse de L'Épervier Rouge. Et le jeune homme lui répondit avec politesse et modestie.

Ce fut ainsi qu'à peine entré dans la capitale de l'Empereur du Dragon, Kadji. Épervier Rouge des nomades Kozanga, se fit un ami.

Et aussi un ennemi. Car il avait infligé un affront à Cyrib Jashpode, dont l'honneur ne pourrait être lavé que dans son sang.

IV

AKTHOUB

Le lendemain, Kadji, reprit sa visite de la magnifique cité et l'importance désespérée de sa quête ne put le détourner d'admirer les splendeurs qui, de toute part, s'offraient à sa vue. Depuis trente siècles que Khôr était la capitale de cet empire, elle s'était désaltérée aux fleuves d'or et d'argent qui coulaient entre les mains de ses négociants et de ses riches fermiers. Les uns après les autres, les empereurs avaient ajouté aux joyaux de sa couronne et elle était peu à peu devenu un admirable et merveilleux entassement d'arcades et de forum, de temples et de théâtres, de colonnades et de sépulcres. Les larges avenues d'allées de marbres étaient tout entières bordées d'une statuaire héroïque, évoquant la fabuleuse mémoire de triomphes remportés lors de guerres innombrables, la gloire d'empereurs morts depuis des millénaires et de dynasties éteintes.

Au soir, il regagnait l'Auberge des Sept Lunes quand, avant même d'avoir atteint le quartier de la ville où elle se trouvait il eut la chance d'apercevoir un instant l'homme dont la mort était le but de sa quête et le devoir sacré à lui imposé par le seigneur *jemadar* des Chayyim Kozanga.

Il y eut soudain l'éclat doré des buccins, puis des hérauts brandissant le fouet de cérémonie à manche d'ivoire fendirent sur leur monture la foule qui se pressait par les rues à grand renfort de claquements de leurs longues lanières. Parmi les citadins qui se rangeaient précipitamment de long des murs se trouvait notre Kadji. Quelques instant plus tard, une troupe de gentilshommes passa sur des chevaux gaiement caparaçonnés, bavardant et riant avec animation. Parmi eux chevauchait un homme de haute taille, tout vêtu d'or étincelant. Il semblait serein et beau, avec un visage sculptural et froid et un regard gris comme un glacier de haute montagne et quand il riait, ce qu'il faisait souvent et très haut, Kadji remarqua que le rire s'arrêtait à sa bouche car ses yeux restaient glacés, attentifs et arrogants. Ainsi observé passait Yakthodah, Saint Empereur du Dragon, environné d'un nuage d'étendards flottant au vent, au zénith de sa gloire radieuse.

Et comme il passait, en route pour une nuit d'orgie au théâtre ou à l'hippodrome, le hasard voulut qu'il tournât la tête et que son arrogant regard de glace se posât au passage sur le visage de Kadji. Fugitivement, leurs deux regards se croisèrent, celui du traître et celui du vengeur, puis le Dragon poursuivit son chemin. Mais l'œil perçant de Kadji lui avait permis de remarquer que la froide beauté du visage de l'Empereur était déparée par un étrange petit défaut. Directement au-dessous de la commissure de ses lèvres s'étalait une petite marque écarlate de la forme d'une feuille de *tarisk*.

L'Empereur s'éloigna et les yeux de Kadji s'arrondirent à la vue d'une horrible et curieuse créature qui chevauchait à la suite du faux Yakthodah.

Ce n'était pas un homme mais un monstre aux épaules gigantesques, aux longs bras pendants et aux courtes jambes arquées de grand singe. La chose allait nue, à l'exception d'un harnais de cuir tressé et Kadji vit à son grand ébahissement que le corps en était couvert d'écailles de serpent luisantes d'un bleu de saphir. Elle possédait une hideuse et large tête dépourvue de tout poil, directement posée sur les larges épaules, sans cou, sans nez, couverte elle aussi d'écailles bleues et percées d'étranges petits yeux écarlates. Dans son étonnement, le jeune homme ne put s'empêcher de pousser une exclamation de surprise et d'horreur…

L'homme qui se tenait à ses côtés, dans la foule, étouffa un gloussement amusé et lui dit :

— Il n'y a rien à redouter, jeune seigneur, car c'est là Zamog, le familier du Saint Empereur, comme nous disons – c'est un homme-dragon du pays des marais. On dit qu'il possède la même intelligence qu'un homme ordinaire et qu'il est entièrement dévoué à son maître.

Comme il se tournait pour murmurer quelques paroles de remerciement poli à l'adresse de son obligeant voisin, Kadji reconnut en lui le timide petit sorcier oriental qu'il avait arraché aux grosses pattes de Cyrib Jashpode à l'Auberge des Sept Lunes.

Le sorcier inclina le chef et sourit :

— Eh oui, jeune seigneur, je vous ai reconnu au premier coup d'œil et n'ai pu m'empêcher de parler car mon humble et peu intéressante personne a contracté envers vous une immense dette de gratitude pour votre chevaleresque et courageuse intervention. Je suis Akthoub de Zoul, je possède quelques connaissances des pratiques de magie et de sorcellerie et je suis venu ici car je me suis laissé dire que sa majesté le Saint Empereur appréciait beaucoup les démonstrations de magie et se montrait fort libéral lorsqu'il avait goûté les talents de ceux qui se proposent de le divertir ! Mais venez ! Si vous vous rendiez à notre commune hostellerie, nous pourrions y aller de conserve et si vous consentez à ce que mon humble personne se joigne à votre souper, nous pourrions poursuivre tout à loisir notre conversation…

Kadji découvrit dans le petit sorcier bavard un compagnon à la fois amusant et instructif. Tout en dînant fort agréablement d'un plat d'anguilles en gelée et d'un bouillon d'herbes épicées, il s'attacha à le faire parler. Akthoub, puisque tel était son nom, n'était encore jamais venu à Khôr la dorée mais la connaissait fort bien par les conversations des autres sorciers de sa confrérie. Comme tous les Orientaux, il avait la langue bien pendue et Kadji n'eut guère de difficulté à orienter la conversation dans les directions qui l'intéressaient. Se présentant comme Ioga de Yuzan ? chevalier d'aventure venu des pays des nomades Umshatar pour louer son épée, il exprima à propos de la ville et de son empereur, une curiosité tout-à-fait de bon aloi de la part d'un étranger arrivé depuis peu.

Il apprit ainsi qu'Akthoub avait déjà sollicité auprès du grand Chambellan la permission de franchir l'enceinte farouche de Khalidûr pour exercer devant l'Empereur ses talents de magicien. Son laisser-passer était daté du surlendemain.

Après le repas, Kadji tombait de sommeil et ils se séparèrent ; après avoir souhaité à Kadji un excellent repos avec force effusions, le vieil Akthoub gagna sa chambre et notre héros en fit autant. Mais ce ne fut pas pour dormir. Le sorcier oriental avait évoqué les centaines d'archers alertes et toujours sur le qui-vive qui gardaient chaque portail de Khalidûr et Kadji resta éveillé jusqu'au petit matin, sa cervelle douloureuse passant en

revue – et décidant d'abandonner – un plan après un autre. Quand il finit par sombrer dans un sommeil de plomb, ce fut sur une note de désespoir.

Il semblait bien n'exister pour lui aucun moyen de s'introduire dans le palais pour frapper l'imposteur.

V

LA FILLE AUX CHEVEUX DE FLAMME

Le lendemain, l'aube était jaune et ténébreuse, la lumière filtrant à travers une épaisse chute de neige. L'air était d'un froid mordant et Harral piaffait et donnait du sabot, la tête environnée d'un panache d'haleine blanche, quand Kadji alla chercher le poney noir à l'écurie.

Ses sabots crissant sur la croûte neigeuse, le fidèle animal porta son maître par la ville tandis que L'Épervier Rouge poursuivait ses explorations.

Il avait décidé de consacrer cette journée à l'étude des portes de la cité, de leur nombre et de leur emplacement, de leurs approches et de la garnison qui les gardait.

Alors qu'il revenait vers le centre, au coucher du soleil, Kylix n'étant plus qu'un disque de sang derrière les tours du quartier ouest, le jeune nomade fit une étrange découverte.

Comme il avait engagé sa monture dans la longue avenue des Hippogriffes qui menait à l'Auberge des Sept lunes, il croisa une jeune femme que transportaient, dans un palanquin princier voilé de soies légères et vaporeuses, de vigoureux esclaves en livrée pourpre et or.

Le perspicace jeune homme avait déjà étudié la noblesse de Khôr aux toits dorés. Il savait que les *kougars* qui formaient la classe avide des grands propriétaires terriens, ne possédaient pas de livrée, étant riches mais non emblasonnés. L'Empereur les autorisaient tous à arborer un écu blanc et vide : seuls les vieilles familles de sang princier possédaient des armes et des livrées de couleur. En outre, il savait que la livrée de gueule et d'or appartenait à une famille très proche de la dynastie régnante : une maison royale et qu'il croyait éteinte.

Voilà pourquoi son attention fut attirée par ce palanquin voilé, hasard qui lui permit de faire une découverte qu'il eût autrement fort probablement manquée.

Au moment même où ils se rejoignaient et se trouvaient côte à côte dans l'intense circulation, les esclaves qui portaient le palanquin trébuchèrent sur une plaque de neige glacée et manquant de perdre l'équilibre, titubèrent un moment dans le mouvement qui agita alors le palanquin, les lourdes draperies qui le voilaient s'écartèrent, révélant les traits du personnage qui se trouvait à l'intérieur.

L'espace d'un éclair fugitif, Kadji riva son regard à celui de deux yeux d'ambre doré et fumé, deux yeux immenses, bordés de longs cils, dans l'ovale parfait d'un visage hâlé au teint éclatant, auréolé d'une prodigieuse crinière de flamme.

C'était la fille aperçue à Nabdour, ou son portrait vivant !

Alors que ses yeux s'arrondissaient de surprise, il eut le temps d'apercevoir, avant que le rideau ne retombe, la même stupeur se peindre

sur les traits de la jeune femme. Elle aussi, elle l'avait reconnu.

Tirant la bride à son feridoun pour l'immobiliser, il regarda s'éloigner le palanquin, en proie à la plus profonde stupéfaction. La fille aperçue à Nabdour se promenait seule, personne ne veillait sur elle, à l'exception du monstrueux loup gris des grandes plaines. Et elle était vêtue des guenilles que portent en général les Peroushka errantes. Mais la jeune fille d'aujourd'hui allait en chaise comme une princesse et son jeune corps mince était enveloppé de soie précieuse, des perles – les merveilleuses perles blondes de Nizamar – constellaient la résille d'argent qui enserrait ses cheveux de flamme et une admirable opale verte ornait son front.

S'agissait-il bien d'une seule et même personne ? Il n'en pouvait douter… Et pourtant…

Pris d'une soudaine impulsion, il lança Harral sur les traces du palanquin. Au bout de quelques minutes, il le vit tourner pour s'engager dans une cour d'honneur que la végétation d'un jardin redevenu sauvage semblait avoir envahie, à en juger par le fouillis de broussailles noires et mortes qui apparaissait çà et là à travers la neige fraîche. La maison dont les étages s'élevaient derrière le mur qui enserrait la cour était elle-même splendide et portait des motifs et festons qui en faisaient quasiment un palais. Mais la vigne et le lierre enserraient de partout sa noble façade sculptée, et les balcons de pierre ouvragée, les architraves ornées, étaient patinés et noircis par le temps. Cette grandeur délabrée donnait à penser que la demeure avait longtemps été négligée, comme si elle avait été abandonnée à elle-même, vide d'occupants, pendant bien des années.

Au coin de la rue où elle se dressait, Kadji trouva un minuscule estaminet ; liant son poney noir à la poutre de bois placé devant la porte à cet effet, il entra et commanda une chope de cervoise, soucieux de préserver son pécule si gravement entamé par les tarifs réellement astronomiques de l'Auberge des Sept Lunes.

L'estaminet était fréquenté, comme il le vit tout de suite par les jardiniers, faquins et autres domestiques du voisinage et constituait donc un inépuisable réservoir de cancans, ragots et potins. Il délia toutes les langues en proposant une tournée générale, se faisant passer pour un jovial mercenaire en goguette. Avant longtemps, il apprit que la maison était la demeure des Tourmalin et qu'elle avait bel et bien était abandonnée pendant de nombreuses années, puisque elle n'avait pas été habitée, en fait, depuis la mort du précédent empereur, Azakour, quelque vingt ans auparavant. La Dame de Tourmalin avait en effet fui la ville pour échapper aux querelles de succession dynastique et s'était installée dans quelque lointaine province.

— Mais la noble jeune femme que je viens d'apercevoir et qui pénétrait dans la maison est trop jeune pour avoir quitté Khôr il y a vingt ans ! protesta Kadji.

— Bien sûr, c'est sa fille, que vous aurez vue, annonça l'un des domestiques en clignant de l'œil. Demoiselle Thyra, nouvellement arrivée des provinces.

Et ce fut tout ce que Kadji fut en mesure de découvrir. Il rentra à l'Auberge des Sept Lunes à travers la neige qui tombait dru, perdu dans ses pensées. La fille aperçue dans le palanquin était-elle bien la même que la Peroushka en guenilles qui l'avait tant frappé à Nabdour ? Vrai, elles se ressemblaient comme deux sœurs – plus même que cela ! Kadji était convaincu qu'elles n'étaient qu'une seule et unique personne.

Mais pourquoi diable s'en préoccupait-il tant ? Il n'eût pu le dire. Que lui

importait qu'une étrange et jolie fille aperçue à Nabdour pût se retrouver quelques jours plus tard à Khôr la dorée ?

La neige s'épaississait. Des *kougars* se dirigeaient en groupes nombreux vers leur quartier, qui s'étendait en demi lune au pied de Khalidûr. Toute la journée, Kadji avait vu des *kougars* affluer dans la capitale sans y prendre autrement garde, si ce n'est pour ouvrir l'œil et chercher à éviter Cyrib Jashpode, le jeune seigneur qu'il avait si fort mis en colère et si proprement maté et avec lequel il devinait qu'il n'en avait pas fini.

Il dîna seul, ce soir là, tandis que la tempête de neige faisait rage, au dehors, derrière les fenêtres aux volets clos. L'amical petit sorcier oriental, Akthoub, ne s'était pas montré. Et comme le petit homme osseux et bavard était l'unique ami que Kadji se fût fait dans cette vaste métropole grouillante, il se sentit bien seul en avalant son repas solitaire.

Il y eut des hurlements dans les rues, les sabots de nombreux chevaux résonnèrent en une course précipitée et, plus tard, on sonna de l'oliphant ; mais Kadji, chauffant son ventre confortablement rempli près de l'âtre en sirotant un petit gobelet d'hydromel, n'y prêta guère attention. Puis, comme la première heure après minuit touchait– à sa fin, la porte de la grande salle s'ouvrit à grand fracas, laissant s'engouffrer un tourbillon d'air glacé chargé de gros flocons de neige et le petit Oriental, Akthoub, entra, blanc de neige des pieds à la tête, son nez pointu bleu de froid, la larme à l'œil, les mains et les pieds gourds de froid malgré ses moufles et ses chaussons de fourrure.

Kadji le héla :

— Salut l'ami ! Viens partager le feu et un pot d'hydromel, car la nuit est froide et noire !

Les petits yeux fendus pétillaient d'une excitation contenue, allumant le visage de souris grise du petit magicien.

— Plus froide, et plus sombre encore que tu ne penses, gentil sire ! répondit le petit sorcier à voix basse.

— Qu'entends-tu par là ?

— Les *Ko u gars* se sont soulevés. Le Saint Yakthodah gît sans vie dans son palais de Khalidûr, percé par un poignard *kougar*. Et c'est un conseil de *kougars* qui dirige, ce soir, Khôr aux toits dorés !

VI

LA MORT DU DRAGON

Avant l'aube la nouvelle avait fait le tour de Khôr la dorée et il n'était jusqu'au plus misérable mendiant dans son trou qui ne sût que l'ultime héritier légitime de la couronne avait été assassiné, que la grande maison des Azakour était éteinte et qu'une période sombre s'ouvrait de nouveau pour l'Empire du Dragon. Le combat sauvage et sans merci pour le pouvoir risquait de commencer à tout moment et bien des hommes de Khôr se souvenaient encore des jours terribles qui avaient suivi la mort d'Azakour III, vingt ans auparavant, et de l'épouvantable guerre civile qui avait mis le pays à feu et à sang jusqu'à la découverte d'un héritier légitime – ce même Yakthodah qui gisait aujourd'hui, égorgé, dans la salle du trône. Comment en était-on arrivé à ce dénouement sanglant et imprévu ? Ce n'était guère difficile à imaginer : Les *kougars* s'étaient emparés du pouvoir après la mort d'Azakour et seule une armée de chevaliers Rashemba, menée conjointement par le prétendant Yakthodah et par son partisan et beau-père, le Prince Bayazin, était parvenue à les en chasser. Les guerriers nomades des vastes plaines avaient aidé le prétendant dans cette guerre mais ils n'avaient pas plutôt assisté à son établissement sur le trône sacré de son père que l'inconstant Empereur, découvrant qu'il ne pouvait se passer de l'amitié des *kougars* , mais surtout de leurs escarcelles bien garnis, pour mener la vie de débauche et de plaisir qu'il désirait, accueillit de nouveau à bras ouverts tous les membres de la riche et puissante classe des grands propriétaires terriens. De ce jour, la situation ne cessa d'empirer, jusqu'au point de s'aliéner le cœur pourtant loyal des nomades, avant de les déclarer hors la loi et de lancer contre eux les chevaliers Rashemba.

Mais les *kougars* ne furent pas satisfaits pour autant. Ils craignaient l'influence de Bayazin et la forte emprise qu'il avait sur un Yakhtodah esclave de ses plaisirs. Et quand la nouvelle arriva que Bayazin, sous prétexte de rendre visite à son noble gendre et de fournir la garnison de divers avant-postes de Khôr la dorée pour parer à l'éventuel retour en force des nomades Kozanga, s'apprêtait à marcher sur Khôr à la tête d'une puissante armée de ses chevaliers Rashemba, les *kougars* craintifs et jaloux entrèrent en rébellion ouverte. Yakthodah avait été assassiné de nuit dans sa propre salle du trône et des mercenaires *kougars* tenaient désormais la citadelle de Khalidûr, de même que les portes de Khôr elle-même, dans l'attente du siège du Prince Bayazin.

Dans le tumulte et le chaos qui faisaient retentir le monde entier de la chute d'une puissante dynastie et n'allaient pas tarder à jeter les uns contre les autres des régimes et des pays entiers, que devenait la quête sacrée de Kadji, Épervier Rouge des nomades Chayyim Kozanga ? Comment vengerait-il dans le sang de celui que le monde prenait pour le véritable

empereur, l'honneur souillé des clans guerriers de son peuple ?

À croire qu'une vile lame *kougar* lui avait épargné la tâche à lui confiée par son grand-père.

Il prit une décision rapide, car le temps manquait : dès midi, la ville aux toits d'or pouvait très bien être assiégée. S'il devait agir, il devait le faire vite.

— Akthoub, possèdes-tu toujours ce laissez-passer qui devait te permettre d'entrer à Khalidûr ?

Le vieux sorcier souleva ses maigres épaules.

— Je le porte ici-même, dans ma bourse, gentil sir, mais à quoi bon ? Je ne l'utiliserai plus puisque le Saint Empereur devant qui je devais exercer mes biens modestes talents gît désormais aussi froid et inanimé qu'une statue de marbre…

— Le laissez-passer mentionne-t-il l'objet de ta visite ? Kadji s'impatientait.

— Non, sur mon âme ! Il dit seulement qu'Akthoub de Zoul est autorisé à entrer dans Khalidûr puis à se rendre dans la salle du trône…

— Est-il daté ?

— Certes, gentil sire ! Mais pourquoi toutes ces questions ? Comme il te plaira ! Il porte la date de demain, comme je te le disais l'autre soir quand…

— Tu veux certainement dire la date d'aujourd'hui ! Car l'aube n'est pas loin et les habitants de Khôr estiment qu'un nouveau jour commence une heure après minuit, n'est-il pas vrai ?

— Mais… Fort bien, aujourd'hui, s'il te plaît… Mais, à la fin, pourquoi tant de questions ?

Une sombre détermination brûlait dans les yeux clairs du jeune homme et sa volonté bandée affermissait encore la ligne carrée de sa mâchoire.

— Tu as une dette envers moi, ô Akthoub, n'est-il pas vrai ? Car je t'ai épargné une sévère correction des mains de cette brute, Cyrib Jashpode et peut-être même t'ai-je sauvé la vie – qui sait !

— Certes, j'en suis bien persuadé, gentil sire, mais je ne vois…

— Il me déplaît d'être contraint de te faire encourir un péril, grand-père, mais je suis dans une nécessité pressante et, si tout se passe selon mes prévisions, je ne crois pas que le danger soit très grand. Voici : je suis dans l'obligation de te demander un service qui te déliera de ta dette envers moi…

— Un service ? Et quel service, gentil sire ? Et la curiosité allumait les petits yeux noirs et bridés.

En quelques paroles concises, Kadji exposa son plan au petit magicien et vit la curiosité se transformer d'abord en consternation, puis en étonnement et, pour finir, en terreur.

VII

LE DOUBLE IMPOSTEUR

Bizarrement, il se révéla fort aisé de pénétrer dans Khalidûr. Certes, les ponts qui enjambaient les douves, comme les grilles et les portes massives qu'il leur fallut franchir, étaient gardés, et les gardes n'étaient plus les chevaliers Rashemba, avec leurs faces rougeaudes et bourrues (la plupart d'entre eux, comme devait l'apprendre Kadji, avaient été massacrés dans les premières heures sanglantes qui avaient suivi l'assassinat de l'Empereur et les survivants avaient été désarmés et placés sous bonne garde, quand ils n'étaient pas en fuite) mais des mercenaires truculents et nerveux, à la solde des *kougars*.

Mais un seul regard à leur laissez-passer et, poste de garde après poste de garde, on les invitait à poursuivre leur chemin, sans leur poser la moindre question. Kadji, enveloppé pour l'occasion dans une ample robe qui ne trahissait pas plus sa véritable identité de Kozanga que son identité d'emprunt de mercenaire Umshatar, s'était à tout le moins attendu à des interrogatoires minutieux qui n'eussent pas manqué de faire éclater aux yeux des gardes la duplicité de son propos. Et sans s'attendre à être arrêtés et jeté dans quelque cul de basse fosse, il n'aurait pas été surpris qu'on leur refusât brutalement l'accès à la citadelle.

Quoi qu'il en fût, leur laissez-passer qui, après tout, était réel, leur permit de franchir tous les contrôles et de tromper toutes les vigilances et, avant longtemps, ils se retrouvèrent sous les voûtes de Khalidûr et purent de nouveau respirer.

Or la facilité de leur accès à la citadelle n'eut en fait rien de miraculeux : aux premières heures de l'aube, une dynastie s'était effondrée et, en ce début de matinée, un nouveau régime était en train de s'installer. Des centaines de gens entraient et sortaient, allaient et venaient dans le palais royal – de gros *kougars* venus assister à un conseil, de jeunes seigneurs, des pages, des messagers courant en tous sens porteurs de notes, parchemins rouleaux, ordres et mémoires de toute sorte. Il n'eût pas été sûr d'arrêter le moindre porteur de sauf-conduit pour l'interroger car, dans une période aussi troublée, les gardes ne pouvaient avoir nulle certitude. Le plus anonyme, anodin et insignifiant des quidams pouvait, dès le lendemain, s'avérer un personnage puissant et redoutable, investi du droit de vie et de mort sur les sujets de l'Empire. Aussi passèrent-ils aisément.

La citadelle entière était comme une ruche ou une fourmilière : elle bruissait de mille conversations chuchotées dans chaque recoin et était tout entière agitée du va-et-vient incessant des pages, des estafettes, des hérauts et des personnages plus importants – seigneurs, guerriers, conspirateurs et intrigants. Il y avait là tant de visages nouveaux et inconnus, il se pressait là tant de nouveaux venus, que personne ne fit attention à ces deux étrangers de plus.

N'osant pas arrêter un passant pour lui demander leur chemin, Kadji et Akthoub se dirigèrent dans le dédale de salles et de corridors de l'antique forteresse en se fiant à la chance et à leur instinct. Ils furent assez heureux pour ne pas perdre trop de temps et finirent par accéder à la monumentale salle du Trône.

Le reste de son âge, Kadji ne devait jamais oublier cet instant. Et pourtant il se souvenait à peine de la salle elle-même – l'une des merveilles du monde, avec sa forêt de colonnes élancées, arbres de pierre soutenant un dôme de proportions stupéfiantes, son sol dallé de marbre noir et luisant, poli comme un miroir. Mais c'est que son regard se riva aussitôt sans plus pouvoir s'en détacher, sur la chose qui gisait au pied du trône, sous une étoffe moirée d'écarlate et d'or.

Ce fut tout juste s'il parvint à jeter un rapide regard au trône lui-même, au siège glorieux et immensément ancien du pouvoir impérial. Certes, il était entièrement taillé dans l'or massif et son pied eût racheté une province ! Certes, un génie mort depuis si longtemps que ses os eux-mêmes avaient dû retourner à la poussière impalpable des grandes plaines avait consacré une vie entière à le sculpter et façonner d'exquise mais imposante manière. Car il était à l'image d'un gros dragon à la queue puissamment lovée, les ailes déployées, étincelantes, la tête dressée, babines retroussées sur des crocs acérés et féroces, yeux cruels lançant des flammes terrifiantes. Et ces yeux étaient faits de deux rubis si gigantesques que le monde entier, mis en coupe, n'en eût pu produire de plus gros. Mais Kadji ignora tout cela, le magnifique Trône du Dragon, car il ne pouvait détacher les yeux de ce qui gisait à ses pieds, sur le dernier des neuf degrés qui y conduisaient.

Une jeune femme était penchée sur la forme recouverte quand ils pénétrèrent dans la salle, et Kadji entraîna le vieux sorcier qu'il avait saisi au bras dans l'ombre d'une colonne d'où, inaperçus, ils purent surveiller la scène.

La femme écarta l'étoffe comme pour s'assurer que c'était bien l'Empereur défunt qui gisait là. Un long moment, elle se plongea dans la contemplation du cadavre, ignorée des gardes qui se tenaient, impassibles, autour du trône impérial. Puis, rabattant l'étoffe, elle quitta rapidement la salle d'un pas décidé.

Comme elle glissait ainsi vers les portes massives, sa chevelure accrocha au passage la lumière qui tombait d'un lustre monumental dont personne n'avait songé à souffler les bougies et s'auréola d'une gloire d'or fauve. Kadji retint son souffle – *Thyra* ! La mystérieuse jeune fille aperçue naguère à Nabdour attifée comme une Peroushka et, plus récemment encore, dans la royale Khôr aux toits dorés, voiturée comme une princesse du sang !

Quel était donc le secret de la fille aux cheveux de flamme qui croisait si souvent sa route ? Le visage hâlé du jeune homme s'assombrit : il ne pouvait courir deux lièvres à la fois. Aussi se contenta-t-il d'assister sans un geste au départ de l'étrange jeune femme qui sortit de la Salle du Trône et disparut à sa vue.

Alors, le petit sorcier anxieux sur les talons. Kadji traversa l'immense salle à grandes enjambées et s'approcha du trône et de la forme qui gisait à son pied. L'étoffe qui recouvrait le corps allongé sur le premier degré du trône était une riche tapisserie, arrachée à la hâte de quelque mur. Kadji s'approcha encore, malgré les objurgations craintives d'Akthoub. Il se débarrassa de la main que le petit sorcier oriental agrippait à son bras : il

lui fallait s'assurer que le cadavre était bien celui de l'homme que le monde entier connaissait sous le nom de Yakthoda mais dont il savait, lui, qu'il était Shamad, l'imposteur. Il se courba mais ne put voir le visage que masquait la tapisserie. Il tendit alors une main audacieuse et découvrit la tête et le buste du cadavre.

Akthoub devint pâle comme la mort et esquissa une faible protestation, mais Kadji l'ignora et se courba encore, plissant les yeux pour mieux voir dans l'ombre du trône monumental.

Les mercenaires *kougars* apostés autour du trône restèrent impassibles, les yeux dans le vague. Pour eux, le corps du Saint Empereur n'était qu'une charogne que le premier venu pouvait contempler, voir profaner, à loisir. Dans l'incertitude générale de l'heure, ils ne désiraient pas plus que les sentinelles aux portes et aux ponts s'attirer l'inimitié de quiconque risquait de se révéler plus tard un personnage redoutable.

Sans que rien ne l'arrête, Kadji écarta donc la tapisserie et contempla le corps étendu.

Il était d'une blancheur et d'une froideur de marbre, et la mort lui avait dérobé sa belle perfection. La bouche était crispée en une grimace de terreur et les yeux vitreux contemplaient à jamais, sans les voir, les traits de l'assassin inconnu.

Plusieurs poignards avaient perpétré le forfait – ou était-ce un seul mais frappant à coups redoublés ? – Car le corps portait d'affreuses blessures, des plaies ouvertes à la poitrine et à l'épaule, au ventre, à la gorge et au flanc. Il gisait dans une mare de sang séché, noir et visqueux…

Une seule plaie au visage – à la joue. La moitié inférieure du visage en était barbouillée de sang et Kadji remarqua que la blessure avait masqué la petite feuille de *tarisk* écarlate, le défaut qu'il avait aperçu la veille à la commissure des lèvres du faux empereur.

— Viens voir, ordonna-t-il à Akthoub.

Le vieux magicien tressaillit et roula des yeux blancs mais n'osa pas protester à trop haute voix à cause de la proximité des gardes. Il traîna des pieds jusqu'à l'endroit où se tenait L'Épervier Rouge et jeta de petits coups d'œil d'oiseau craintif sur l'ignominie sanglante qui gisait là…

— Est-ce là Yakthodah ? demanda le jeune homme à voix très basse.

— Mais bien sûr ! Qui donc…

— En es-tu si sûr ? Regarde bien ! Tu l'as vu hier, aussi bien que moi.

Akthoub fut pris d'un frisson et se détourna.

— Je ne sais qui il était hier, mais aujourd'hui, c'est une charogne… Quittons ce palais maudit, gentil sire, je vous en conjure…

— Un instant ! Regarde encore, regarde ses joues, répliqua le jeune homme.

— Eh bien, quoi ? Le Saint Empereur n'a pas eu le temps de se faire raser avant qu'ils… qu'ils ne… que ne partons-nous maintenant que nous sommes encore entiers ! Il ne s'est pas fait raser, je vous l'accorde. Et alors ?

—… rien… peut-être… Kadji fronça les sourcils. Mais je trouve assez étrange que sa barbe soit déjà si longue… Quand nous l'avons vu passer, hier soir, l'Empereur était rasé de frais… Ce n'est pas là la barbe d'une nuit… Mais de deux jours, trois peut-être… Y avait-il quiconque, à la Cour, qui ressemblât à l'Empereur ?

— *Yaaii !* Resterez-vous à babiller ainsi quand, à tout instant, nous risquons… Et comment le saurais-je, moi ? geignit le sorcier d'un ton plaintif et agité.

— Réfléchis donc ! insista Kadji. Tu es forcément venu ici, à Khalidûr, une fois déjà – n'est-il pas vrai ? Pour rencontrer le Chambellan… solliciter l'autorisation de te produire devant l'Empereur et la Cour. N'as-tu pas rencontré, alors, quelqu'un qui ressemblât à l'Empereur ?

— Ma foi… si, maintenant que vous m'y faites songer, ma modeste personne a bel et bien été frappé de voir un jeune homme, un modeste fonctionnaire, dont la pâleur et la beauté rappelaient tout à fait celles de l'Empereur… Cela m'était sorti de l'esprit, mais j'y songe maintenant que vous me faites cette question…

Kadji rabattit la pièce d'étoffe et, tout songeur, se dirigea lentement vers la sortie de la salle. Les gardes restèrent impassibles… Comme il atteignait l'une des sorties, Kadji se récria soudain :

— Et Zamog !

— Quoi encore ? s'enquit le petit Oriental que l'enthousiasme qui s'était peint sur les traits de son jeune ami inquiétait au plus haut point.

— Où est-il ? L'homme-dragon, le fidèle compagnon de l'Empereur qui le suit comme son ombre ? Pour frapper l'Empereur, l'assassin n'aurait pas manqué de se débarrasser d'abord de son monstrueux gardien.

Une étrange lueur s'alluma dans les yeux bridés d'Akrhoub.

— Se pourrait-il vraiment, que…

— Yakhtodah a été tué ici même, là où se trouve actuellement son cadavre ; et celui de Zamog ne devrait pas être loin, si l'homme-dragon est bien mort. Mais où est-il ? Nulle part ! Et pourquoi les assassins se seraient-ils embarrassés de lui ? Pourquoi l'auraient-ils transporté ailleurs quand ils ont abandonné l'Empereur lui-même après l'avoir assassiné ? Non, si Zamog n'est pas ici, c'est qu'il n'est pas mort ! Et s'il n'est pas mort…

Akthoub commençait à se prendre au jeu :

— Vous voulez dire… Dois-je comprendre que… ?

— Oui ! Ce n'est pas le corps de Yakthodah mais d'un autre homme ! Celui que tu connaissais sous le nom de Yakthodah est un imposteur du nom de Shamad. Mais il est vivant ! Point de doute, il se sera enfui ! Il aura quitté la ville…

Sur quoi Kadji éclata d'un grand rire juvénile, dangereux en ces lieux funèbres où tant d'yeux et d'oreilles risquaient de le voir et de l'entendre. Et indiquant d'un geste fort irrévérencieux le cadavre, dans son dos, il reprit :

— Ce mort est un double imposteur ! ET SHAMAD EST VIVANT !

TROISIÈME PARTIE

LES DEUX CAVALIERS

Le monde est grand – les mers
[profondes –
Que l'homme vrai soit un guerrier !
Laissons les femmes pleurnicher
Nous savons qu'on ne meurt qu'une
[fois !

Chant de route des nomades Kozanga.

I

QUESTIONS ET RÉPONSES

La neige avait cessé de tomber quand ils regagnèrent l'Auberge des Sept Lunes sous un dur ciel bleu d'hiver. Et au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de la citadelle escarpée, le petit Akthoub se détendit jusqu'à redevenir aussi gentiment bavard qu'à l'accoutumée. Il harcela Kadji de questions et ce dernier lui répondit aussi honnêtement qu'il le pouvait car il estimait que le petit sorcier avait bien mérité cette marque de courtoisie.

— Mais alors, vous n'êtes pas un mercenaire Umshatar, comme vous l'aviez donné à croire à mon humble personne, mais bien un assassin mandaté par le chef des nomades Kozanga pour abattre le faux empereur. Je commence à y voir clair…

— Dans quoi, grand-père ?

Akthoub haussa les épaules mais ses yeux bridés pétillèrent de malice.

— Eh bien, la manière dont vous vous êtes battu contre le jeune *kougar,* expliqua-t-il. Je ne suis plus tout jeune et j'ai vu maintes fois combattre les guerriers Umshatar ; j'ai eu aussi l'occasion de voir combattre les héros au grand cœur du Chayyim Kozanga. Votre méthode de combat, gentil sire, était en tous points semblable à celle de ces derniers et nullement à celle des Umshatar.

Kadji tressaillit en constatant la facilité et la vitesse avec lesquelles un bon observateur avait percé à jour son imposture.

— Espérons que Cyrib Jashpode n'est pas aussi perspicace que toi, grand-père ! Maintenant que les *kougars* contrôlent la ville, il ne manquerait plus que cet homme, qui a suffisamment de raisons de m'en vouloir, ait en outre formé des soupçons contre moi !

— Je vous accorde que ce ne serait pas le moment ! approuva le vieux sorcier avec un petit frisson, puis, changeant de sujet : Mais, dites-moi, jeune Kadji (si du moins il est loisible à mon humble personne de vous appeler ainsi par votre nom), qu'est-il selon vous advenu de Shamad, puisqu'il est vivant ? Pensez-vous qu'il ait trouvé refuge en quelque recoin ou antre secret de la cité impériale ? Car on ne saurait concevoir qu'il ait quitté la ville, quand ses ennemis mortels, les *kougars,* en surveillent toutes les issues…

Songeur, Kadji fronça les sourcils et mâchonna sa lèvre inférieure.

— Shamad aura sans doute été prévenu des événements qui se préparaient et substitué son malheureux sosie à lui-même. Je ne le crois pas incapable d'avoir lui-même contraint le pauvre petit fonctionnaire de revêtir les atours impériaux avant de l'occire de sa propre main ! Abandonnant ensuite le cadavre aux regards des *kougars* venus l'assassiner, il pouvait espérer que ceux-ci se croient devancés par d'autres membres de leur parti… Mais quant à savoir s'il se trouve encore dans les murs de la ville ? Qui pourrait le dire ? S'il table sur la prompte arrivée de son allié, le

Prince Bayazin, il se pourrait bien qu'il se terre comme un lapin de garenne en quelque trou de Khalidûr… attendant que son beau-père s'empare de la ville… Mais je ne le pense pas… Il ne peut savoir exactement le temps que les *kougars* sauront tenir la cité contre le Rashemba : je crois donc qu'il a fui la ville, lui et son monstrueux fidèle, l'homme-dragon. Si le Prince défait les *kougars* l'imposteur pourra ainsi rentrer en triomphe dans la cité impériale.

— Certes, mais comment a-t-il pu sortir quand ses ennemis jurés tenaient toutes les portes ?

Kadji eut un sourire désabusé.

— Les frères d'arme de mon clan ont un dicton, grand-père – l'or est une clef qui ouvre toute porte – et Shamad a dû en amasser une quantité confortable au cours de son bref règne ! Et toutes les portes de Khôr aux toits dorés ne sont pas énormes et bien gardées… en les examinant, hier, j'ai découvert et remarqué une petite poterne obscure et mal gardée dans le rempart oriental. Shamad et son monstre familier n'auraient eu aucun mal à la gagner par le dédale de ruelles qui occupent le quartier est de la ville. Elle ouvre sur une grande plaine ouverte, il est vrai, mais après quelques lieues vers l'est, Shamad aurait pu rejoindre la grand-route de Chemedis qu'empruntent les caravanes qui traversent la plaine. N'est-ce pas ainsi que les choses se seront passées, je me le demande…

Timidement, le petit sorcier s'éclaircit la gorge.

— Hum ! hum ! Peut-être ma modeste et insignifiante personne pourra-t-elle vous être de quelques secours ? suggéra-t-il sans trop y croire.

— Et comment cela ?

— Ma misérable personne est modestement versée dans l'art de la sorcellerie… Et plus précisément, gentil sire, je connais l'art de captiver, puis d'aveugler et fasciner l'esprit d'un ou deux hommes – mais pas plus à la fois, car là s'arrête mon méprisable talent – et de les rendre comme fous, pour les faire divulguer tous les secrets qu'ils peuvent posséder…

Kadji fronça les sourcils.

— Est-ce bien efficace ? Nous ne pouvons nous permettre d'attirer l'attention…

Akthoub eut un sourire affable.

— Laissez-moi faire – mais voici que nous arrivons en vue de notre hostellerie et… que vois-je !

Kadji avait vu, lui aussi ! Il tira la bride de son féfiroun noir qui s'immobilisa. Un essaim de *kougars* semblait en effet avoir investi l'auberge des Sept Lunes et, parmi eux, il apercevait la trogne rubiconde de Cyrib Jashpode.

II

UNE PIERRE PRÉCIEUSE !

Ils tournèrent bride à la hâte et jetèrent leurs coursiers dans une étroite venelle pavée qui débouchait dans la rue des Monolithes, à l'opposé de la maison des Sept Lunes.

Le petit sorcier geignait de terreur et Kadji lui-même était tendu et soucieux. Il ne pouvait en être certain, mais il semblait bien que le jeune butor, désormais investi d'un certain pouvoir, puisque sa classe avait pris le contrôle de la ville, était venu accompagné d'une troupe pour se venger sur Kadji de l'humiliation que lui avait infligée le jeune guerrier Kozanga.

Quoi qu'il en fût, Kadji n'avait pas l'intention d'aller se jeter dans la gueule du loup pour vérifier cette hypothèse. Un homme averti en vaut deux, dit-on. Il irait loger ailleurs, mais il n'y avait pas de raison que le vieux sorcier oriental restât plus longtemps mêlé à ses ennuis et il pourrait d'ailleurs s'avérer dangereux qu'il le fît. Il lui proposa donc d'aller son chemin séparément.

Cette idée ne plût guère à Akthoub. Il fit remarquer que la colère de Cyrib Jashpode pouvait aussi bien être dirigée contre lui, puisque sa maladresse avait été cause de l'affrontement. Le jeune nomade le lui accorda. Ils débattirent alors de ce qu'il convenait de faire.

Puisque, selon sa propre théorie. Shamad avait probablement déjà fui la ville aux toits d'or. Kadji n'avait plus aucune raison d'y perdre son temps. Demeurer à Khôr, en ces temps troublés, c'était s'exposer à se trouver mêlé à la guerre civile ou bloqué par le siège de Bayazin, alors qu'il avait hâte de se lancer aux trousses de sa proie. Akthoub, quant à lui, n'avait pas non plus le moindre désir de se trouver exposer aux misères du siège, non plus qu'aux menées vengeresses du butor *kougar ;* aussi eut-il volontiers laissé les toitures d'or derrière lui. Ils résolurent donc de gagner, sans plus perdre de temps, la petite poterne orientale dont avait parlé Kadji. S'il était possible, ils tenteraient de découvrir si c'était bien par là qu'avait fui Shamad ; au pire, ils pourraient à tout le moins quitter eux-mêmes la ville par cette issue mal gardée. Sous le ciel bas de l'après-midi, ils traversèrent la ville en se glissant au long de ruelles et de venelles peu fréquentées et arrivèrent en vue de la petite poterne devant laquelle deux mercenaires *kougars* enveloppés dans des houppelandes pouilleuses, montaient une garde ensommeillée, auprès d'un petit brasero de fer où rougeoyaient quelques braises charbonneuses.

— Permettez à ma modeste personne de prendre soin de cela, souffla Akthoub et, avec un hochement de tête affirmatif, Kadji demeura en selle tandis que le petit Oriental descendait de cheval et se dirigeait vers les soudards, extrayant quelque chose de l'une des poches de sa robe – peut-être quelque pièce pour graisser leur grosse patte et acheter leur passage.

Kadji ne quittait pas des yeux le petit vieillard qui allait vers les

sentinelles rébarbatives, hochant du chef avec sa timidité coutumière, sans cesser de déverser un flot de paroles courtoises. La chose qu'il avait extraite d'une poche secrète était une pierre précieuse, un gemme lumineux que, tout en parlant, il ne cessait de tourner et de retourner entre ses doigts d'un mouvement apparemment machinal et nerveux.

Pour les soudards, la pierre était du plus haut intérêt : songeant qu'on allait probablement tenter de les acheter avec ce pot-de-vin princier, ils la dévoraient des yeux et ne remarquèrent pas qu'entre les doigts agiles d'Akthoub elle s'allumait peu à peu de mille reflets fascinants qui venaient jouer sur leurs deux visages balourds et porcins. Ambre, corail, nacre, azur, opale se posaient en touches légères sur leurs traits bestiaux, soulignés d'une barbe de trois jours. Et leurs petits yeux de cochons restaient fixés avec convoitise sur les mille feux du gemme mouvant, tandis qu'Akthoub les étourdissait de paroles melliflues.

À la longue, le jeu mouvant des lumières de couleur finit par les hypnotiser. Ce fut comme si leur esprit s'était endormi alors que leur corps demeurait éveillé. L'un d'eux laissa même choir sa lourde hallebarde qui résonna en heurtant les pavés couverts de gelée blanche, assez fort, songea Kadji, pour réveiller les morts. Les deux sentinelles semblèrent ne pas même avoir remarqué le bruit. Elles écoutèrent en titubant la voix basse et chantante du petit magicien puis, au bout d'un moment, se mirent en devoir de répondre à ses questions en grognant d'une voix si basse que le jeune guerrier ne put saisir ce que les deux brutes marmonnaient ainsi.

Pour finir, Akthoub leur tourna le dos et s'en alla lui-même ouvrir la poterne avant de retourner à sa jument. Tout en marchant, il avait soigneusement replacé la pierre scintillante dans une poche de son ample robe.

— Tout s'est bien passé, ce me semble ? Kadji souriait de toutes ses dents de loup.

Akthoub fit de la tête un signe affirmatif tandis que son visage rayonnait d'une satisfaction délicieuse.

— La « pierre qui fascine » ne peut échouer, dit-il. Les deux *kougars* que voici m'ont dit qu'à la pointe du jour deux hommes ont acheté leur sortie par cette même poterne avec forces jaunets…

— Deux hommes ? Les ont-ils décrits ?

— Malheureusement, ils n'ont pu distinguer leurs traits, car ils disparaissaient entièrement sous d'amples vêtements noirs, comme des prêtres. Mais l'un des deux était massif et brutal, faisant songer à quelque grand singe et l'autre, celui qui a mené la transaction, possédait de belles mains blanches, fortes et soignées comme celle d'un grand seigneur. Les gardes ont ajouté que tous deux sont partis vers l'orient à bride abattue.

— Ainsi, j'avais vu juste ! Parfaitement… qui d'autre pourrait-ce être que Shamad et son esclave reptilien ?

Le vieil oriental haussa les épaules.

— Je ne doute pas que le gentil sire était dans le vrai. Toutefois, les gardes ont ajouté qu'une troisième personne a utilisé cette poterne et ce récemment : il y a moins d'une heure…

— Un troisième homme ! Ont-ils été en mesure de le décrire, celui-là ?

— Celui-là ? Il s'agissait, hélas ! d'une femme, répondit Akthoub.

— Une jeune fille – mon âge environ – une fille aux cheveux de feu, aux yeux d'ambre fumé ?

— Je ne saurais le dire. Elle aussi était enveloppée de lourds vêtements pour se protéger de la morsure du vent. Mes deux amis, ici présents, ont

seulement su me dire que le pommeau de sa selle était d'argent finement ciselé et que sa robe était doublée de fourrure précieuse.

— Encore elle ! C'est Thyra ! La jeune femme que nous avons vue se pencher sur le cadavre au pied du trône ! Ce ne peut être qu'elle ! gronda Kadji. À chaque tournant de ma route, je rencontre cette fille ! C'est une énigme, par ma foi, une grande énigme…

— Ils m'ont dit qu'elle était seule mais qu'un grand chien la suivait… on aurait dit un loup apprivoisé, précisa encore le petit magicien.

Kadji sourit.

— Oui da ! Le loup gris des plaines. C'est donc bien Thyra ! Mais pourquoi donc quitterait-elle la ville ? Serait-elle, elle aussi, à la poursuite de Shamad, comme nous ?

— J'ignore la clef de toutes ces énigmes, ô jeune Kadji, mais si mon humble personne peut se permettre une suggestion : hâtons-nous… tant que les deux sentinelles demeurent sous le charme de la pierre qui fascine et que la poterne que j'ai moi-même ouverte nous y invite… Allons ! Car le pouvoir de la pierre ne saurait les maintenir encore très longtemps dans ce sommeil magique.

Et ce fut ainsi que Kadji, accompagné du petit magicien oriental, quitta Khôr, la ville impériale, sous un ciel bas et terne de crépuscule hivernal, pour se mettre sur les traces de Shamad, l'imposteur.

Le jeune homme caressait encore le projet de rattraper le fugitif en quelques heures, car l'imposteur n'avait nulle raison de se croire poursuivi.

Mais il était déterminé à aller aussi loin qu'il le faudrait.

Il n'avait aucune idée de l'interminable voyage qu'il lui faudrait encore accomplir. L'eut-il su qu'il eût peut-être tourné les talons. Quoi qu'il en fût, il galopait dans le crépuscule dont les ombres s'amassaient, suivant une triple trace sur le sol enneigé… la piste s'enfonçait vers le Levant, suivie par L'Épervier Rouge et son petit compagnon oriental.

III

LES YEUX DE BRAISE

Quand il fit trop sombre pour suivre la piste, Kadji se vit contraint de faire halte pour camper dans la plaine gelée en attendant le jour.

Ayant quitté la ville en grande hâte pour échapper à la vengeance du *kougar* Jashpode, les deux hommes n'avaient emporté aucune de leurs possessions, restées à l'Auberge des Sept Lunes, et moins encore de vivres. Mais Akthoub avait eu la prévoyance « d'emprunter » la gourde de vin grâce à laquelle les deux sentinelles luttaient contre le froid hivernal et quelques galettes de blé que l'une d'elles portait dans un sac. Aussi ne fut-ce pas le ventre entièrement vide que nos deux voyageurs s'endormirent cette nuit-là, enroulés dans leurs couvertures de selle, en chien de fusil autour d'un maigre feu de camp.

Quand ils s'éveillèrent, aux premières lueurs de l'aube, Kadji poussa un juron retentissant. De gros flocons tourbillonnaient et, à en juger par l'épais manteau blanc qui recouvrait la plaine, il y avait bien une heure ou deux qu'ils tombaient. Les traces peu profondes laissées par Shamad dans sa fuite avaient définitivement disparu.

S'étant rafraîchis des dernières gouttes de la gourde et des dernières miettes de galette, les deux hommes se remirent en selle et se dirigèrent droit vers l'est, à travers une tempête de neige qui ne cessa de s'épaissir, jusqu'à ce que Kadji ne fût plus en mesure de se diriger sur Kylix, le soleil, parce que le ciel n'était plus qu'une masse blanche et glacée qui se confondait totalement avec l'horizon et le sol de la plaine. L'Épervier Rouge n'osait poursuivre : dans la fureur aveugle de la tempête, ils risquaient de quitter la bonne direction et d'errer au hasard, perdant le léger avantage qu'ils pensaient avoir acquis – car ils estimaient ne plus être très loin de Shamad qui n'avait pas les mêmes raisons qu'eux de faire route forcée, avec la même vigueur et la même ténacité que l'Épervier vengeur des nomades Kozanga.

Ils firent donc halte sur une petite levée de terrain, et Kadji était en train de se demander s'il ne conviendrait pas de confectionner une manière de tente rudimentaire à l'aide de leurs deux couvertures pour y attendre la fin de la tempête dans un confort relatif, quand son poney noir leva brusquement sa fine tête, reniflant l'air avec alarme et poussant un bruyant hennissement de danger.

Tendant l'oreille. Kadji ne fut pas long à ouïr, lui aussi, les sons éloignés qui avaient éveillé la crainte de son inquiète monture.

Les loups !

Le chœur glaçant de leurs hurlements lointains parvenait faiblement à ses oreilles, comme si le manteau de neige avait étouffé leur cri de chasse. Mais il ne pouvait y avoir aucun doute : quelque part dans l'étendue de la plaine enneigée, une meute de loups gigantesques faisait cercle autour

d'une proie, prête à la curée.

Une pensée rapide comme l'éclair traversa l'esprit de L'Épervier Rouge qui se remit en selle avec un juron sonore et lança son coursier contre le vent. Ses pieds bottés s'enfoncèrent dans les côtes du noir animal et, sans un mot d'explication à l'adresse de son petit compagnon, le jeune guerrier s'enfonça dans la tempête blanche et disparut. Comme un démon vengeur le fier nomade filait à travers la tornade aveuglante, priant ses rudes dieux de ne pas le faire arriver trop tard… car il avait soudain songé que la proie des loups risquait bien d'être son mortel ennemi : Shamad ! Et c'était par la hache sacrée de Thom-Ra que devait périr le vil imposteur et non par les crocs acérés et les puissantes mâchoires d'une bande de loups des plaines…

En quelques instants, il fut sur eux. Leur pelage gris les rendaient pratiquement invisibles dans les tourbillons de neige, mais leurs yeux de braise luisaient comme autant de lunes étranges dans les ténèbres neigeuses.

Il se jeta parmi eux comme une boule de feu, la grande hache brandie dans sa dextre, fendant l'air avec des sifflements comme si elle eût été vivante, taillant une route sanglante à travers la muraille de pelages gris, ouvrant des gorges, tranchant des muscles puissants, fendant des crânes.

Les loups redoublèrent de hurlements vengeurs à l'apparition soudaine de ce nouvel adversaire inattendu. L'un d'entre eux bondit avec un grondement de rage en direction de sa gorge, mais la grande hache s'abattit et le cueillit au vol, le précipitant ensanglanté et brisé sur le tapis de neige blanche. Un second loup bondit et parvint à enfoncer ses griffes dans la selle de Kadji, cherchant sa gorge de ses mâchoires écumantes, ses yeux d'émeraude brûlant d'une lueur démente. La fidèle hache s'abattit encore et lui fendit le crâne, il retomba dans une grande gerbe de sang écarlate et d'éclats d'os.

L'Épervier Rouge vit alors qu'il avait traversé le cercle des fauves furieux et se dirigea vers leur proie qui chevauchait une grande jument grise et dont il distinguait la silhouette enveloppée dans d'amples fourrures. Ce n'était point le moment de parler – ce n'était le moment que de combattre, car les loups furent sur eux en un instant et Kadji donna de la hache en tous sens, comme un bûcheron furieux et sanglant, pendant les quelques minutes qui suivirent. Mais il ne se battait plus seul : la silhouette emmitouflée combattait aussi, avec une rapière étincelante qui allait à la vitesse de l'éclair, perçant gorges et flancs comme une grosse aiguille d'acier pour étancher sa soif de sang. Et Harral lui-même se battait. Le brave petit coursier se cabrait et ruait comme un diable, envoyant ses durs sabots ferrés frapper comme des météores les grands carnassiers qui l'attaquaient en rangs serrés. Plus d'un loup tomba, le crâne fracassé par l'intrépide feridoun.

En quelques instants, tout fut dit, car les pertes des loups avaient été sévères et ils se détournèrent de leur proie pour mettre en pièces leurs propres morts, s'en disputant des quartiers avec des grondements et des grognements de rage.

Alors une forme étrange se profila dans la tourmente et fut sur eux – Akthoub ! Le petit sorcier oriental était pâle et tremblant de terreur en traversant la meute acharnée, mais il n'en combattait pas moins, à sa manière, lançant des flammes violettes qui partaient de l'extrémité de ses doigts fluets avec de grands claquements de fouet que la neige ne parvenait pas à étouffer tout à fait. Quelques secondes lui suffirent à traverser les rangs des fauves et à venir ranger sa jument à côté du coursier

de Kadji.

Les loups des plaines battaient maintenant en retraite, emportant leurs morts pour les dévorer à loisir et loin de ces êtres étranges qui se battaient avec une si sanglante et meurtrière furie, non pas seulement avec l'acier tranchant auquel les hommes les avaient habitués, mais aussi avec cette foudre miniature aux éclairs violets qui les terrifiait et qu'ils n'avaient encore jamais vue.

Mais il y eut un loup qui, loin de fuir, trotta vers les trois humains aux côtés desquels il semblait en fait avoir combattu. Et Kadji pensa reconnaître ce fantôme gris aux yeux d'or luisant et il se tourna vers son maître – sa maîtresse – en tremblant à l'idée de ce qu'il allait découvrir. Il vit un beau visage de jeune femme auréolé d'une chevelure de flamme et plongea ses yeux d'épervier dans des yeux d'ambre fumé aux reflets d'or.

IV

THYRA

Sous l'effet de la surprise, il cria probablement son nom à voix haute car elle le dévisagea, surprise à son tour.

— Vous semblez connaître mon nom, ô noble guerrier, dit-elle d'une voix qui résonnait avec la clarté d'une clochette d'or pur. Mais je ne vous connais point… à moins que… oui ! Sur mon âme, je vous ai déjà vu ; à Nabdour, n'est-il pas vrai ? Mais vous étiez alors différemment vêtu…

— Et vous de même, rétorqua-t-il. Elle fit entendre un rire délicieusement cristallin.

— Ce n'est que trop vrai et vous me le rappelez à juste titre ; mais vous-même portiez alors le *kourouz* et le pantalon d'un Umshatar alors que vous voici vêtu comme un fier Kozanga…

Kadji sourit de toutes ses dents ; en quittant Khôr aux toits dorés, il s'était débarrassé de son déguisement du moment pour revêtir la vraie tenue de sa tribu qu'il avait fort heureusement cachée dans ses fontes.

— Je suis Kadji, l'Épervier Rouge, fils de Goraky à la haute stature qui était lui-même fils de Zarouk, commandant suprême des nomades Chayyim Kozanga, dit-il fièrement. Et, quant à moi, je vous ai vue, vous, à trois occasions : à Nabdour, où vous alliez vêtue de guenilles écarlates comme une gaillarde Peroushka ; la seconde fois, dans les rues de la cité impériale aux toitures d'or où vous aviez revêtu les soies les plus fines, comme une princesse impériale ; et la troisième fois, dans la Salle du Trône de Khalidûr, dévisageant celui que les hommes croient être Yakthodah, le Saint Empereur du Dragon… mais que vous comme moi connaissons pour un vil et méprisable imposteur !

Thyra écarquilla les yeux sous l'effet de l'étonnement et Kadji éclata d'un rire moqueur et juvénile. Mais elle ne le contredit pas – il était évident qu'elle était aux trousses de Shamad, puisqu'ayant observé de près le visage du cadavre, elle devait, comme Kadji et Akthoub eux-mêmes, avoir acquis la certitude qu'il ne s'agissait pas du véritable empereur.

Avant qu'elle eût pu dire un mot, le petit Oriental intervint en pleurnichant d'une voix misérable.

— La tourmente fait rage et empire sans cesse et nous restons là à bavarder comme si les brises embaumées du printemps caressaient nos oreilles gelées et non l'horrible morsure de la bise hivernale ! Ne pourrions-nous tenter d'assembler nos couvertures de selle pour en faire une tente de fortune pour nous protéger contre la tempête de neige ?

— Inutile, répliqua Thyra. Je porte une tente dans les fontes de ma jument. En travaillant tous ensemble, nous parviendrons peut-être à la dresser malgré la tempête… nous pourrons ensuite nous reposer et bavarder à loisir…

La tente ne fut pas facile à dresser dans la tempête qui faisait rage mais,

à la longue, et après bien des efforts, cela fut fait. Elle s'avéra alors étonnamment spacieuse pour sa petite taille, encore qu'une fois remplie de trois êtres humains, de leurs montures et d'un grand loup gris des plaines, elle n'offrait plus guère de place !

Thyra avait-elle été avertie longtemps à l'avance des intentions de Shamad ? Et du soulèvement des *kougars* ? Elle semblait en tout cas avoir prévu cette aventure et bien préparé son voyage, car des fontes de sa jument et du grand panier d'osier suspendu à sa selle, elle sortit encore bien des choses : des vivres et des boissons et même une chaufferette de porcelaine emplie de charbon de bois, qu'Akthoub sut allumer en prononçant quelques paroles solennelles accompagnées d'un signe mystérieux de la main gauche. Confortablement allongé, la tête bien calée contre sa selle, Kadji se détendit, étendant les jambes pour présenter la semelle gelée de ses bottes à la chaleur bienfaisante des braises rouges. Tandis qu'il rôtissait ainsi et que ses vêtements fumaient, il songea qu'un magicien peut s'avérer un fort agréable – et utile – compagnon de voyage dans des occasions telles que celle-là.

Et ainsi ils se restaurèrent et se désaltérèrent avec modération et purent nourrir leurs montures fatiguées sans que le grand loup gris les quitte un instant du regard de ses yeux d'or qui ne clignaient pas. L'animal mettait Akthoub mal à l'aise et le petit homme ne cessait de s'agiter, rapprochant sans cesse sa selle et sa couverture de celles de Kadji. Thyra observa son manège et sourit.

— Vous n'avez rien à redouter de Bazan, grand-père. Il est l'ami de ceux que j'appelle mes amis et seulement l'ennemi de mes propres ennemis.

— *Ayiie !* se plaignit le petit magicien en gardant des yeux craintifs fixés sur le loup gris. Je jette alors mon humble personne à vos pieds pour vous supplier de bien vouloir lui faire comprendre qu'Akthoub est doublement son ami ! Peut-être alors le seigneur loup consentira-t-il à cesser de me regarder comme si j'étais une rissole !

Thyra et Kadji éclatèrent de rire à l'idée saugrenue que quiconque pût considérer le petit vieillard osseux comme un morceau de choix, voire comestible.

Avant longtemps, la chaleur du feu jointe à celle du vin les fit somnoler, et Kadji plus encore que les autres, parce qu'il n'avait point dormi du tout la nuit précédente et que le soir ne devait plus être loin, encore qu'il fût bien difficile d'en juger avec le ciel qui disparaissait sous les tourbillons de neige.

Ils dormirent cette nuit-là dans un confort relatif, encore qu'à l'étroit, tandis qu'à l'extérieur de la tente les démons de la tempête hurlaient et donnaient libre cours à leur furie blanche et que les sept lunes voilaient leurs visages lumineux derrière les lourds flocons.

V

UNE PRINCESSE DU SANG

L'aube était déjà passée quand ils s'éveillèrent. La neige avait enfin cessé de tomber et le monde entier n'était plus qu'une plaine infinie d'une blancheur éclatante sous les rayons féroces d'un soleil froid.

Ils firent rapidement honneur aux provisions de Thyra, se lavèrent dans un peu de neige fondue sur les dernières braises de la chaufferette, plièrent la tente et reprirent leur chevauchée sur les prairies immaculées.

Kadji était sombre et soucieux. La veille, ils n'étaient pas loin de Shamad, mais aujourd'hui ils l'avaient perdu, car le manteau de neige avait englouti toute trace. Ils ne pouvaient que continuer de chevaucher dans la même direction, en plein levant, dans l'espoir que l'imposteur avait poursuivi sa route sans changement. S'ils ne finissaient pas par rencontrer des traces fraîches, cela voudrait dire qu'il avait modifié son itinéraire, prenant peut-être vers le sud pour rejoindre la grande route Chemedis.

Kadji et la jeune femme chevauchaient de conserve, selle contre selle, tandis que le petit sorcier demeurait un peu en retrait, dodelinant de la tête au rythme de sa jument car il était fort mal réveillé. Les deux jeunes gens devisaient à voix basse. Kadji avait raconté à Thyra sa propre histoire et brûlait de curiosité d'entendre la sienne. Voyant qu'elle ne semblait pas se décider d'elle-même à éclairer le mystère de sa présence et de sa participation à toute cette affaire, il eut l'audace de l'interroger.

— Vous connaissez ma mission et la raison pour laquelle j'ai le devoir de poursuivre l'imposteur au péril de ma vie pour faire tomber sur lui la vengeance de mon peuple et laver dans son sang l'honneur de mes frères d'arme. Ne serait-il pas juste que je connaisse vos propres raisons et votre histoire ?

— Si fait, répliqua la jeune fille. Et si nous devons chevaucher de conserve et faire route ensemble comme de vrais compagnons, il est juste que nous partagions notre savoir comme nous partageons le pain et le vin. Ainsi, posez-moi toutes les questions que vous désirez et j'y répondrai.

— Qui êtes-vous en réalité ?

— Je suis la Damoiselle Thyra, de la Maison Tourmalin. Ma mère était Amazya, la sœur cadette du défunt Empereur Azakour, troisième du nom. Elle mourut dans une lointaine province quand je n'étais encore qu'une enfançonne, ayant fui la Cité Impériale à la mort de son frère.

C'était là une nouvelle, et de quelle importance ! Kadji en fut quelque peu abasourdi et la dévisagea un moment en silence.

— Vous êtes donc une princesse impériale, finit-il par murmurer. La jeune fille approuva de la tête, sa chevelure ondulant comme une cascade de feu dans le soleil.

— Mais n'êtes-vous pas alors la véritable héritière du Saint Trône du Dragon ? demanda-t-il en proie au plus vif étonnement. Si vous êtes bien le

dernier survivant de la dynastie, pourquoi… pourquoi…

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

— Les femmes ne peuvent prétendre au trône, de par la loi et je n'ai donc aucun titre à occuper celui de mon oncle. Mais mon faux cousin, le soi-disant Yaktodah, ne…

— Shamad de Peroushk, corrigea Kadji.

— Si vous voulez, encore que j'ignorais son véritable nom. Quand le charlatan Shamad, donc, arriva au pouvoir, il craignit que la famille d'Azakour ne fût en mesure de le démasquer ou cherchât à le détrôner pour qu'un autre membre de la famille gravisse les degrés du Saint Trône. Aussi nous poursuivit-il de sa haine jusque dans notre lointaine province d'Occident, désireux de nous exterminer jusqu'au dernier. Il y avait hélas ! bien peu d'entre nous pour l'affronter : ma mère mourut, mon père était depuis longtemps déjà descendu au tombeau – il ne restait que moi, une enfant. Des amis de notre Maison m'avaient recueillie et cachée, déguisée en jeune servante, pour me soustraire aux coups des assassins stipendiés qui finirent par aller rapporter aux faux empereur que la Maison Tourmalin était éteinte.

Je pris la décision de venir affronter cet assassin au cœur fielleux et, s'il n'était pas le véritable empereur, comme le murmuraient certains de mes amis, de le démasquer publiquement : car je connaissais, de l'apparence physique du véritable Yaktodah, certains détails que ni lui ni personne ne risquait de connaître, puisqu'ils étaient enfouis dans les documents de notre famille, au sein des archives de la dynastie. Je me mis en route déguisée en Peroushka – et c'est ainsi vêtue que vous m'aperçûtes dans les rues de Nabdour. Je m'y déterminai parce que c'était le seul vêtement qui permît à une jeune fille de se déplacer seule sans trop attirer l'attention.

— Mais n'était-ce pas bien imprudent, pour une simple jeune fille, d'entreprendre seule un si long voyage ?

Elle rit encore et Kadji songea que, décidément, il n'avait jamais entendu rire si délicieux.

— Pas avec Bazan, mon fidèle compagnon ! Peu de bandits ou de voleurs seraient assez fous pour se mesurer avec un loup des plaines adulte !

— Et pourquoi alors avez-vous renoncé à votre déguisement dans les murs de Khôr, la cité aux toits dorés ? Cela ne vous mettait-il pas en danger ?

— Mais pas le moins du monde ! Car ce qui pouvait être fait dans la lointaine Zoromesh – la province occidentale où nous étions réfugiés – pouvait difficilement être entrepris dans Khôr : on n'assassine pas une princesse impériale dans la capitale de l'Empire ! Il y a trop d'yeux pour voir, trop de bouches pour chuchoter, trop d'esprits agiles et mal intentionnés pour former des conjectures. J'entrai à Khôr en grande pompe et présentai devant le collège des hérauts des documents authentiques établissant sans l'ombre d'un doute que j'étais la nièce du défunt Empereur. Pauvre Shamad ! – il faudra que je m'habitue à lui donner ce nom – il a été contraint de me reconnaître en public comme sa royale cousine. Je me montrais d'une extrême prudence, soyez en sûr ! Mon palais était gardé contre toute intrusion ; je ne demeurais jamais, au grand jamais, seule en la compagnie de Shamad ou de ses créatures. En public, il ne lui était pas facile de m'assassiner et, en privé, je prenais toutes les dispositions possibles pour que ce lui soit tout aussi difficile. Il en vint à m'ignorer – poliment – et se tint aussi éloigné de moi qu'il le put. Je ne lui laissai jamais soupçonner le fait que je le suspectais d'être un imposteur,

alors que j'en acquis très vite la certitude. Avant que j'aie pu manœuvrer et amener une situation favorable pour le démasquer publiquement, les *kougars* sont intervenus avec leur stupide complot et ont accompli– leur coup d'État. En tant que princesse du sang, j'allais et venais à ma convenance dans Khalidûr et je pus donc, sans difficulté, examiner de près le cadavre du prétendu Empereur. Comme vous-même, j'eus bientôt reconnu que l'homme qui était allongé au pied du trône n'était pas le vrai Shamad. Mes gens achetèrent les gardes de la poterne et apprirent que Shamad et son homme-dragon avaient fui la ville sous un déguisement la nuit même du prétendu assassinat. Je me suis mise à leurs trousses en grande hâte.

— Pourquoi ? demanda brutalement Kadji. On le croit mort et il ne peut plus rien contre vous. Les *kougars* ne sont pas vos ennemis, puisqu'une femme ne peut accéder au trône. Pourquoi donc le poursuivez-vous ?

— Vous oubliez qu'il a cherché à me faire assassiner. Moi, une princesse du sang, de la Maison du Saint Azakour ! Comme vous-même, je cherche vengeance !

Elle se raidit un peu sous le regard droit et inquisiteur de Kadji et son petit menton volontaire se redressa fièrement.

— Point n'est besoin de me regarder de la sorte, mon cher damoiseau ! Qu'aurais-je à craindre de l'imposteur et de son compagnon ? Je tire l'épée, manie la lance et bande l'arc aussi bien que tout homme – et mon Bazan est un allié redoutable ! Je les aurais abattu tous les deux, je le sais !

Il eut la sagesse de retenir sa langue. Il est des moments où il n'est pas bon de provoquer une femme, et c'était l'un de ces moments.

À midi, n'ayant toujours pas rencontré de traces sur la plaine neigeuse, ils décidèrent d'obliquer au sud pour aller retrouver la grande route Chemedis. C'était une large voie pavée qui traversait les plaines, joignant les satrapies lointaines de l'Orient aux royaumes occidentaux des Rashemba. Si Shamad continuait sa route vers l'est, ils étaient assurés de le rejoindre tôt ou tard sur la grande Chemedis ; mais s'il avait décidé de rebrousser chemin pour se porter à la rencontre de son allié, le Prince Bayazin, ils l'avaient perdu pour de bon.

À la tombée de la nuit, ils parvinrent au long ruban pavé qui s'enfonçait au cœur du monde, toujours plus à l'est. Cette nuit-là, ils s'assoupirent sous un ciel de velours noir piqué d'un million de diamants.

À l'aube, ils reprirent leur chevauchée. Et ils allèrent ainsi pendant plusieurs jours, au long de la route pavée, laissant loin derrière eux Khôr, la cité impériale aux toitures d'or, ses palais, ses intrigues, son trône et ses querelles de succession. Cinq jours après avoir quitté la Cité du Dragon, ils arrivèrent en vue d'un campement de Peroushka.

VI

UN COUP DE POIGNARD DANS LA NUIT

La caravane des gitans formait un demi cercle sur le bas côté de la grand route, autour d'un gigantesque feu de camp destiné moins à réchauffer les Peroushka errants et à lutter contre la froide morsure de la bise hivernale, qu'à écarter les grands loups gris des plaines que la famine, en cette saison hostile, poussait souvent à attaquer les hommes, même en nombre.

Kadji doutait fort qu'il fût utile de faire halte pour interroger le chef du campement, car son propre peuple considérait les Peroushka comme des coquins, voleurs et menteurs fieffés. Mais Thyra se moqua de ses hésitations ; elle les connaissait bien, ayant même appris leur langage barbare pendant son enfance. Sans compter, ajouta-t-elle, que si les gitans n'avaient rien à leur apprendre sur les deux fugitifs, ils autoriseraient volontiers Kadji à échanger avec eux des vivres contre de bons jaunets sonnant ; or, ses provisions à elle, Thyra, s'épuisaient, car elle n'avait pas prévu ce surcroît de bouches à nourrir, pour ne rien dire des chevaux.

À la longue, le jeune homme, honteux de ses hésitations, se laissa convaincre et ils pénétrèrent dans le campement. Les chariots étaient délabrés et brinquebalants et la bâche qui les couvrait montrait sa trame et avait été mille fois rapiécée. Les Peroushka eux-mêmes avaient fort piètre mine, avec leurs visages moricauds, leurs vêtements crasseux, leurs yeux fuyants et faux. Leurs femmes étaient peintes comme ribaudes, mais les épaisses couches de fard ne parvenaient pas à masquer les cicatrices laissées par les coups de couteau et les maladies. Les chiens eux-mêmes qui sortirent de dessous les chariots pour accueillir les étrangers par un concert d'aboiements furieux étaient laids et faméliques mais perdirent tout courage dès qu'ils aperçurent le majestueux Bazan. Le grand loup gris, quant à lui, se contenta de marcher silencieusement sur les talons de sa maîtresse, sans un regard pour la meute, avec la dignité caractéristique de son espèce.

Le chef du campement était un coquin borgne et dépenaillé, au teint olivâtre, aux joues mangées d'une méchante barbe hirsute qui le faisait ressembler aux montagnards velus de la légende. Des anneaux d'or étincelaient à ses oreilles et à ses poignets crasseux, un foulard criard retenait sa chevelure pouilleuse et les flots de parfum bon marché dont il s'était manifestement aspergé ne parvenaient même pas à couvrir le remugle de son corps malpropre et de ses guenilles imprégnées de sueur et de vinasse.

Comme tant d'Orientaux, Akthoub était un marchandeur né – chez lui, et depuis des générations, le marchandage avait cessé d'être une simple technique pour devenir l'un des beaux arts. Kadji confia donc au petit sorcier le soin de mener les négociations pour l'achat de vivres. Et comme Thyra était la seule qui parlât la langue Peroushka, il la chargea de

questionner le chef pour savoir si lui ou ses gens avaient aperçu quelque trace de Shamad, le fuyard. Lui-même n'ayant ainsi rien à faire, il demeura auprès des chevaux. Il avait peut-être tort d'ainsi détester les Peroushka mais, une chose dont il était sûr, c'était de remarquables voleurs de chevaux !

Kylix, le soleil, avait depuis longtemps disparu dans une gloire pourpre à l'horizon occidental quand ses deux compagnons revinrent chacun de sa mission respective.

Akthoub rayonnait, son visage maigre traduisant le plus intense contentement de soi. Kadji en conclut, sans grand risque de se tromper, que le petit homme avait réussi à acheter plusieurs jours de provisions et ce pour un prix pas trop exorbitant.

Thyra rayonnait elle aussi et semblait avoir du mal à rester calme.

— Le chef… Il s'appelle Roukouz – dit qu'ils ont aperçu deux voyageurs au lever du soleil ; ils allaient vers l'est en suivant la grande route. L'un était grand, avait les cheveux clairs et la peau blanche tandis que l'autre était trapu, massif et emmitouflé dans d'amples robes. Ce ne peut être que Shamad et Zamog !

— Mais alors ils ont tout au plus une simple journée d'avance sur nous ! dit Kadji. Si nous chevauchons toute la nuit… mais prions notre Mère Chaya de nous épargner la neige ! Nous pourrions les rejoindre dès l'aube !

— Je le crois en effet… mais… Kadji, le vieux Roukouz nous a offert l'hospitalité de son peuple pour la nuit… Ils ont mis un sanglier à rôtir et ils chanteront et danseront pour…

Il eut un regard étrange.

— Mais voyons, nous n'avons pas le temps ! Et si ce filou borgne est aussi mauvais et roué qu'il en a l'air, j'aurais trop peur que son vin ne renferme quelque philtre… Serait-ce que l'éclat de son œil unique vous a échappé, quand j'ai donné à Akthoub ma bourse pleine de bons jaunets ? J'ai déjà rencontré maint fourbe cupide mais jamais à ma connaissance regard ne s'alluma avec une telle avidité, confinant à la concupiscence ! Par ma foi, je n'ai pas la moindre confiance en ce vieux madré et je crois son âme plus laide encore que sa barbe !

La jeune fille était têtue.

— Ce serait une insulte de refuser ainsi l'hospitalité de la caravane, dit-elle avec raideur. Nous infligerions à Roukouz un affront dans sa dignité et je connais bien ces gens, Kadji. Leurs allures un peu négligées ne les empêchent nullement d'être de braves gens, dans le fond. Il faut absolument que nous restions, ne serait-ce que le temps du repas.

Le jeune homme serra les mâchoires et son visage s'assombrit.

— J'ai une journée de retard sur Shamad, l'imposteur, et je ne prendrai pas une heure de retard de plus ! Que Roukouz et sa dignité aillent aux neuf diables de l'enfer ! J'ai fait serment d'accomplir ma mission sacrée de vengeance et d'honneur et je chevaucherai s'il le faut jusqu'au bord du Monde pour porter au traître le coup mortel. Il vous est loisible de demeurer céans pour y réjouir votre cœur de chants et de danses – si ces gens sont si braves, dans le fond, comme vous dites, vous n'avez rien à craindre et serez en bonne compagnie ! Pour moi, je vous fais mes adieux !

Les yeux de la jeune fille s'allumèrent mais il ne s'en émut pas. Alors qu'elle écumait et voulait encore discuter, il lui tourna le dos et enfourcha Harral, son feridoun noir. Quelques membres de la caravane étaient en train de s'approcher pour assister à cette altercation entre étrangers. Le pauvre vieil Akthoub courait de l'un à l'autre, bredouillant des excuses,

cherchant à calmer le courroux de la bouillante jeune princesse et à faire fléchir l'obstiné Kozanga.

— Veux-tu rester avec elle, grand-père, ou viens-tu avec moi ? demanda Kadji. La façon dont les Peroushka s'assemblaient autour d'eux commençait à lui déplaire. Parle ! Tu ne me dois rien et si tu désires me suivre plus tard, en compagnie de la princesse et du loup, je te dis adieu !

— Ma modeste et misérable personne, gentil sire… Ayiia ! Traîtrise !

Kadji ne sut jamais ce que la modeste et misérable personne comptait lui dire car il sentit de lourdes mains le saisir au collet et le faire tomber de cheval. À croire que le vieux Roukouz, voyant la belle bourse emplie de jaunets sur le point de quitter le campement et de disparaître dans les vastes plaines, avait soudain décidé d'imposer l'hospitalité qu'il avait d'abord offerte. Kadji n'était pas d'humeur à se laisser ainsi brutaliser traîtreusement. Il pivota, à moitié hors de sa selle, et envoya le talon de sa botte dans les dents d'un grand escogriffe de Peroushka qui l'avait saisi par derrière. L'homme tomba en crachant ses chicots et son sang en abondance.

La lumière du feu alluma alors un reflet cuivré sur une lame nue et Kadji sentit qu'on le frappait dans le dos. Le coup n'avait pas été violent, mais une étrange torpeur engourdit aussitôt ses épaules et ses bras. Le monde se mit à tourner tout autour de lui une ronde étrange et cahotante et le bruit de la rixe ne lui parvint plus que de très loin, à travers des étendues cotonneuses. D'une main curieusement lourde, il toucha son dos et constata qu'il était couvert de sang.

Il entendit encore Akthoub hurler puis Thyra pousser un cri perçant, puis tout devint noir et il s'abattit le visage en avant, sans rien sentir quand il heurta le sol…

VII

FER CONTRE FER !

Il ne perdit conscience que quelques secondes et il ne sut jamais ce qui l'avait fait revenir à lui, à moins que ce ne fût la douleur. Jamais il n'avait ressenti douleur pareille de toute sa courte vie… une souffrance écarlate, aveuglante, qui le déchirait à chaque inspiration et dont les pulsations atroces l'éveillèrent, tout pantelant.

Il était allongé, le visage enfoui dans la neige boueuse et son dos et son épaule gauche étaient en feu – du moins était-ce l'impression qu'il avait. Des silhouettes fantastiques se découpaient sous ses yeux sur la lueur dansante du grand feu de camp, sautillant et s'agitant dans une sarabande frénétique dont il ne comprit pas très bien le sens, l'apercevant comme à travers un brouillard. Puis il vit que c'était un combat, il entendit un loup gronder et ses mâchoires claquer, puis un hurlement d'homme, aigu et prolongé comme celui d'une femme. La seconde suivante, il entendit Thyra crier quelques mots d'une voix désespérée et il se leva en titubant, se raccrochant aux jambes et aux rennes de Harral qui s'était approché de lui comme pour faire écran entre son maître blessé et d'éventuels ennemis.

Akthoub et Thyra se tenaient dos à dos dans un cercle de coquins écumants. La jeune fille avait dégainé une épée et s'en servait à merveille, l'acier de sa rapière étincelant dans la lueur du feu. Au moment même où Kadji l'aperçut, elle venait de trouer la panse d'un filou barbu et paraît de main de maître un coup de poignard dans un grand bruit d'acier frappant l'acier.

Akthoub, quant à lui, se battait contre les Peroushka comme il s'était ouvert naguère un chemin parmi les loups : de terribles langues de feu violettes partaient de l'extrémité de ses doigts tendus avec des claquements de fouet. Le craintif petit magicien était peut-être pâle et tremblant, mais il se battait comme un beau diable quand besoin était ! Comme Kadji se frottait les yeux pour éclaircir sa vision, il vit un Peroushka qui titubait en hurlant, le corps environné de flammes crépitantes.

Mais Bazan était réellement le héros de la bataille. Le grand loup faisait dans les rangs des coquins les ravages d'un des neuf diables de l'enfer. Ses mâchoires cruelles broyaient les os et perçaient les chairs, éclaboussant de sang le sol neigeux. À chaque claquement de ses redoutables mâchoires, un homme mourait, le visage arraché, le bras coupé ou les tripes coulant de sa panse déchirée. Le loup gris tuait, tuait sans relâche.

Kadji sortit la hache sacrée de sous ses vêtements et se jeta, encore mal assuré, parmi les coquins. La douleur s'estompait de nouveau, l'engourdissement le reprenant, mais pas suffisamment pour le faire tomber, comme devant, car ses amis étaient en péril et il lui fallait se battre. S'il lui fallait mourir, que ce fût debout, à la barbe de l'ennemi et alors il mourrait heureux, comme il convient à un guerrier Kozanga.

Il trouva quelque part en lui assez de force vive pour soulever la lourde hache et lui imprimer le lent balancement latéral, l'impitoyable mouvement de faux auquel rien ne peut résister. Ainsi combattaient, depuis la nuit des temps, les guerriers Kozanga, féroces machines à tuer. Il se jeta en titubant derrière les Peroushka et en avait déjà abattu cinq avant que les autres comprennent qu'il vivait encore.

Akthoub poussa un cri de stupéfaction quand il vit Kadji sur pied et Thyra leva son blanc visage où se peignit un étonnement profond : elle l'avait cru mort.

Il ne pouvait guère marcher, aussi se carra-t-il solidement, les deux pieds bien écartés, brandissant la lourde hache et la balançant droit au visage des Peroushka qui, maintenant, tournaient leur fer contre lui. Ils ignoraient peut-être qu'il n'est poignard, rapière ou bouclier d'osier qui puisse résister au terrible choc de la hache de Kozang. Ils ne tardèrent pas à l'apprendre à leurs dépens. Les lames se brisèrent comme des fétus et les boucliers volèrent en mille miettes, tandis que ceux qui les portaient tombaient le bras fracassé ou la poitrine défoncée quand ils cherchaient à parer les coups de l'impitoyable hache de Thom-Ra. Les hommes, autour de Kadji, mouraient comme des mouches.

Le Céleste Forgeron avait purifié et trempé l'acier de cette arme immortelle qui n'était faite d'aucun minerai terrestre. Le cœur consumé d'une étoile tombée avait donne le précieux métal. Le dieu de la Guerre en personne avait donné cette hache glorieuse et sacrée à Kozang de Chaya, ancêtre et fondateur de la race de Kadji. Le sang divin du héros antique coulait encore dans les veines de L'Épervier Rouge et comme il combattait, perdu dans un brouillard sanglant, luttant contre les ombres mauvaises qui obscurcissaient sa vue et cherchaient à l'entraîner dans le grand sommeil sans retour, il chantait à pleine gorge les strophes très anciennes de l'ode farouche de son peuple guerrier.

Son peuple eût été fier de lui s'il l'avait pu voir !

Les Peroushka avait fondu devant lui comme la gelée blanche devant le premier soleil du printemps et il dut faire volte-face car les survivants étaient dans son dos. Ils s'étaient rameutés derrière lui en glapissant comme des chiens courants qui ont tâté du sabot d'un dix-cors royal et n'osent plus l'attaquer. Maladroit, mal assuré sur ses jambes qu'il ne sentait plus du tout, Kadji n'en parvint pas moins à se retourner sans interrompre le terrifiant mouvement de balancier de sa redoutable hache désormais écarlate. Tant mieux, car se fût-il interrompu, qu'il n'eût sans doute plus trouvé la force de brandir derechef la puissante et lourde hache. Il était presque mort et ne le savait même pas.

Ainsi tourna-t-il sur lui-même pour leur faire face et le feu désormais dans son dos, il put voir la peur qui tordait leurs grimaçants visages de couards et l'acier nu qui luisait dans leurs mains. Encore et toujours la terrible hache allait et venait, creusant, sans même ralentir son rythme, une tranchée rouge dans les rangs ennemis.

Et la hache chantait maintenant, un étrange bourdonnement, un très horrifique vrombissement, comme elle allait son hideux mouvement de pendule à travers l'air glacé. Ce chant grave et profond devait être puissant, car Kadji n'entendait plus que lui et les roulements de tonnerre de son cœur, son corps tout entier palpitant et vibrant au même rythme, comme bat et roule un puissant tambour funèbre.

Il ne voyait même plus. Les ténèbres l'environnaient, s'étaient coulées entre lui et les hommes qu'il continuait de combattre et d'occire si

farouchement. Noir, noir – tout était noir. Et froid. Le froid s'insinuait par tout son corps, comme venant de la terre gelée elle-même, comme s'il avait pataugé jusqu'aux genoux dans la boue neigeuse et glacée. Il ne sentait plus ses jambes depuis longtemps et ses bras étaient comme deux bûches en mouvement. L'effort lui avait noirci le visage. Ses poumons brûlaient. Un rictus retroussait ses lèvres sur ses dents en un sourire de tête de mort. Et il se battait encore.

Alors il prit ce coup d'épée dans le flanc. La lame pénétra sous les côtes et s'enfonça profondément en lui. Il ne la sentit pas, mais sentit en revanche l'humidité tiède qui ruissela sur son ventre et ses cuisses comme si s'ouvrait en lui quelque vanne sanglante. Et avec son sang, ses dernières forces l'abandonnèrent, comme si elles s'écoulaient elles aussi de son corps navré. La grande hache de Thom-Ra quitta ses mains inutiles, frappant au visage un ultime Peroushka dont elle fracassa le crâne. Kadji avait tué un ennemi de plus, sans même le savoir. Il s'abattit en avant et ne bougea plus.

Cela avait été un fier combat, songea-t-il. Le *jemadar* son grand-père en eût été satisfait.

Alors il sombra dans des ténèbres vides.

QUATRIÈME PARTIE

TÉNÈBRES

Certes la mort est proche – et som-
[bre –
Et les Dieux jouent avec nos vies !
Aussi froide que soit la terrifiante nuit
Nous savons qu’on ne meurt qu’une
[fois !

Chant de route des nomades Kozanga.

I

LES RÊVES

Les ténèbres étaient profondes, les ténèbres étaient épaisses, les ténèbres étaient vides. Point en elles de bruits ni d'autres sensations. Les souvenirs eux-mêmes ne pénétraient pas la matrice noire qui avait refermé sur lui ses eaux mortes. Il était comme doit être un arbre au creux du lent demi-sommeil de son existence végétale.

Puis, après un temps, vinrent des visions, ou des rêves, mais dans la confusion et l'éparpillement et sans qu'il y comprît goutte. Il y eut des visages qui se penchaient sur lui à travers une brume rouge, le visage blanc d'une jeune fille aux yeux inquiets, et le visage d'un vieil homme, osseux, maigre, grenu, remarquablement dépourvu de beauté, la peau jaune, les yeux noirs bridés et tristes…

Puis des voix aussi… des murmures faibles comme l'écho de conversations lointaines. N'était-ce pas des gens qui discutaient pour savoir s'il convenait de le remuer ou de le laisser gésir là, sans le toucher ? Une voix de jeune femme disait qu'il fallait le transporter à l'abri si l'on ne voulait pas qu'il gelât à mort sur le sol glacé : le petit vieux disait qu'il était déjà mort aux neuf-dixièmes car la pointe de la rapière avait transpercé le poumon et, à chaque inspiration, il se noyait dans son propre sang – en le remuant le moins du monde on le tuerait tout à fait, non, non, que l'on apporte une tente et qu'on la dresse au-dessus de lui, mais qu'on le laisse là où il était… Puis les voix décrurent et se perdirent et tout en voyant encore remuer, bouger les lèvres, il n'entendait plus rien, rien du tout.

Puis, beaucoup, beaucoup plus tard, après qu'il eût passé une éternité dans l'immobilité glacée, il ressentit une chaleur, une douce chaleur dorée pénétrer de toute part la gangue froide qui l'emprisonnait. Plein de gratitude, il se baigna dans cette chaleur, s'y prélassa, sentant le froid quitter son corps comme goutte à goutte, et il ouvrit paresseusement les paupières, et il aperçut la lueur rougeoyante d'un feu danser sur les parois d'une tente, y peignant de monstrueuses et dansantes ombres noires. Il y avait quelqu'un près de lui, il leva les yeux, ayant senti cette présence, et ce fut pour découvrir un long museau gris terminé par une truffe noire et humide, une gueule ouverte sur des crocs étincelants et une longue langue rose.

Le long museau s'abaissa vers lui, deux yeux luisants lui posèrent une question muette, la truffe le renifla et la langue rose et râpeuse lui lécha le visage… alors il rit un peu, faiblement, ce qui réveilla sa toux, l'horrible toux rauque qui lui déchirait la poitrine depuis si longtemps mais qu'il avait oublié pendant son sommeil… Une souillon au visage mince, à la tignasse rousse, se précipita pour écarter le chien – était-ce un loup ? – et posa un linge humide devant ses narines. Kadji aspira alors le parfum

astringent et épicé qui semblait calmer la douleur qui brûlait ses poumons et apaiser les quintes qui le déchiraient…

Comme ils étaient étranges, ses rêves, chacun différent du précédent… et il était curieusement incapable de les assembler, de les faire entrer les uns à côté des autres dans un système cohérent et signifiant. C'était comme ces puzzles de bois multicolore qu'on donne aux enfants pour jouer. Mais il ne parvenait pas à assembler les pièces, chacune demeurant une petite énigme brillamment colorée…

Il y eut un autre rêve, un rêve de douleur. Il ne pouvait plus respirer ; il avait comme une montagne sur la poitrine qui l'écrasait impitoyablement et dont le poids cruel l'obligea à émerger du profond sommeil où il avait sombré. Il sortit des ténèbres dans la lumière. Et la jeune fille, la même jeune fille que dans les autres rêves, se penchait au-dessus de lui. Elle avait beaucoup maigri, de larges cernes noirs se creusaient sous ses yeux et sa bouche était comme rétrécie et pincée. De ses deux mains, elle protégeait quelque chose de brillant, comme une vestale porte une braise. Derrière elle se tenait le petit homme, plus maigre que jamais, la peur inscrite sur le visage. Il disait que c'était impossible et la jeune fille, la bouche pincée, ne cessait de répéter que c'était possible et que d'ailleurs il fallait absolument le faire, parce qu'il se noyait dans son propre sang… Elle ne cessait de répéter cette étrange expression, comme on marmonne une prière ou une malédiction.

Le vieillard tentait de l'arrêter, de lui saisir les poignets, mais elle le foudroya d'un regard si impérieux qu'il se recroquevilla dans un coin.

— Je suis coupable, dit la jeune femme d'une voix dure. S'il meurt, je l'ai tué. Car je me suis montrée stupide et obstinée. J'avais tort et lui raison – nous aurions dû quitter le camp à la hâte, au lieu de perdre du temps en vaines palabres jusqu'à ce que ce chien ignoble lui plante traîtreusement son poignard dans le dos !

Alors elle se pencha au-dessus de lui et fit ce qu'elle avait eu l'intention de faire. Il ressentit une douleur fulgurante, aveuglante, incroyable, à côté de laquelle tout ce qu'il avait connu jusqu'alors de souffrance n'était rien… et les ténèbres miséricordieuses se refermèrent sur lui de nouveau, l'engloutirent dans un sommeil profond qui demeura longtemps sans rêve par la suite…

Il devait ressentir ce que ressent un homme qui se noie. Le sommeil qui l'engloutissait était comme un océan noir et ténébreux dont il émergeait par intervalle dans la mesquine lumière du jour pour aspirer une ou deux goulées d'air avant de sombrer de nouveau sous les vagues suffocantes.

Et voilà qu'une fois de plus il émergeait, nageant entre deux eaux noires du sommeil vers la pâle lumière du jour. Il y avait une discussion.

— Ma misérable personne se voit contrainte de rappeler à la noble jeune dame qu'elle n'a pas pris de repos de deux jours entiers. Elle ne pourra continuer longtemps et le vieil Akthoub aura bientôt deux invalides sur les bras…

— Je vais parfaitement bien. C'est la crise ! s'il sort vivant de cette nuit, il a quelques chances de guérison… mais cela requiert grande concentration… Il me faut guider son corps endormi pour qu'il se répare soi-même, car la chair peut se refermer, l'os se ressouder, mais le poumon…

Il vit à travers un brouillard que la jeune fille était agenouillée près de lui, le visage vide et comme mort, les yeux perdus dans quelque contemplation intérieure. Une petite volute de fumée verte s'échappait

d'un pot de terre qu'elle maintenait entre ses genoux serrés et montait vers ses narines ; il eut l'impression qu'en inhalant cette fumée épicée, elle se vidait de son esprit, comme si son âme avait quitté son enveloppe charnelle pour aller flotter il ne savait où, la laissant vacante et comme inhabitée…

Derrière l'épaule maigre de la jeune femme, il aperçut le long visage osseux du vieillard. Les yeux bridés semblaient deux fentes et la bouche se crispait comme pour une grimace de dégoût.

D'une voix basse, le vieil homme marmottait :

— Zoromesh… Zoromesh… C'est bien ça… Mais pourquoi donc nous a-t-elle menti ?

Rien de tout cela n'avait le moindre sens pour Kadji, il relâcha donc son attention et sombra sans effort dans l'océan noir du sommeil dont les vagues puissantes l'environnèrent aussitôt, l'aspirant vers le fond, vers le repos et le bien-être relatif du néant…

Ensuite, il n'y eut plus de rêves du tout.

II

ZOROMESH

Il ouvrit les yeux et examina sans curiosité le décor inconnu.

Une paroi rocheuse constituait le plafond et les stalactites y pendaient comme des lances de pierre.

Roulé en boule dans un coin, le grand loup gris dormait, le nez enfoui sous la queue comme un énorme chien familier. Le fauve s’appelait Bazan, voilà que Kadji s’en souvenait…

Il reposait très confortablement sur des couvertures repliées, des fontes entassées derrière lui, dans une douce et agréable chaleur. Une grande lassitude l’enveloppait tout entier. Rien n’avait d’importance, il n’était pas pressé. Il ne ressentait pas même de curiosité, alors qu’il ne comprenait rien de ce qu’il pouvait apercevoir autour de lui.

Quelque part dans son dos, dans les profondeurs de la caverne, un cheval s’ébroua en soufflant par les naseaux. Il se souvint avoir possédé autrefois un cheval, un poney feridoun noir de jais, dont il avait oublié et le nom et le sort…

L’air environnant était d’une fraîcheur agréable, encore qu’il portât quelques relents de loup, de cheval et de sueur humaine. Un feu crépitait quelque part sur sa gauche et il tourna la tête pour le regarder. Quelqu’un avait patiemment creusé un foyer dans le dur sol rocheux de la caverne et l’avait garni de douces pierres plates sur lesquelles brûlaient un bois odorant et des feuilles sèches. La fumée bleutée qui s’élevait doucement au-dessus des flammes avait un délicieux et piquant parfum d’herbes.

À un trépied de dur bois noir était suspendue, au-dessus des flammes, une épaisse marmite de terre cuite. Un liquide y bouillait en chantant. C’était un bruit agréable, familier, rassurant… Il se souvient du foyer sur lequel sa propre mère faisait la cuisine, quand les frères d’armes hivernaient dans les montagnes noires de Maroush, où les clans Kozanga disposent d’un campement permanent où vivent les femmes et les jeunes enfants. C’était un foyer très semblable, bien tenu, propre, soigneusement balayé, dégageant toujours quelque odeur appétissante.

Puis une jeune femme, courbée en deux, écarta la fourrure qui masquait l’entrée basse et pénétra dans la caverne. Elle vint vers lui, lui jeta un regard, vit que ses yeux étaient ouverts mais, sans lui adresser la parole, se pencha sur le feu pour s’intéresser au contenu de la marmite.

Elle était maigre, presque décharnée comme si elle ne mangeait plus à sa faim depuis un moment, et il y avait de grands cernes noirs sous ses yeux, comme si elle ne dormait plus depuis bien longtemps… Elle était enveloppée d’épaisses fourrures, mais la veste de son costume primitif était ouverte, donnant à penser qu’il ne faisait plus très froid, dehors. Sous sa fourrure, on apercevait une tunique d’homme trop grande pour elle, usée jusqu’à la corde et toute rapiécée.

Utilisant ses gants fourrés pour ne pas se brûler, elle décrocha la marmite de son trépied et l'apporta près du lit. Elle marmonna un ordre bref entre ses dents et le grand loup gris remua, s'étira, se mit sur pattes et, poussant du museau la fourrure qui en masquait l'entrée, quitta la caverne. Alors la mince jeune fille fatiguée s'agenouilla près de sa couche et lui présenta une tasse du bouillon que contenait la marmite.

— Buvez, dit-elle simplement, et il but. Le liquide était bouillant et très savoureux, très épicé ; il y flottait comme une herbe verte, épaisse. Il but lentement, à longs traits, la boisson forte et capiteuse. C'était comme si elle s'était transformée en une vapeur astringente à l'instant où elle touchait sa langue et que la vapeur envahissait sa tête pour nettoyer sa cervelle des derniers relents de sommeil qui l'encombraient encore, les remplaçant par un parfum tonique et savoureux. Son esprit s'éclaircit comme par magie. Ses yeux s'allumèrent, le sang circula plus vite à travers son corps, portant jusqu'en ses parties les plus éloignées le message vivifiant de la tisane magique, jusqu'à ce qu'il fût vivant des pieds à la tête.

Elle reprit la tasse, lui essuya les lèvres avec un morceau de chiffon et la regardant droit dans les yeux il dit alors :

— Thyra !

Elle sursauta, poussa presque un cri et manqua de laisser choir la marmite. Il y eut une espèce de froufrou, dans son dos et le vieil homme apparut, traînant les savates, enroulé dans une couverture. Sa queue de cheveux était mal peignée, ses yeux bouffis et il semblait mal réveillé.

— Que se passe-t-il, demanda le vieillard en tremblant. A-t-il passé ?

La jeune tille abaissa sur Kadji des yeux immenses qu'assombrissait un soulagement émerveille et bouleversant.

— Il va bien… BIEN ! Il m'a reconnue et appelée par mon nom !

Kadji voulut alors dire quelque chose mais se rendormit aussitôt.

Quand il s'éveilla de nouveau, ce devait être le soir, car aucune lumière ne filtrait sous la couverture de fourrure qui masquait l'entrée pour venir jouer sur les parois. Kadji était nu jusqu'à la ceinture et le vieillard, Akthoub – car il se souvenait de son nom, maintenant – lui épongeait le torse avec une eau savonneuse. Il cligna des yeux à l'adresse du petit Oriental et esquissa un timide essai de sourire. C'était une bien pâle imitation mais il sentit pourtant qu'elle tirait sur la peau de ses joues de telle manière qu'il en conclut ne pas avoir souri depuis bien longtemps. Akthoub sembla s'en réjouir profondément. Le long visage jaune se fendit d'une oreille à l'autre et les yeux bridés disparurent presque entièrement.

— Ma modeste personne peut-elle supposer que vous vous sentez beaucoup mieux ? demanda le vieil homme, la tête dodelinant de plaisir. Kadji répliqua qu'il se sentait parfaitement bien.

Ils devisèrent un moment sans hâte, tandis qu'Akthoub poursuivait soigneusement la toilette de Kadji avant de rabattre sur lui les douces couvertures. Kadji commença à parler de ses rêves, se rendant compte qu'il avait dû s'agir en fait de ses rares moments de lucidité entre deux accès de fièvre ou épisodes comateux.

— Je me souviens d'un rêve, dit-il d'une voix vague. Thyra était occupée à accomplir quelque rituel, une manière de prière, et tu secouais la tête en signe de désapprobation.

— Vraiment ?

— Mmmm. Tu n'arrêtais pas de marmotter quelque chose… Zoromesh, c'est ça ! Zoromesh ?… Je ne comprenais pas ce que tu entendais par là, ni la raison pour laquelle le nom de la province de Thyra pouvait te troubler

à ce point… Je n’ai pas cessé d’en être intrigué, malgré le brouillard qui environnait ma pensée…

— Eh bien, si ma misérable personne peut se permettre une modeste suggestion, reprit Akthoub, comme s’il n’avait pas entendu, vous pourriez peut-être vous tourner sur le ventre, pour que je vous lave le dos, puisque vous êtes éveillé… Le vieil Oriental était manifestement mal à l’aise et son regard s’était fait fuyant.

— Au fait, où sommes-nous, grand-père ? demanda le jeune homme d’une voix rêveuse pendant qu’Akthoub lui frottait le dos.

— Dans une petite caverne des Trente Collines, à dix lieues à l’est du campement des Peroushka. Ma modeste personne et dame Thyra vous ont transporté ici dans un chariot Peroushka quand vous avez été transportable, gentil sire. Nous craignions en effet qu’une trop longue exposition à la froidure de l’hiver ne vous tuât…

— J’aurais pensé que les chiens Peroushka vous auraient massacré tous les deux après ma chute, murmura Kadji d’une voix pâteuse. Akthoub gloussa.

— Voilà qui eût été un bien grand miracle – si ma modeste personne peut se permettre de vous contredire ! L’honorable Kadji ne s’en souvient sans doute pas mais, avant de choir lui-même, il n’avait pas occis moins de trente coquins… Les rares survivants assemblèrent à la hâte les femmes et les enfants et s’enfuirent dans leurs chariots en hurlant qu’un démon était sorti de l’enfer armé d’une hache étincelante et meurtrière ! À l’évocation de ce souvenir, Akthoub rit encore.

— J’aurais… réellement… occis trente Peroushka ? marmonna Kadji à moitié retombé dans le sommeil. Il s’endormit avant d’entendre la réponse à sa question, bercé par la douce chaleur qui régnait dans la caverne et par les mouvements rythmiques de la main d’Akthoub frottant son dos.

Mais il n’avait pas oublié le mot : ZOROMESH. Il avait bien l’intention d’élucider ce mystère quand il s’éveillerait.

III

DANS LES COLLINES

Il lui fallut encore une semaine pour reprendre des forces. Il était entré en convalescence, dormait moins, mangeait un peu de viande et même quelques gouttes de vin et fut autorisé à s'asseoir, se lever, puis même à faire quelques pas. Mais la marche l'épuisait rapidement.

Il comprit qu'il avait été terriblement malade pendant fort longtemps ; si malade qu'il avait en fait flotté entre la vie et le sombre royaume de la mort pendant quinze longues journées, au cours desquelles ses deux compagnons s'étaient relayés jour et nuit à son chevet, luttant pour le maintenir en vie.

Il supposait devoir sa guérison à Akthoub, pensant qu'un sorcier doit avoir quelques connaissances des arts médicaux mais point – le mérite en revenait à Thyra. La jeune femme avait pris soin de lui avec la plus extrême sollicitude, mettant en danger sa propre santé. Il ressentait une vague surprise à l'idée qu'une princesse du sang, élevée comme une dame, pût avoir une telle maîtrise de l'art de guérir, mais il se dit que Zoromesh était une province réputée pour ses sorcières – des Sorcières Blanches, c'est-à-dire tout entières tournées vers l'étude et la médecine, et non vers l'adoration des forces du mal – et que la jeune fille avait pu, par hasard, apprendre quelque chose de leur art pendant son enfance. Akthoub n'aimait pas du tout que Kadji abordât ce sujet, ou prononçât le nom de Zoromesh ; et le jour où Kadji parla de sorcellerie blanche, il changea de sujet d'une manière si abrupt qu'elle confinait à la grossièreté.

Kadji se promit d'élucider plus tard cette petite énigme.

Sa maladie avait duré deux longs mois. Quand on le lui apprit, il crispa la bouche et fronça les sourcils. Il avait perdu tout espoir de retrouver Shamad, désormais. Le vaste monde offrait mille et mille refuges possibles à l'imposteur et, sans être vraiment terminée, sa quête devenait absurde.

Avec ces deux mois, le plus fort de l'hiver était passé et, quand on l'autorisa à quitter la caverne, Kadji se rendit compte que le printemps n'était pas loin. Des bourgeons d'un jeune vert luisant avaient poussé sur les branches des petits arbres torves et des broussailles qui poussaient autour de l'entrée du confortable refuge. Et çà et là sur le ventre arrondi des collines où la neige fondante laissait des plaques d'un blanc boueux qui allaient en rétrécissant, le vert tendre d'herbes nouvelles transperçait le sol nu et rugueux. Les cieux bleus et clairs et une brise roborative apportait des senteurs d'herbe fraîche et de sève renaissante.

À quelques lieues plus à l'est se dressait une ville où ils avaient l'intention de se rendre dès que Kadji aurait la force de se tenir à cheval. Ils avaient vécu tout l'hiver dans la caverne. Akthoub et Thyra chassant à tour de rôle, mais Bazan les surpassant tous deux dans l'art de la chasse. L'hiver avait été rude et dur – ils avaient presque désespéré, par

moments – mais c'était fini…

Chaque jour, maintenant, Kadji prenait de l'exercice au soleil. Il avait émergé des ténèbres de son long sommeil pâle comme un enfant chétif ; mais des semaines d'exercice au soleil remirent de la chair sur ses os, durcirent de nouveau ses muscles et lui rendirent son hâle coutumier.

Une certaine tendresse s'était installée entre le jeune homme et la jeune femme. Leurs regards se rencontraient souvent et ils riaient beaucoup ensemble, encore que l'étrange timidité qui avait soudain surgi entre eux les empêchât de se parler. Kadji n'avait aucune expérience des femmes ; Thyra était pratiquement la première avec laquelle il vécût en quelque intimité depuis la mort de sa mère. Tantôt Thyra se montrait enjouée et rieuse avec lui, retrouvant alors ses yeux brillants et son teint coloré, tantôt elle semblait triste, boudeuse, mélancolique et même brusque. C'était comme si elle avait attendu de lui quelque chose – un mot, un regard, un geste, qui eût prouvé son affection. Rien ne venait et elle semblait parfois étonnée et blessée de cette apparente insensibilité.

Pour commencer, Kadji ne comprit pas ses sentiments ; il était ébahi de cette humeur apparemment capricieuse et irrité contre elle lorsqu'elle cessait de lui parler. Il souhaitait qu'elle fût toujours rieuse, la voulait à jamais enjouée et heureuse. Quand il comprit enfin qu'elle attendait de lui quelque ouverture, il devint franchement misérable. Non qu'elle ne lui donnât pas envie d'en faire, bien au contraire ! Mais il avait prêté serment de se consacrer à une Quête sacrée et avait donc fait vœu de chasteté. Dans la compréhension zélée et peut-être un peu exagérée qu'il avait de ce vœu, n'entrait pas même la possibilité d'un seul geste ou gage d'affection. Car il lui semblait qu'il n'y avait guère de différence entre l'acte physique de l'amour et un geste ou une parole tendre par l'amour dictée : aussi tout cela lui était-il interdit.

Il s'étonna de plus en plus qu'elle ne semblât pas en mesure de le comprendre car elle ne pouvait ignoré qu'il était dépositaire de l'honneur sacré de son peuple et ne pouvait agir à sa guise. Il n'était pas libre, un lien l'enserrait. L'obstinée ne pouvait-elle s'en rendre compte et cesser de le cajoler puis de lui parler comme à un chien l'instant suivant ?

Son étonnement fit place à la tristesse puis à la colère, et il finit par se montrer grossier, lui aussi, à l'occasion. Le vieil Akthoub assista en silence avec des soupirs lugubres, à l'installation de cette mésentente entre les deux jeunes gens, songeant que la jeunesse est bien vulnérable et exposée à tant de tempêtes et de fureurs qu'il vaut mieux, finalement, être vieux et en avoir terminé avec tout cela…

Mais, dans sa sagesse, le petit sorcier ne dit rien à l'un ni à l'autre. Il avait ses raisons. Il soupçonnait une terrible vérité, à propos de la jeune femme, mais ce n'était pas là son secret. Sans compter, encore qu'il ne le crût pas, qu'il pouvait se tromper.

Un matin, ils s'éveillèrent et Thyra était partie.

IV

AMBAR

Elle avait dû se lever avant l'aube, seller sa jument grise, emplir ses fontes de vêtements et de provisions et s'éloigner en silence, le grand loup gris sur les talons comme un fantôme furtif. Elle n'avait laissé aucun message – pas d'explication.

Kadji se taisait sombrement. Il avait recouvré la presque totalité de ses forces et exprima sa détermination de gagner au plus vite la ville d'Ambar où ils pourraient se reposer un moment en réfléchissant à l'opportunité de poursuivre vers le levant, une piste maintenant vieille de plusieurs mois, ou d'abandonner la Quête en désespoir de cause…

Le vieux magicien se garda bien de demander pourquoi la même décision ne pouvait être prise dans les collines. Il devinait que la caverne portait trop l'empreinte de la jeune fille, qu'elle renfermait plus de souvenirs que Kadji n'en pouvait supporter. Ils chevauchèrent donc de nouveau vers l'est sur la grand route de Chemedis, sous un ciel clair et frais, à travers un paysage dont le souffle vert du printemps semblait accélérer la respiration.

Ambar n'était qu'un entassement de taudis et de cahutes misérables, traversé de tentes puantes et dominé par la masse encore imposante d'une enceinte fortifiée en ruine et d'une citadelle crevée, rongée par le temps. La ville avait jadis été un avant-poste provincial de la Grande Horde conquérante, quand Chemedis, Cité des Rois, était encore jeune, riche et puissante, il y avait de cela des lustres et des lustres… Cette époque était depuis longtemps révolue, nos deux héros ne l'ignoraient pas ; et bien qu'il subsistât quelques débris de la Grande Horde Chemed dans Chemedis, métropole elle-même à demi ruinée et désertée à bien des lieues vers le levant, toute cette portion plus occidentale de l'empire était laissée à l'abandon et retournait lentement à la barbarie.

Ils trouvèrent une auberge où eux-mêmes et leurs montures pourraient passer la nuit, mais personne n'y avait aperçu, avant eux, le moindre voyageur. Ils y traînèrent un moment, Kadji sombre et sinistre, Akthoub lugubre, se demandant en silence ce qu'ils allaient bien pouvoir faire. Et c'est alors que survint une diversion qu'ils accueillirent avec soulagement.

Les caravanes n'avaient pas cessé d'emprunter la grand route de Chemedis. La puissante voie pavée traversait plus d'un demi continent et, dans le voyage long de plus d'un an qui les emmenait des jeunes et rudes royaumes occidentaux aux vieux empires décadents du levant, il n'existait pas de meilleur chemin que la chaussée massive qu'avaient construite, à l'apogée de leur puissance, les premiers des grands Ja Chans de la Horde.

Il se présenta donc une caravane, et certains des marchands qui la composaient étaient des compatriotes d'Akthoub, comme le montraient leur peau jaune, leur crâne rasé à l'exception d'une natte et leurs yeux

bridés. Au cours des longues veillées de l'auberge, le vieux sorcier conversa avec eux et, un soir, il revint trouver Kadji tout tremblant d'excitation.

— On m'a fait un conte très étrange, dit-il, mais ma misérable personne suggère qu'il faut peut-être le prendre au sérieux. Ses yeux brillaient et Kadji l'invita à parler.

Il raconta une histoire obscure et incomplète, mais les yeux bleus de Kadji étincelèrent. Loin vers le Levant, dans la splendeur déchue de Chemedis où le descendant impuissant et falot des anciens Ja Chans tenait sa maigre cour, un être mystérieux et inconnu avait soudain fait son apparition et s'était rapidement acquis une vaste influence. Nul ne connaissait l'histoire de cet anonyme ni l'endroit de Gulzund dont il était issu, mais il se présentait comme un messie revenu du passé pour réveiller la Horde décadente, faible et assoupie et la conduire aux jours dorés d'une gloire nouvelle comparable à celle qu'elle avait connue autrefois.

De vieilles prophéties chemediennes annonçaient effectivement la venue d'un messie – un prophète masqué qui prendrait la tête des guerriers Chemed et remettrait le descendant des Ja Chans sur le trône de ses ancêtres, rangeant le monde entier sous sa coupe. Kamon-Thaa, le Dieu qu'adoraient les membres de la Horde, ayant investi ce messie de pouvoirs surnaturels. On croyait donc à Chemedis que la prophétie était en train de se réaliser !

Les sourcils froncés, Kadji demanda :

— Quand ce prophète masqué a-t-il fait son apparition à Chemedis ?

Akthoub l'ayant renseigné, le jeune homme se livra à un rapide calcul. La date de l'apparition du prétendu messie correspondait à peu près au moment où Shamad aurait atteint Chemedis si telle était bien la direction qu'il avait suivie, sans revenir sur ses pas. Et cela ressemblait assez à l'astucieux opportuniste, ayant gagné un premier trône mais s'étant montré incapable de s'y maintenir, d'essayer maintenant de s'en procurer un autre !

— J'imagine que ce pourrait être lui… murmura le guerrier. Mais est-il une quelconque raison de penser que c'est bien là notre gibier, en dehors des coïncidences de date ?

Akthoub rayonnait.

— Pour prouver qu'il détient des pouvoirs surnaturels donnés par un Dieu, le prophète se fait accompagner en tous lieux d'un démon apprivoisé et soumis… un démon serpent, m'a-t-on dit… et Yakthoûle, le chef de la caravane, dont je tiens mes informations, a vu de ses yeux ce monstre et le décrit, en frissonnant, comme une espèce d'homme énorme et… recouvert d'écailles d'un bleu brillant…

— Zamog ! s'écria Kadji. Ce ne peut-être que lui !

Akthoub sourit d'un air béat en dodelinant du chef.

— C'est ce que ma modeste personne a supposé, ronronna-t-il comme un matou replet.

V

SUR LA PISTE DES CARAVANES

Ce renseignement sur le refuge de Shamad transporta Kadji de joie – encore que la tâche d'arracher l'imposteur en pleine cour du Ja Chan promette d'être ardue. À chaque jour suffit sa peine : ils affronteraient cette difficulté-là quand il serait temps. L'idée que le prophète masqué de Kamon-Thaa et Shamad l'imposteur n'étaient qu'un seul et même homme s'imposait avec assez de logique et d'évidence pour dicter la nécessité d'un voyage à Chemedis.

Akthoub obtint de son compatriote Yakthoûl, l'autorisation pour son ami et lui-même de se joindre à la caravane dont il était le chef et qui faisait route vers Chemedis, comptant s'arrêter quelques jours dans la cité de Ja Chan avant de poursuivre son chemin toujours plus à l'est jusqu'aux royaumes du Bord du Monde. Il leur restait bien peu d'or, mais Yakthoûl avait besoin des services d'un magicien capable d'interpréter les présages et d'écarter les mauvais esprits et la présence d'un fier guerrier armé d'une hache meurtrière était toujours bienvenue, car la région était infestée de brigands qui se consacraient à l'attaque des caravanes qui, pour être rares, n'en étaient que plus riches. Ainsi quittèrent-ils la petite ville d'Ambar par une aube terne et grise.

Yakthoûl, le maître de caravane, était un personnage gras, aux yeux éteints, qui voyageait dans un chariot confortable, attelé de petits poneys hirsutes des plaines orientales. Ce n'était pas qu'il fût à ce point attaché à son confort, mais il était devenu trop gras pour monter à cheval. Kadji avait peu de relations avec le gros marchand qui englobait dans une espèce de doux mépris la totalité des jeunes royaumes d'occident et considérait les nomades des grandes plaines comme à peine différents de tous ces barbares incultes et sans Histoire. En revanche, Akthoub était souvent invité à profiter de l'hospitalité princière du riche oriental et il regagnait en titubant la petite tente qu'il partageait avec L'Épervier Rouge, complètement pris de boisson, nuit après nuit. Yakthoûl s'avérait très friand d'un breuvage commun dans les royaumes du Levant mais inconnu à l'ouest. C'était une eau-de-vie puissante, distillée à partir d'un vin de fruits, capiteuse et terriblement enivrante.

Ce fut à l'occasion d'une de ces soirées au cours desquelles Akthoub se livrait à des libations dépassant quelque peu ses capacités de résistance, que Kadji conçut un plan rusé. Il songeait souvent à la jeune femme aux cheveux de feu, Thyra l'énigmatique, au mystère de sa disparition comme à celui de sa véritable identité. Il était convaincu que le vieil Oriental connaissait ou croyait connaître son secret et refusait de le divulguer. Aussi, un soir de printemps que le vieux sorcier rentrait plus ivre encore que de coutume, une quinzaine de jours après leur départ d'Ambar, Kadji amena-t-il habilement la conversation sur Thyra et les étranges talents de

guérisseuse qu'elle avait manifestés lorsqu'il avait failli mourir des terribles blessures que lui avaient infligées les Peroushka félons.

— Étrange qu'une princesse du sang sache s'occuper d'un blessé avec tant d'adresse, lança Kadji après que le bavard ivrogne eût commencé à parler de la jeune femme.

— Oh, plus qu'étrange, oui ! rétorqua Akthoub, d'une voix pâteuse et ensommeillée. Ma modeste personne possède elle-même quelques médiocres connaissances de l'art de guérir… mais par l'emploi d'herbes et d'élixirs et non… – et ici il lança un mot qui signifiait à peu près : « la projection de l'âme » – sorcellerie blanche que tout cela, et non médecine… Aayiie ! Elle n'est pas ce qu'elle nous a dit être, encore que ma misérable personne ne puisse concevoir les raisons qu'elle avait de nous mentir…

Et peu à peu Akthoub révéla qu'il soupçonnait Thyra de n'être pas princesse comme elle l'avait prétendu, mais bien l'une des Sorcières Blanches de Zoromesh ! Kadji se mordit les lèvres et continua de murmurer des questions à l'oreille du vieux sorcier dont l'alcool avait endormi la réserve et la méfiance.

— Mon jeune et honorable ami ne pouvait parler de son amour pour la jeune femme parce que son serment le lui interdisait… mais se doutait-il le moins du monde qu'il en allait de même pour la jeune femme ? S'il est vrai qu'elle appartient à une communauté de Zoromesh… *car l es membres de ces associations de sorcellerie prononcent des vœux de virginité perpétuelle*…

Kadji sursauta. Il comprenait tout, abruptement. Comment s'étonner qu'un mur de silence et d'incompréhension se fût peu à peu dressé entre la jeune fille et lui-même ? Un mur qui avait fini par les séparer entièrement.

Il avait prêté serment de chasteté pour la durée de sa Quête sacrée et ne pouvait donc manifester l'amour chaque jour plus puissant qu'il sentait monter en lui pour la jeune femme… mais elle, tenue par les vœux qu'elle avait prononcés devant ses sœurs en sorcellerie, n'était pas plus libre que lui… Ils avaient l'un comme l'autre ignoré les liens qui retenaient leur vis-à-vis et pris sa réserve pour de la froideur…

Il poussa un grognement et se retint de traduire sa colère par un juron sonore. Folie, folie, que tout cela !

Lié par le serment prêté, comment chacun d'eux n'avait-il pas compris que l'autre était pareillement lié ? Pourquoi s'étaient-ils tous deux blessés, attristés, puis vexés ?

Kadji prit sa tête à deux mains. Thyra était partie, maintenant, et il ne la retrouverait plus, le monde était trop vaste. Jamais elle ne comprendrait qu'il avait, lui-aussi, été remué par l'amour… C'était d'une ironie bien cruelle. Cruelle comme la vie elle-même, que le jeune guerrier commençait à peine à connaître…

VI

LES SORCIÈRES BLANCHES

Quand ils se levèrent le lendemain matin, la tête d'Akthoub était tout endolorie et son estomac se soulevait pour un oui pour un non ; il jurait faiblement qu'on ne le reprendrait jamais à faire aussi libéralement honneur à la cruelle eau-de-vie du gros Yakthoûl.

Au cours du petit déjeuner qu'ils prirent près d'un petit feu mal allumé, Kadji avoua à son compagnon qu'il s'était arrangé pour lui soustraire la vérité. Akthoub se montra sinistre et abattu, plus encore que ne l'eussent justifié ses libations trop copieuses de la veille. Il s'était juré de ne pas faire souffrir indûment le jeune homme en lui cachant que Thyra était sans doute une menteuse qui les avait tous deux abusés.

Des trompes retentirent en tête de la caravane et les chariots grinçants commencèrent de s'aligner pour se mettre en route. Ils éteignirent leur feu à la hâte et sautèrent en selle pour se joindre au reste de la caravane. Chevauchant derrière un gros chariot pansu. Akthoub, la tête basse, révéla ses soupçons dans toute leur ampleur.

— Le misérable individu que je suis croyait avoir pénétré les raisons de la noble jeune femme mais n'osait pas les exprimer. Tout cela n'a plus d'importance, maintenant, car mes soupçons ne sauraient navrer le cœur du noble Kadji, mon honorable ami, plus que ma révélation l'a déjà fait…

Alors, dans son langage fleuri et indirect, il exposa pour la première fois l'entièreté de sa pensée à ce propos.

Les magiciens et sorciers de Gulzund, expliqua-t-il à Kadji, sont organisés en fraternités et associations, au nombre desquelles la Guilde des Sœurs Blanches de Zoromesh.

Bien que son pays natal s'étende très, très à l'est, au nord de Zoul, au-dessus des montagnes Yan Than, voisines du Pays Gelé, et bien qu'il n'ait jamais auparavant visité l'Occident, le vieil Akthoub connaissait par ouï-dire la réputation des Sœurs Blanches.

Leurs mobiles étaient mystérieux et mal connus même de leurs frères magiciens. Mais on savait que, de temps à autre, elles intervenaient dans les principales affaires du monde, pour des raisons dont il était impossible de se former la moindre idée, avant de retourner au silence et à l'isolement de leurs lointaines et secrètes communautés. C'est pourquoi Akthoub supposait qu'elles s'étaient intéressées aux querelles de succession de l'impériale Khôr aux toits dorés et avaient mandé l'une des leurs, Thyra, sous l'apparence d'une princesse du Dragon, pour prendre contact avec l'Empereur Yakthodah.

Mais Akthoub ne pouvait entrevoir le contenu de cette mission, dont Kadji se moquait bien, d'ailleurs.

Il lui suffisait de savoir qu'elle lui avait menti.

Une seule question demeurait sans réponse : était-elle son amie ou son

ennemie ?

Certes, elle l'avait soigné jusqu'à la guérison, ce que l'on fait rarement pour l'un de ses ennemis. Mais le mobile de cette action aurait fort bien pu être un obscur sentiment de culpabilité, dans la mesure où elle était en fait responsable du coup de poignard et du coup d'épée que les coquins avaient portés à Kadji dans le campement Peroushka.

Avait-elle été chargée d'établir une alliance entre les mystérieuses Sœurs Blanches et le Trône du Dragon ? Ou se proposait-elle réellement de démasquer l'imposteur Shamad ?

Elle avait dit à Kadji qu'elle comptait le démasquer et, ainsi, le détruire, mais Kadji ne pouvait plus avoir la moindre confiance en rien de ce qu'elle avait dit puisqu'elle avait menti en prétendant être une princesse de la Maison Tourmalin.

Car c'est ainsi qu'un unique mensonge – découvert – jette le doute sur des milliers de vérités.

Toute cette journée, il chevaucha, perdu dans ses pensées, les sourcils froncés, la mine lugubre. Un tourbillon d'émotions contradictoires enserraient son cœur navré. À leur prochaine rencontre, si elle avait lieu, seraient-ils alliés, ou ennemis ?

VII

LA CITE DU JA CHAN

Ils passèrent quelques lunes sur la longue route qui s'enfonçait dans les mystérieux royaumes du Levant inconnu. Le début de l'été arriva.

Khôr aux toits dorés était loin derrière le jeune nomade, et les vastes plaines de son peuple plus loin encore. Il se sentait seul et perdu dans un monde inconnu, comme si les plaines de son enfance s'étaient réellement perdues dans les brumes de la distance et avaient entièrement cessé d'exister.

Il voyageait désormais chez des peuples étranges et inconnus, une humanité grouillante, minuscule, au visage jaune, au crâne rasé, aux yeux bridés, montée sur d'étranges petits poneys à la crinière taillée, vêtue d'armures extraordinaires de cuir laqué et doré, surmontées de casques coniques de cuivre poli. Ces gens parlaient une langue bizarre et adoraient des dieux étrangers et, en leur sein, sur ces terres peu familières du Levant mystérieux. Kadji comprenait soudain que c'était lui, l'étranger.

Heureusement que le bon Akthoub ne le quittait pas. Pendant les longues chevauchées et les longues veillées de la vie de caravanier, le gentil sorcier enseigna patiemment au jeune homme les rudiments de son idiome compliqué et subtil. La langue était absolument différente de toutes celles qu'on parlait à l'ouest mais, à force d'application et de patience, il en posséda une maîtrise suffisante pour s'engager dans des conversations un peu heurtées avec les petits hommes aux jambes courtaudes qui l'entouraient.

Kadji ne parvenait pas à s'habituer à cette idée : être un étranger. Il avait passé jusqu'alors sa vie entière parmi son propre peuple. Il se souvenait de sa première rencontre avec Akthoub, il y avait bien des mois – et bien des lieues – à l'Auberge des Sept Lunes. C'était le petit Oriental, qui était l'étranger, alors. Kadji. Lui, connaissait les usages et les coutumes. Mais leurs rôles étaient désormais renversés : avec sa haute taille, ses longues jambes, sa peau blanche, ses yeux bleus et le chaume de ses cheveux blonds. Kadji était un étranger.

Le monde était plus vaste encore qu'il se l'était imaginé et il s'y sentait perdu et esseulé. Dans cette immensité, sa mission sacrée elle-même, le saint rachat de l'honneur de son clan, prenait soudain des proportions ridicules, minuscules, et il devait sans cesse se rappeler à lui-même l'importance de sa Quête. Et c'était bien difficile, en vérité, car il baignait désormais dans un monde qui n'avait jamais entendu parler des Chayyim Kozanga, qui ignorait tout de la hache sacrée de Thom-Ra et à vrai dire, de Thom-Ra lui-même.

Ce fut dans cet état d'esprit que Kadji aborda la cité royale de la horde jadis omnipotente et vit s'ouvrir devant lui les portes de l'immémoriale Chemedis.

C’était une ville immense, étourdissante, où, de toutes parts, surgissaient des preuves d’une civilisation raffinée. Khôr, malgré toute sa magnificence impériale, aurait pu se ranger à l’intérieur d’un seul quartier de Chemedis et s’y perdre !

La vieille cité était tout entière bâtie de pierre rouge, ou crépie de rouge. Les constructions étaient immenses et complexes, chaque immeuble constituant presque une petite ville à lui seul, et chacun couronné d’une véritable forêt de flèches et de minarets. Les murailles de Chemedis étaient si énormes qu’elles logeaient des régiments entiers, avec leurs écuries, leurs greniers leurs casernements et leurs cuisines !

L’architecture était époustouflante dans la complexité multiforme : d’immenses visages de pierre aux paupières lourdes se penchaient du haut des tours octogonales, de fantastiques dragon, d’incroyables chimères, emmêlaient leurs membres griffus et leurs corps annelés au fronton des portiques et des arches ; des divinités aux cent bras, à tête d’animal, s’alignaient en rangs serrés tout au long des avenues immenses, suggérant l’existence de panthéons aussi peuplés que le pays lui-même…

Mais malgré sa taille et ses splendeurs, la ville était plus qu’à demi ruinée et désertée. Toute sa partie méridionale était comme entrée en décomposition ; les demeures royales n’y étaient plus que des coquilles vides ; de grands arbres tordus poussaient leurs branches et leurs troncs noueux au beau milieu des avenues au long desquelles avaient autrefois paradé les Hordes triomphales qui avaient conquis la moitié du monde. Un peuple autrefois urbain et hautement civilisé était retombé dans une demi sauvagerie, crasseuse, et campait dans des taudis abjects sur les ruines même des immenses palais qu’avaient élevés ses propres ancêtres. La fumée noire et huileuse des foyers s’élevait entre les tentes pouilleuses, des enfants nus, à la peau jaune, couraient sur des chaussées dont le pavement disparaissait sous des siècles de crasse et de détritus entassés ; des statues gisaient partout, jonchant le sol de leurs miettes ; des incendies avaient ravagé des quartiers entiers, détruisant toutes les demeures de bois et laissant des traces noirâtres aux frontons de marbres au pied desquels leurs flammes étaient venues périr…

Au milieu de l’immense et tentaculaire métropole s’élevait le Palais du Soleil, résidence du Ja Chan. À ses côtés, toutes les autres constructions de la magnifique cité prenaient des proportions de maison de poupée. Malgré des siècles de négligence et de délabrement, l’édifice restait extraordinairement imposant. Une aile entière du gigantesque palais s’était effondrée et des lieues de ce qui avait été autrefois un parc impeccable étaient retournées à la sauvagerie, formant une forêt, pour ne pas dire une jungle. Kadji et Akthoub pénétrèrent dans le Palais du Soleil par un portail qui s’élevait à cent pieds au-dessus de leur tête et, sur les talons de Yakthoûl, ils gagnèrent une salle si vaste qu’ils, n’en distinguaient pas le plafond.

Des mendiants et des shamans campaient jusque dans la salle du trône ! Kadji distingua des alcôves transformées en puantes latrines, de petites chapelles abritant désormais des chevaux et de hideuses commères accroupies sous des tentes crasseuses taillées dans ce qui avait dû être des tapisseries précieuses ! La fumée noire des feux de camp s’élevait çà et là parmi les colonnes de la colossale demeure, ajoutant sa suie aux siècles de crasse noire qui maculaient déjà architraves et chapiteaux. La puanteur était indicible, le bruit et la confusion, abominables, le sentiment de ruine et de décadence indescriptible.

Le Ja Chan était gras et gloussant, peint comme une ribaude, et couvert de joyaux étincelants. Il était assis comme un gros crapaud sur une estrade couverte de lapis inestimables, au milieu d'un amoncellement de coussins, sous un dais tissé d'or. Ce dais jadis gonflé munie la grand voile d'un puissant navire et étincelant à l'égal du soleil était maintenant crasseux et pendait rapiécé et crevé.

Le Ja Chan leur accorda à peine un regard alors qu'ils s'agenouillaient devant lui en signe d'obéissance et accepta d'une rapide inclinaison de la tête la cassette d'argent débordant de joyaux que Yakthoûl avait humblement déposée sur la première marche du trône. Il était trop occupé à recueillir du bout de ses doigts sales et boudinés, de petites miettes d'une pâtisserie molle et sucrée qui reposait sur un plat de platine cabossé et à les enfoncer entre les lèvres peintes en rose de quelques beaux éphèbes rieurs qui se prélassaient, nus et aguichants, dans son nid de coussins. Kadji détourna les yeux avec dégoût de ce spectacle par trop décadent… et oublia aussitôt toute la hideur de cette cour dégénérée et de ce palais délabré en un instant de révélation fulgurante

Il quitta sans regret l'antre de crapaud du Ja Chan et retrouva avec joie la fraîcheur de l'air et la lumière du soleil. Il portait haut la tête et ses yeux clairs étincelaient d'une joie glorieuse.

Les jours sombres étaient finis. Finies les nuits inquiètes et fiévreuses. Finis la confusion et les tourments, les mystères et les énigmes. Les ombres qui avaient si longtemps pesé sur son chemin, assombrissant et obscurcissant son éclatante mission étaient abruptement dissipées comme les brumes qui s'élèvent des marécages fuient devant les rayons du soleil levant.

Il allait droit, fier, haut, héroïque, dans la lumière du soleil oriental, redevenu lui-même. À ses côtés, les mains enfouies dans les larges manches de sa robe flottante, trottait Akthoub ; le petit sorcier fidèle bavardait avec excitation et ses yeux bridés pétillaient, car lui aussi avait vu ce qu'avait vu Kadji à l'ombre du trône abominable.

Là, à la droite du Ja Chan de la Horde Chemed se tenait en effet Shamad l'imposteur… et la Quête de Kadji touchait donc à sa fin !

Les épaules rejetées en arrière, la tête haute, une main appuyée sur le manche de la hache de Thom-Ra, le guerrier nomade Kadji. Épervier Rouge des Chayyim Kozanga, allait fièrement dans le soleil brûlant, allait enfin à la rencontre de son destin, au Bord du Monde, où il connaîtrait le triomphe – ou la mort.

CINQUIÈME PARTIE

LE PROPHÈTE MASQUÉ

Comme les villes sont belles et que les
[rois sont fiers !
Les Princes gaspillent d'immenses
[fortunes !
Que la musique rouge de la guerre
[résonne !
Nous savons qu'on ne meurt qu'une
[fois !

Chant de route des nomades Kozanga.

I

SEPT DRAGONS D’OR

Quand ils quittèrent la puissante forteresse, Kadji rayonnait tandis que le petit magicien donnait des signes d’abattement. Ils parlèrent tout au long du chemin qui les ramenait au caravansérail, tout en prenant soin de n’être ouïs de personne.

— Mon humble personne se permet de supposer qu’il n’y a pas d’erreur possible, n’est-ce pas ? s’enquit Akthoub. Et Kadji secoua vigoureusement la tête, agitant ses boucles blondes.

— Non, petit homme ! Certes, il portait un voile, mais ce n’était pas assez pour me dérober entièrement son visage ! Quand il s’est tourné pour parler à l’homme qui se tenait près de lui, le voile a volé, et je l’ai vue ! – la petite marque rouge en forme de feuille de *tarisk*. Une chance pour nous qu’elle soit au coin de sa lèvre, la portait-il au front, que le léger mouvement du voile ne m’eût par permis de la découvrir ! Oui, pas de doute, c’est bien celui que nous cherchons, l’imposteur en personne !

Le petit Oriental grommela entre ses dents et, quand Kadji s’enquit de ce qui le troublait, il grogna :

— Oh rien, rien du tout, gentil sire ! Une broutille à dire vrai entièrement négligeable : le petit problème de savoir ce que nous allons faire maintenant !

Kadji fronça les sourcils.

— Faire ? Mais le démasquer, tout simplement ! Apprendre à tous l’imposture du prophète !

— Vraiment ! Et mon humble personne peut-elle, dans sa modeste incompréhension, s’enquérir des plans que le noble et jeune guerrier a conçu pour ce faire ?

La manière exacte dont il faudrait-s’y prendre pour dénoncer Shamad était effectivement problématique et Kadji reconnut qu’il devait encore y songer. On ferait peu si l’on se contentait de pointer sur le faux empereur devenu faux prophète un doigt vengeur en criant à l’imposture… Il suffirait en effet à Shamad de nier : Kadji n’avait aucune preuve. Quant à sa Quête, elle ne pouvait intéresser personne ici et prendrait l’aspect d’un simple racontar malveillant que Shamad n’aurait aucun mal à contredire.

Le nœud du problème tenait à la position influente et privilégiée que l’imposteur avait su s’acquérir au sein de la Horde Chemed. Jouant sur les superstitions barbares des membres de la Horde décadente, il avait commencé par se faire craindre avant de susciter un enthousiasme délirant, car il n’y a qu’un pas de la superstition au fanatisme et il est aisément franchi ! Il s’était arrangé pour leur inspirer une terreur sacrée, les convaincant qu’il était le puissant prophète annoncé depuis des temps immémoriaux, revenu d’entre les ombres de la mort pour leur restituer la gloire de leur ancienne grandeur.

Comme tous les magiciens, Akthoub était un fin psychologue. Il savait qu'une des meilleures façons d'acquérir le soutien enthousiaste de la populace était de lui dire ce qu'elle avait le plus envie d'entendre. Les hommes sont enclins à croire vrai ce qu'ils souhaitent vrai. Ici, au sein du naufrage de leur grandeur passée, les survivants de la Horde gigantesque souhaitaient par-dessus tout croire qu'ils avaient toujours la faveur de leurs dieux sauvages et qu'ils pourraient recouvrer l'empire mondial qu'ils avaient jadis possédé. Depuis des générations ils croyaient que le prophète masqué de Kamon-Thaa reviendrait un jour parmi eux prêter ses pouvoirs surnaturels à la grande œuvre de restauration de leur antique gloire. Maintenant que le retour tant attendu s'était produit, ils croiraient en Shamad jusqu'au bout – si Kadji parvenait à les contraindre à voir la vérité en face, ils préféreraient sans doute le piétiner. Ils ne désiraient pas la vérité, ils s'accrocheraient à leur rêve comme un naufragé à sa dernière planche de salut et défendraient Shamad contre mille Kadji s'il le fallait !

De retour au caravansérail ils continuèrent de discuter en se désaltérant d'un vin de mûres aigrelet tandis que le crépuscule allongeait les ombres des monuments en ruine qui bordait le forum sur lequel donnait la longue salle où ils étaient assis. Et quand vint le moment de payer, un nouveau problème se présenta : leur bourse commençait à s'aplatir.

Le lendemain, ils se mirent en quête d'un emploi sur lequel subsister pendant qu'ils cherchaient à résoudre leur problème principal. La tâche se révéla difficile.

Akthoub pouvait espérer gagner quelques menues pièces de cuivre en montrant ses tours dans les estaminets et sur les marchés mais la concurrence était féroce. La moitié des magiciens de tous les royaumes du Levant s'étaient rassemblés à Chemedis car le Prophète Masqué était en train de lever une armée de sorciers. Quand la Horde serait prête à reconquérir son empire perdu, elle combattrait le fer des ennemis par la magie. C'est pourquoi tous les estaminets, toutes les places et jusqu'aux moindres courettes de la ville étaient encombrés d'une demi douzaine au moins de thaumaturges de toute obédience qui s'ingéniaient à distraire la foule des guerriers oisifs. Quand Akthoub regagna le caravansérail. Kylix, le soleil de Gulzund, se noyait déjà dans son sang, à l'horizon écarlate et il n'était porteur que de quelques piécettes qui leur permirent tout juste de s'offrir un maigre dîner.

Kadji avait eu encore moins de chance. Dans une ville aussi vaste, un jeune homme vigoureux aurait dû facilement trouver à s'employer, il revint pourtant bredouille. Et partout, il s'était attiré la même réponse : « Le Prophète Masqué a déclaré qu'en dehors du glorieux métier des armes, toutes les professions sont autant de trahisons contre le Trône du Soleil. Dans cette guerre prophétique, tous les hommes valides se doivent de devenir les guerriers du Ja Chan ! »

— Qu'il me soit permis d'émettre une crainte : à ce train-là, nous ne pourrons garder notre chambre que deux jours encore, geignit Akthoub. Ensuite, il nous faudra vendre nos montures et mendier dans les rues, si nous ne voulons pas mourir de faim. *Ayiie !* que ma modeste personne n'est-elle restée à Khôr aux toits dorés !

Kadji avala en silence son dîner de pain noir et de cervoise médiocre, avant de décider qu'il ne leur restait plus qu'une seule chose à faire. Il n'avait pas encore découvert de moyen pour dénoncer l'imposture du Prophète Masqué. Il lui fallait gagner du temps et il n'existait qu'un recours : se vendre !

Aussi, à l’aube du lendemain, L’Épervier Rouge des Chayyim Kozanga, Kadji le nomade, alla vendre son épée. L’emblème aux sept dragons d’or fut cousu sur sa tunique et il devint membre de la Horde Chemed, mercenaire au service du Ja Chan.

I

RÉAPPARITION DE LA FILLE AUX CHEVEUX DE FLAMME

Les quelques jours suivants passèrent rapidement. Du lever au coucher du soleil, Kadji s'entraînait sous l'œil sévère des officiers de la Horde. Les guerriers Chemed combattent à cheval, avec une longue pique, un sabre recourbé et une masse d'arme et Kadji était peu familier avec ces méthodes. Il lui fallait donc un entraînement considérable. Il travaillait, prenait ses repas et dormait avec ses compagnons d'arme et trouvait rarement le temps de se concerter avec Akthoub. Le petit sorcier oriental s'était lui-même engagé dans le corps des magiciens et travaillait pratiquement toute la journée.

Kadji avait craint de se faire remarquer parmi les petits guerriers aux yeux bridés et aux jambes courtaudes mais tel ne fut heureusement pas le cas : plus d'un Occidental à la peau claire était venu vers le Levant s'enrôler dans les rangs de la Horde car le Levant Chan était assez libéral et distribuait de grandes quantités d'or et la population Chemed avait tant régressé, au cours des dernières générations, que la reconquête du monde exigeait la constitution d'une armée en grande partie étrangère si on la voulait assez nombreuse : la plupart des régiments étaient truffés de mercenaires occidentaux. Des milliers de guerriers clairs de peau et de haute taille parcouraient donc les rues de Chemedis et Kadji n'était plus qu'un étranger parmi bien d'autres.

Épuisé par une entraînement intensif, Kadji ne trouvait guère le temps de réfléchir au moyen de remplir sa mission. Il était trop occupé à apprendre à monter à cru, à la manière Chemed, les petits poneys à la courte crinière et à manier les armes sacrées de la Horde, le sabre recourbé, la longue pique, la masse d'arme. Chaque soir, il se laissait tomber sur sa couche, à la caserne et s'endormait aussitôt d'un sommeil profond et sans rêve. Il songea seulement que, le moment venu en tant que mercenaire de la couronne, il aurait probablement moins de mal à pénétrer jusqu'au trône pour arracher le voile du Prophète Masqué. Mais c'était tout – et c'était peu.

Chaque jour, les rangs de la Horde grossissaient. Des milliers de guerriers nouveaux affluaient… paysans orientaux, cadets de noblesse, aventuriers et mercenaires se rassemblaient autour de la bannière des sept dragons, attirés par la réputation magique du vieil empire légendaire et par la gloire du Grand Revenant, comme se faisait appeler le Prophète Masqué.

Puis, un jour, Kadji la revit.

L'escadron auquel il avait été versé était en train de gagner un champ de manœuvre, de l'autre côté de la ville. Il pleuvait, ce jour-là, et le ciel était

voilé de lourds nuages gris et le pavé glissant et semé de flaques. Sur deux rangs, les mercenaires occidentaux traversaient les rues, enveloppés dans leurs lourdes capes à capuchon pour se protéger de l'humidité.

Il y avait peu de passants dans les rues, par ce temps inclément, et Kadji remarqua un cavalier monté sur un cheval qu'il lui sembla reconnaître.

Et il reconnut sans l'ombre d'un doute le grand loup gris qui glissait comme un fantôme au côté du cheval.

Quand ils furent côte à côte, Kadji chercha à distinguer les traits du cavalier. Mais ce dernier portait comme lui-même un grand capuchon pour se protéger de la pluie qui tombait averse.

Mais Kadji ne s'en tendit pas moins sur ses arçons, incapable de réprimer le tressaillement qui le parcourut et le cri qui jaillit de ses lèvres.

Car s'il n'avait pu distinguer le visage du cavalier, il avait aperçu ses cheveux. C'était des cheveux roux et dorés comme la flamme dont une longue boucle s'échappait du capuchon.

Des cheveux de femme.

Les cheveux de Thyra !

III

LE RITUEL XIN

Hélas ! il n'était plus libre de ses mouvements, désormais. Il lui fallait obéir aux ordres de son officier et gagner le champ de manœuvres pour une nouvelle et morne journée d'entraînement. Il ne pouvait à sa guise lancer son coursier aux trousses de cette mystérieuse femme rousse qui parcourait les rues de l'immémoriale Chemedis montée sur une jument grise, un grand loup des plaines courant à ses côtés comme un chien.

Mais il ne parvint pas non plus à la chasser de son esprit. Ce ne pouvait être que Thyra, le doute n'était pas permis ! Mais quelle était donc sa mission à la cour du Ja Chan ?

Avait-elle comme eux découvert que Shamad se faisait passer pour le Grand Revenant, sombre et mystérieux messie revenu d'entre les morts pour conduire la Horde à la reconquête de sa gloire passée ?

S'il en était ainsi était-elle venue le détruire ? Ou s'allier avec lui ? L'exposer à la fureur de ceux qu'il avait abusé, ou lui apporter le soutien surnaturel des Sorcières Blanches de Zoromesh ?

Kadji ne savait que croire. Mais son cœur était plein de craintes…

Une fois par semaine, Kadji recevait permission de quitter son casernement surpeuplé pour aller chercher quelques distractions dans les estaminets et maisons de plaisir de la ville.

Il avait accoutumé de s'entretenir alors avec Akthoub, au caravansérail où ils avaient logé leurs chevaux.

Au soir de cette rencontre, il avait précisément quartier libre et il gagna le caravansérail sous une pluie battante. L'esprit encore plein de celle qu'il soupçonnait d'être Thyra de Zoromesh, il se montra renfrogné et taciturne. Il n'avait toujours pas découvert le moyen de démasquer l'imposteur et d'avoir trouvé logement et nourriture ne le rapprochait pas de l'accomplissement de sa Quête. Sombre, il jouait donc avec un gobelet plein de vin, les yeux errant distraitement sur les flammes du grand feu qui pétillait dans l'âtre de pierre tandis que le petit sorcier bavardait au contraire à perdre haleine.

C'est qu'il avait trouvé de nombreuses sources d'intérêt au service du Ja Chan. C'était en quelque sorte, une affaire de profession : les arts et sciences magiques l'avaient toujours passionné et, ce soir-là, il racontait, en s'en émerveillant, sa rencontre avec un nécromancien de l'île de Thang, dans les mers du sud.

Kadji ne prêtait qu'une demie attention à son babil enthousiaste. Mais il comprit néanmoins que la principale cause de l'excitation du petit sorcier était la rareté de la spécialité de son nouvel ami. Apparemment, on rencontrait peu de nécromanciens en cette sombre période car cette science antique n'était plus à la mode et la nécromancie se mourait, bien près d'être à jamais perdue.

—… bien sûr l'honorable jeune guerrier ne peut comprendre l'enthousiasme d'un vieil homme ! Mais depuis les temps bien anciens où ma misérable personne n'était encore qu'un méprisable novice du collège des Sciences Secrètes de la lointaine Zoul, à l'ombre de l'Ing-dahi, la montagne sacrée, il ne m'avait pas été donné de rencontrer une personne versée dans la nécromancie ! Il est rare de nos jours de rencontrer des adeptes et pratiquants de cette science peu répandue. Mais aussi j'espère bien avoir l'occasion d'acquérir les connaissances nécessaires auprès de mon nouvel ami, le nécromancien Arbalac ! Qui sait, ma modeste personne aura peut-être même la chance d'assister au Rituel Xin ! Voilà qui serait une extraordinaire aventure intellectuelle ! Car de tous les rituels de la magie, le Xin est le plus rarement pratiqué…

— Qu'est-ce donc qu'un nécromancien ? grogna Kadji. Je croyais que tu l'étais toi-même !

Le long visage osseux d'Akthoub se fendit d'un large sourire.

— Ah, gentil sire, vous voulez rire ! Votre misérable et méprisable ami n'est que magicien.

— Bast ! Magicien, sorcier, nécromancien, quelle est donc la différence, grand-père ?

Une expression de profonde réprobation se peignit sur les traits du vieil oriental.

— Et quelle est, gentil sire, la différence entre un forgeron, un archer et un porcher ? À chacun son métier a dit le Grand Sage Noir. Pour les sciences thaumaturgiques, l'honorable jeune guerrier devrait savoir qu'elles sont nombreuses et diverses ! Un magicien fait appel à des talismans, des amulettes, périaptes et sigillés pour effectuer ses enchantements.

— Comme la « pierre-qui-fascine » que tu as utilisé là-bas, à Khôr, demanda distraitement Kadji.

— Précisément ! Un sorcier, au contraire, fera appel à des formules magiques, sorts, mantras, enchantements, noms secrets. C'est une chose bien différente : l'un fait appel à des objets matériels, l'autre à des mots.

— Et le nécromancien, qu'est-ce qu'il fait donc ?

— Ayiie ! Encore bien autre chose ! Il appelle les esprits des morts et s'entretient avec eux, que ce soit pour apprendre les secrets du passé ou pour percer certaines énigmes de l'avenir ! Un art bien compliqué, à la vérité ! Beaucoup plus que celui de jeter des sorts ou des charmes – que ce soit par l'une ou l'autre des méthodes que j'évoquai tout à l'heure… Le nécromancien, lui, fait appel à tout un rituel : il dessine un pentacle, purifie la pièce où il officie, brûle de l'encens (pas n'importe lequel !) utilise les métaux planétaires et récite des formules… oui, c'est un art des plus difficiles !

— Et ton rituel Xin, qu'est-ce donc ? demanda Kadji.

Akthoub débordait réellement d'enthousiasme et se frottait énergiquement les mains l'une contre l'autre :

— C'est le rite le plus ancien, le plus puissant et le plus secret de toute la magie rituelle nécromancienne, dit-il. Il ne fait appel à aucun objet matériel, à l'exception du grand cercle magique que l'on trace sur le sol, bien sûr ! Le rituel Xin est un simple prodige de volonté par lequel l'esprit d'un mort peut être évoqué et invoqué à tout moment et en tout lieu, sans tout l'attirail d'encens, fumigations, purifications, aspersions et métaux planétaires…

Kadji n'écoutait même plus. Que le vieillard parle, puisque cela semblait

lui causer tant de plaisir ! Mais, avant longtemps, bâillant d'ennui, il pria son compagnon de le pardonner et prit congé pour regagner sa caserne.

Quelques heures plus tard, il s'éveilla en sursaut. Il passa de l'état de sommeil à celui de veille sans la moindre transition. Un instant il était plongé dans un rêve fumeux et compliqué, l'instant suivant il était assis sur sa couche, les yeux grands ouverts sur l'obscurité dans laquelle on entendait la respiration et les ronflements de ses camarades de chambrée.

Et si ces derniers avaient été éveillés, à supposer qu'ils fussent en mesure de voir dans les ténèbres, ils n'auraient pas manquer de s'étonner de l'expression de joie intense qui se peignit lentement sur les traits de Kadji.

Voilà qu'en un instant la solution lui était venue et l'illuminait… la solution du problème qui le tracassait depuis tant de jours.

Il savait désormais comment démasquer Shamad l'imposteur devant les fanatiques guerriers Chemed qui le tenaient pourtant pour le Grand Revenant.

Comment le démasquer… et comment le détruire ! Mettant fin à jamais à l'influence qu'il s'était acquise sur la Horde du Ja Chan !

IV

ARBALAC LE NÉCROMANCIEN

Les sept jours suivant passèrent avec une lenteur qui mit Kadji à la torture. Les heures passaient, bottées de plomb, et le bouillant jeune homme savait qu'il lui faudrait attendre tout ce temps pour rencontrer de nouveau le petit sorcier, dans le vieux caravansérail près des portes occidentales de la ville.

Il mit toutefois ce temps à profit pour se renseigner. Il est peu de plus grands bavards que les militaires qui, en dehors de l'exercice, n'ont rien guère à faire que de parler avec leurs camarades dans l'isolement et l'oisiveté des soirées de la caserne. Menant habilement les conversations sur le terrain qui l'intéressait, Kadji rassembla peu à peu les connaissances qui lui manquaient.

Elles concernaient les festivités en honneur dans la Horde Chemed : les jours de fête, les guerriers distraient leur Ja Chan et ses officiers par de grandes fantasias, au cours desquelles chacun y va de sa prouesse ou tour de force.

Kadji apprit précisément qu'une de ces fêtes s'approchait. C'était la Fête des dieux de la Lune, au cours de laquelle le Ja Chan passerait une nuit d'amusement et de débauche entouré de ses courtisans, de ses mignons et de ses officiers supérieurs, tandis qu'acrobates, danseuses, jongleurs et sorciers se produiraient pour l'amusement de l'Ombre de la Main du Ciel, comme on appelait le Ja Chan.

Quand le septième jour arriva enfin. Kadji se hâta de gagner le vieux caravansérail et réserva un cabinet particulier dans lequel il pourrait s'entretenir en privé avec Akthoub. Assez ébahi par l'intense excitation qu'il lisait dans les gestes de son jeune ami, le petit sorcier se laissa guider par lui jusqu'à un siège et le regarda en silence fermer la porte à clef et tirer les volets de la petite fenêtre à moucharabié qui donnait sur un vestibule à ciel ouvert bordé de colonnes moussues.

Alors, ayant pris place à côté du petit Oriental, Kadji exposa son plan d'une voix basse et tendue – l'audacieux projet qui avait soudain germé dans son esprit sept jours auparavant à la caserne.

Akthoub roulait des yeux terrorisés et devint d'une pâleur mortelle. Mais Kadji exposa calmement chaque détail, écarta logiquement et solidement toutes les objections et, peu à peu, le petit sorcier se calma en comprenant à quel point le plan était sensé et sûr.

Mais plusieurs difficultés demeuraient, la moindre n'étant pas de s'assurer le concours du nouvel ami d'Akthoub, le sage et vieux nécromancien Arbalac. Le cœur du problème tenait en peu de mots : quelle raison pourrait bien pousser Arbalac à s'exposer au péril en leur prêtant le concours de sa science ? Qu'avaient-ils à lui offrir qui pût le décider ? Kadji rumina un moment et finit par dire :

— Peut-être pourrions-nous nous passer entièrement de lui, après tout. Peut-être pourrait-il t'enseigner à toi le Rituel Xin…

— Peut-être mais…

— N'as-tu pas dit qu'il était somme toute assez simple ? Ne s'agit-il pas simplement de tracer un grand cercle ?

— Oui mais…

— Il s'agit tout simplement d'apprendre le cérémonial. Est-ce que tout magicien, tout sorcier connaissant le cérémonial serait en mesure d'accomplir le rituel ?

— Probablement, oui mais…

— Parfait. Nous pourrons donc nous passer de ton ami, à moins qu'il ne soit désireux de gagner lui-même la reconnaissance éternelle du Ja Chan en nous aidant à dénoncer le cruel et ambitieux escroc qui joue sur la superstition et le fanatisme des soldats du Ja Chan pour mener à bien son hypocrite tentative de s'emparer du pouvoir.

— Mais l'honorable Ja Chan ne sera-t-il pas la proie, comme ses guerriers, d'une fureur vengeresse et non d'une profonde gratitude, quand nous aurons prouvé que leurs rêves ne sont qu'une escroquerie fragile et que nous aurons ouvert leurs yeux sur la dure réalité ? demanda le petit sorcier d'une voix plaintive. N'avons-nous pas déjà dit que les dormeurs ne désirent pas s'éveiller et feront retomber tout le poids de leur colère sur ceux qui les auront arrachés à leurs rêves dorés ?

— Certes, accorda Kadji avec un sourire qui découvrit toutes ses dents éclatantes. Mais le Ja Chan est assez puissant pour nous protéger contre la vengeance de ses fidèles. Pourquoi ? me demanderas-tu. Parce qu'il sait forcément que tout gain de pouvoir du Prophète Masqué correspond automatiquement à une perte de son propre pouvoir à lui, Ja Chan. Aucun monarque au monde n'aime assister impuissant à l'ascension d'un inférieur et celle de Shamad l'imposteur a été particulièrement fulgurante et l'a déjà porté trop haut. Pour la galerie, le Ja Chan se dira probablement fort marri de l'effondrement des rêves de puissance et de reconquête impériale de ses partisans abusés, mais *in petto* je puis t'assurer qu'il éprouvera le plus grand soulagement, car la pensée lui est forcément venue que Shamad rêve peut-être de le remplacer sur le trône ! Le Ja Chan est un petit homme grassouillet, faible et amant des plaisirs, mais c'est aussi un monarque et les imbéciles eux-mêmes sont jaloux de leur couronne quand ils voient qu'un autre la convoite ! Tu pourrais d'ailleurs souffler cela à ton ami le nécromancien : un faiseur de prodiges qui dénonce un autre faiseur de prodiges et montre le secret de ses tours a de grandes chances de voir s'enfler son prestige et de remplacer celui qu'il a démasqué ! Aucun artiste, quel que soit son art, n'a jamais à pâtir de s'être montré publiquement supérieur à un autre artiste !

Sans trop y croire, Akthoub s'en fut répéter à son talentueux collègue les arguments que Kadji lui avait suggéré. Dans son cœur, le petit Oriental ne pensait pas qu'ils emporteraient la conviction de son nouvel ami.

Quant à Kadji, il regagna le casernement des mercenaires le cœur plein d'espoir et d'impatience. Bien des jours allaient encore s'écouler avant qu'il sache à coup sûr qu'il avait réussi à se montrer assez persuasif. La nuit de la Fête des dieux de la Lune arriverait avant que le jeune guerrier sache si ses arguments avaient porté et si ses projets se réalisaient.

En attendant cette heure décisive, il lui restait beaucoup à faire !

V

LA FÊTE DES DIEUX DE LA LUNE

Quatre jours plus tard, à l'heure où Kylix, le soleil de Gulzund, n'était plus qu'un brandon écarlate derrière les remparts occidentaux empourprés de Chemedis, le puissant Ja Chan, Ombre de la Main du Ciel, monarque de la Horde Chemed, donnait une grande fête sacrée dans l'immense salle du Trône du Soleil, dans le palais du Soleil de ses ancêtres.

Une fois tous les trois ans, les sept lunes de Gulzund étaient simultanément absentes du ciel. Mettant à profit les ténèbres, le redoutable Démon de la Nuit se lançait alors à l'assaut des cieux vides et seules les prières ferventes des fidèles soutenaient les dieux lunaires dans leur titanesque combat contre le démon ténébreux.

Tel était en tout cas la croyance des barbares Chemed…

Cette nuit-là, il appartenait donc aux mortels d'entamer le règne de l'obscurité par tous les moyens lumineux dont ils pouvaient disposer. Dix mille gros cierges blancs brûlaient dans le palais qui se profilait comme une montagne artificielle au-dessus des ruines colossales de Chemedis. Dans la splendeur de leur flamboiement étincelaient les marbres polis, les agates, les lapis, les perles, la nacre, les métaux précieux et jusqu'au fer des sabres brandis par les gardes du Palais. Enveloppé de soieries précieuses mais criardes, entièrement enfoui sous les joyaux, dressé comme une châsse, le petit Ja Chan gras trônait comme un crapaud obscène sur le nid de coussins moelleux qui s'entassaient sur l'estrade impériale, environné de tous les mignons de son harem. Des pots d'encens et des brûle-parfum de bronze noir lançaient des vapeurs bleutées et odorantes dans l'air illuminé par les milliers de cierges.

Le vin coulait en ruisseaux pourpres. Des quartiers de viande fumante étaient disposés devant les nobles emplumés de la Horde Chemed en tel amoncellement que le fumet de leurs sauces succulentes épaississait l'air devenu comestible !

Des danseuses, nues à l'exception de quelques perles, contorsionnaient leurs corps minces et hâlés pour prendre les postures lascives des danses traditionnelles dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Des nains enveloppés de vêtements fantasques se dandinaient çà et là dans une pantomine grotesque. Des jongleurs démontraient leur habileté à faire voler balles et quilles, des avaleurs de feu crachaient des torrents de flammes ; des acrobates traversaient d'un double saut périlleux des cerceaux de feu tandis que d'autres se contorsionnaient étrangement pour échapper aux lames des sabres et des poignards que leur lançaient leurs acolytes.

Tout était bruit, lumière, tumulte, confusion. Dissimulé dans l'ombre d'un pilier colossal, Kadji se sentait tout étourdi par le tourbillon de bruits, de couleurs et de mouvements, en même temps qu'ébloui par la lumière –

la lumière omniprésente, éclatante, dansante, rayonnante qui rebondissait de miroir en miroir et de métal en cristaux.

Pour corrompre ceux qui avaient la charge de choisir les guerriers qui assureraient le service d'ordre de la fête, afin d'être assuré qu'on le nommerait, Kadji avait dépensé jusqu'au dernier sou de cuivre de sa solde.

Mais il ne regrettait rien car, si tout se passait selon ses plans, avant que le Levant ne s'empourpre pour saluer l'aube naissante, la Quête de Kadji serait accomplie et Shamad l'imposteur aurait rejoint les neuf démons de l'enfer.

De sa cachette, à l'ombre du pilier, Kadji dévorait des yeux son ennemi. Il y avait des mois qu'il avait entrepris de se frayer un chemin jusqu'à l'imposteur pour faire tomber sur sa tête aux traits trompeusement purs la vengeance des dieux qui l'avait condamné. Il avait déjà traversé la moitié de Gulzund, il avait voyagé à la dure et dormi sur le sol rugueux sous la lumière diffuse des étoiles. Il avait dû combattre par la ruse, contre des ennemis humains et des fauves déchaînés. Il avait été en butte à la haine, à la trahison et au mensonge. Son chemin avait été long et épuisant et l'avait souvent conduit aux portes ténébreuses du royaume de la mort. Mais il avait survécu à toutes les épreuves et, avant longtemps, il allait triompher…

Le Prophète Masqué était assis, un hanape de vin pourpre à la main, ses yeux voilés fixés sur le corps mince des danseuses. Sa haute et forte statue se drapait dans des soies précieuses d'un vert prophétique ; des pierres précieuses brillaient à ses doigts que recouvraient des gants de satin noir ; ses pieds bottés de cuir écarlate reposaient sur un petit tabouret recouvert de tapisserie. Bien qu'il ne pût apercevoir le plus petit carré de peau, le jeune guerrier savait sans l'ombre d'un doute qu'il avait bien affaire à son ennemi – oui, c'était bien le hautain Shamad, naguère encore paré du divin nom de Yakthodah. C'était bien le même port de tête royal et fier, la même grâce un peu lointaine.

Silencieux, caché parmi les ombres, L'Épervier Rouge fixaient les yeux sur son mortel ennemi et, sous sa tunique, sa main caressait le manche de la hache sacrée de Thom-Ra.

Un gong profond résonna, sa grave voix de bronze vibrant entre les colonnes.

Un chambellan superbe dans sa tenue de velours ébène et argent leva son bâton de cérémonie orné de plumes multicolores et annonça :

— Les magiciens saluent humblement le Trône du Soleil dans sa gloire resplendissante et se proposent de distraire son Altesse Sérénissime le Ja Chan, Ombre de la Main du Ciel, par la démonstration de leurs arts mystérieux !

Une peur soudaine serra le cœur de Kadji qui retint sa respiration : le moment de vérité !

Et si Akthoub n'avait pas réussi à convaincre Arbalac de prononcer le Rituel Xin ?

Et si Arbalac avait même refusé de l'enseigner au petit Oriental ?

Alors, tous les plans de Kadji s'effondraient…

Le cœur glacé, la sueur au front, L'Épervier Rouge des Chayyim Kozanga dévisageait l'un après l'autre les magiciens qui s'avançaient en longue théorie vers l'estrade du Ja Chan.

VI

LE SPECTRE

Il y avait là de petits sorciers replets de Quarah et de Desh, au visage placide. Ils frappaient le sol dalle d'une longue badine et, ô merveille ! des flammes d'émeraude et de rubis jaillissaient du marbre et dansaient des danses étranges au son de flûtes invisibles !

Il y avait de grands magiciens décharnés de Shoth Am et des pays de montagne, de longs colliers de perles sacrées entourant leurs fronts osseux ou dansant sur leurs maigres poitrines nues. Ils chantaient de complexes incantations et les nuées d'encens s'allumaient soudain de couleurs éclatantes et l'on voyait s'y peindre des tableaux vivants : le Ja Chan marchant à la tête de sa Horde redoutable, parcourant Gulzund tout entier et faisant tomber, de la pointe de son glaive tout ruisselant le sang, des couronnes et des couronnes qui venaient rouler à ses pieds.

Venaient ensuite les petits hommes d'Oromeh et des Royaumes du Fleuve Blanc, petits sorciers souriant aux yeux agiles et brillants, la barbe teinte en bleu, les lèvres rougies de *fayoll.* Aux quatre points cardinaux, ils disposèrent des talismans de métal planétaire : disques d'or pour Zao, plaques de fer pour Thoorana, billes de plomb pour Olymbris, plateaux d'argent pour Sephrondus. Brandissant alors des torches où brûlaient avec ces flammes pourpres et violettes des feux mystiques, ils évoquèrent des armées d'esprits qui, d'une voix sépulcrale, entreprirent d'entretenir l'assistance des merveilles de l'univers.

Ce fut alors que s'avança un personnage extraordinairement imposant, drapé dans une longue robe écarlate. Il était gigantesque, plus grand qu'un barbare de l'ouest, et plus lourd que le plus lourd. Il devait bien peser quatre cents livres et plus. Sa tête et son visage ronds, entièrement rasés, luisaient de sueur et il ne se déplaçait qu'en soufflant comme un phoque, tant était grand l'effort qu'il avait à fournir pour remuer son incroyable masse.

Le bâton de cérémonie du chambellan heurta de nouveau les dalles de marbre ébréché, attirant l'attention de l'assistance sur ce nouvel adepte des arts magiques.

— Le nécromancien Arbalac, de l'île de Thang, dans les mers du sud, se propose d'accomplir, pour la plus grande gloire de son Altesse sérénissime le Ja Chan. Ombre de la Main du Ciel, l'un des plus étranges rituels de la nécromancie !

Kadji tressaillit dans l'ombre de sa colonne, sentant une vague de soulagement et de joie le parcourir des pieds à la tête.

Le nécromancien tira de son sein une étrange baguette noire terminée d'une pierre précieuse un peu terne. Il prononça quelques syllabes menaçantes et la pierre s'alluma d'intenses reflets bleus, éblouissants. De cette pointe de feu, il traça un vaste cercle sur le sol dallé de marbre. La

flamme aveuglante laissa une marque noire, comme si elle avait profondément brûlé la pierre. C'était le « cercle conjuratoire »dont avait parlé Akthoub, songea Kadji.

D'une voix de basse profonde, le nécromancien prit la parole :

— Si l'Ombre de la Main du Ciel, dans sa gloire et sa bonté infinies, condescend à m'accorder un instant de sa très haute attention, je vais tenter de rappeler parmi nous, d'entre les ombres du Royaume de la Mort, l'âme d'un gisant qui y séjourne depuis mille ans, annonça-t-il avec une lourde révérence en direction du Trône du Soleil. Sur son estrade, le Ja Chan fit un signe de tête distrait, trop occupé à caresser d'une main grassouillette et experte l'un de ses mignons qui se tortillait de plaisir.

Le gigantesque nécromancien se plaça alors devant le cercle noir, impressionnant dans sa longue robe sang de bœuf. Refermant les deux mains sur sa baguette magique il commença à remuer les lèvres sans qu'un seul son en sortît ; Ses yeux se noyèrent, une pâleur mortelle envahit son visage rond qui se couvrit de gouttes de sueur. Son corps énorme se mit à trembler tout entier comme sous le coup d'une intense émotion. Kadji savait qu'il se concentrait et bandait sa volonté de manière à pouvoir, par la seule puissance de son esprit tout entier tendu vers son but, convoquer parmi les vivants une apparition du Royaume de la Mort.

La salle entière se figea ; tous les regards se fixèrent sur la puissante silhouette enveloppée de rouge. C'était comme si la volonté d'acier du nécromancien avait capté de force l'attention des fêtards. Les lèvres s'arrêtèrent au bord des coupes, les mâchoires cessèrent de mastiquer. Les couples s'arrachèrent à leurs caresses. L'immense homme chauve s'empara de tous les esprits.

Le Prophète Masqué lui-même, du haut de son siège surélevé abaissa un regard attentif et tendu sur Arbalac. Le souffle glacé d'une prémonition l'avait-il effleuré ? Quelque étrange signe avant-coureur l'avait-il averti de ce qui allait se passer, infiltrant la peur en son âme ?

À l'intérieur du cercle noir, une forme avait fait son apparition.

Ce ne fut d'abord qu'un voile léger, ténu comme une fumée. Mais peu à peu, comme si elle se nourrissait de l'air lui-même, la forme s'épaissit, se précisa, acquit de la consistance et du poids.

L'apparition était un grand homme mince, au crâne osseux où brillaient deux yeux caverneux, enveloppé dans les lambeaux pourris d'un suaire.

Sa barbe était longue, touffue et mal soignée. Son visage tiré par l'âge ou le chagrin était mangé de rides ; mais ses yeux brillaient de la lumière froide de deux étoiles noires sous ses sourcils broussailleux. Quelque émotion parente de l'angoisse semblait tordre en une grimace sa bouche mince, sans lèvres. Ses mains squelettiques se refermaient convulsivement sur sa poitrine osseuse qui se soulevait et retombait comme un soufflet de forge asthmatique.

Quand le spectre eut enfin pris entièrement forme et substance, le nécromancien put relâcher un peu son effrayante concentration. Il aspira de profondes goulées d'air et s'essuya le front d'un revers de ses manches écarlates. Puis il fixa la forme silencieuse qui était apparue à l'intérieur du cercle noir.

— Parle, ô fantôme, et apprends-nous ton nom, ordonna-t-il d'une voix profonde.

Un silence de mort régnait désormais dans la salle du trône. Personne ne bougeait. L'assemblée retenait jusqu'à son souffle. Tous les regards étaient rivés sur l'affreuse silhouette du mort, au centre de son cercle noir.

— Parle, je te l'ordonne ! répétait Arbalac. Depuis combien de temps es-tu descendu au royaume des ombres ? Quel était ton nom, ton état ? Parle !

D'une voix tremblante et nasillarde, le spectre répondit :

— Mille hivers ont passé sur Gulzund depuis que j'ai quitté la compagnie des vivants. Depuis mille ans j'erre par les froids vestibules d'une mort sans repos, implorant le pardon de mes péchés et la bénédiction de mes dieux… mais aujourd'hui un autre cri s'est emparé de mon âme… vengeance, vengeance ! Oui, vengeance. Car il est ici parmi vous, les vivants, un homme qui a gravement péché contre moi et m'a offensé ! Et les conséquences de ce péché, la gravité de cette offense, nul parmi vous ne peut les comprendre !

Arbalac se pencha vers l'horrible apparition, les yeux brillant dans la lumière des cierges.

— Qui donc a pu ainsi t'offenser ? Parle, ô spectre ! Qui donc es-tu et quel est l'homme qui a pu ainsi pécher contre un être mort depuis si longtemps ?

Le spectre détacha alors ses mains de sa poitrine où il les avait tenues croisées. Il lança un bras en avant à travers les volutes d'encens. Ce bras était aussi décharné que celui d'un squelette et il s'y attachait des lambeaux rougeâtres de linceul pourri.

Le doigt osseux était pointé vers l'endroit où se tenait le Prophète Masqué. Ce dernier était assis immobile, rigide, ses mains gantées refermées sur les accoudoirs de son siège, crispées à les faire éclater.

La voix du spectre devint frénétique, expression d'une haine plus qu'humaine.

Tous les yeux se tournèrent vers le Prophète.

Le spectre hurlait :

— Cet homme m'a volé jusqu'à mon nom ! *Car je suis le Prophète Masqué de Kamon-Thaa, mort depuis mille ans !*

VII

LA BOULE DE FEU

Shamad se leva d'un bond et, dans son dos, son monstrueux comparse aux écailles bleues en fit autant, ses yeux froids lançant des éclairs de méchanceté.

Sur le trône, le Ja Chan était immobile, le plus profond étonnement inscrit sur son visage fardé.

Le silence tendu qui s'était emparé de la salle quand le spectre avait pris la parole cessa dès que Shamad se fût levé. Ce fut comme s'il avait rompu, par ce mouvement soudain, l'enchantement qui avait tenu l'assemblée. Cette foule barbare se mit à hurler sa rage. Des tables furent renversées, des épées dégainées et brandies. Les hommes hurlaient leur soif de sang.

Son mouvement involontaire avait trahi Shamad. Par lui, il avait entériné l'accusation portée contre lui depuis les corridors glacés de la mort elle-même. Fût-il demeuré immobile – eût-il éclaté de rire ou souri avec mépris – peut-être eût-il pu rétablir la situation et maintenir son emprise sur l'esprit superstitieux des chefs de la Horde. Mais en sautant ainsi sur pied, il avait trahi sa culpabilité. En un instant, les guerriers de la Horde avaient compris qu'on les avait dupés, et à quel point ! Sauvages sous leur vernis de civilisation, ils réclamaient en rugissant le sang de l'imposteur. En une seconde, le tumulte et la confusion s'installèrent dans l'immense salle. Des ruisseaux de vin coulaient comme du sang sur le marbre, des plats de viandes fumantes roulaient partout sur le sol, pêle-mêle parmi les sièges et les tables renversés par mille brutes en proie à la plus intense fureur.

Sur le Trône du Soleil, le Ja Chan n'avait encore rien dit ni fait le moindre mouvement. Son visage était parfaitement impassible mais, dans ses petits yeux porcins, qu'il fixait sur Shamad, passait une nuance de soulagement et… une lueur d'amusement !

Comme Kadji l'avait prévu ! Les rois n'aiment pas partager la moindre parcelle de leur pouvoir. Serait-ce avec le plus saint des prêtres ou des prophètes…

Ses petits yeux froids luisant de satisfaction, le Ja Chan assistait donc à la chute de celui qui avait cru bon prétendre être le Prophète Masqué de Kamon-Thaa.

Quant à Kadji, il s'était préparé pour l'instant de son triomphe. À l'instant même où les premiers enragés se précipitaient vers le siège près duquel le Prophète se tenait encore, la silhouette déliée de L'Épervier Rouge des Chayyim Kozanga les avait devancés tous. Dessous sa tunique d'uniforme, il sortit la hache de son dieu et la brandit haut au-dessus de sa tête.

Dans la lumière des dix mille cierges la hache sacrée de Thom-Ra étincelait aussi aveuglante qu'un quartier de soleil.

Et de tous ceux qui s'étaient rassemblés dans cette salle immense, Shamad seul la reconnut.

L'estrade sur laquelle était installé le siège du Prophète se dressait très haut au-dessus de la salle, presque aussi haut que le Trône du Soleil lui-même. Six degrés conduisaient à l'estrade sur laquelle Shamad et Zamog faisaient face à la meute hurlante des guerriers assoiffés de sang et de vengeance.

Kadji fut le premier à atteindre le pied de l'estrade et comme il gravissait à toute vitesse les marches le conduisant à Shamad, sa jeune voix s'éleva, vibrante.

De toute l'assistance, Shamad fut encore le seul à reconnaître le cri de guerre des Chayyim Kozanga.

En un éclair, il comprit comment le piège avait été tendu – et par qui. Certes, il ignorait le nom de Kadji, Épervier Rouge des Chayyim Kozanga, mais les traits réguliers et pâles du jeune homme, sa crinière blonde, ses yeux bleus où brillait une joie féroce en dirent à Shamad plus qu'il n'en avait besoin.

On dit, dans les vastes plaines, que la vengeance Kozanga a le bras assez long pour frapper d'un Bord du Monde à l'autre. En ce bref instant, Shamad comprit que le dicton disait vrai. L'Épervier Rouge le fixait de son clair regard coupant comme la glace et le fer de la hache de Thom-Ra étincelait, cherchant sa gorge.

Mais Shamad avait été élevé à rude école. L'imposteur avait appris, comme tous ceux qui vivent du mensonge, de la tromperie et du faux-semblant, à réagir promptement aux revers de fortune sous peine de périr. Et il s'était déjà tiré de situations plus difficiles encore que celle-ci. Dans Khôr aux toits dorés, il avait échappé aux coups de son assassin alors même qu'il était environné d'ennemis, observé par les mille yeux des conjurés. Et il était parvenu à gagner la sécurité d'une nouvelle retraite en faisant croire à tous qu'il était mort.

Alors même que la hache s'abattait vers sa gorge, Shamad joignit ses deux mains gantées puis les écarta de nouveau en lançant quelques syllabes gutturales. Des anneaux enchantés qu'il portait à chaque doigt et qu'il avait fait se toucher en joignant les mains jaillirent alors les flammes d'un feu surnaturel.

Une boule de feu blanc apparut entre ses mains écartées et demeura suspendue dans les airs !

Elle brillait de l'éclat insoutenable de mille soleils ! Ses rayons brûlants pénétrèrent au plus profond du regard de Kadji – le malheureux poussa un hurlement et ferma ses yeux blessés comme d'un coup de poignard fulgurant qui le perçait jusqu'au cerveau. Des milliers d'aiguilles de feu lui traversaient la tête de part en part.

Arrêté en plein élan, il tituba, trébucha sur le côté et s'abattit lourdement ; sa charge avait échoué.

Le globe de feu s'éleva au-dessus de la foule furieuse et explosa.

Des flots de lumière éclatante, intolérable, se déversèrent dans toute le salle.

Puis les ténèbres se refermèrent sur tous les membres de l'assistance comme si une bouche géante avait soufflé d'un coup les dix mille cierges allumés pour aider les dieux de la lune dans leur combat contre le Démon de la Nuit.

La salle était pleine d'hommes qui titubaient en poussant des cris d'angoisse et des jurons de colère, se heurtant les uns aux autres et


tombant lourdement : tous, étaient subitement devenus aveugles.

VIII

NUIT D'HORREUR

Le contact du linge humide apaisait un peu la douleur de ses yeux navrés. Kadji s'appuyait contre le mur de la ruelle, la poitrine montant et retombant au rythme de sa respiration heurtée tandis que le vieux sorcier oriental lui baignait les yeux d'eau froide. Le bon Akthoub lui prodiguait des paroles de réconfort et de sympathie tandis qu'il se laissait aller à sangloter de rage.

— Raté ! Et de si peu ! De si peu ! Un doigt… un cheveu ! Ah ! Chaya, Notre Mère ! Il était à ma merci ! Je le tenais ! Dieux ! Un instant eut suffi !

Tout autour d'eux, la bataille faisait rage et le tumulte emplissait la ville immense. Plusieurs palais étaient en flammes et des pendus se balançaient partout à de grossiers gibets improvisés. Toute la nuit, l'émeute avait fait rage dans la capitale. On disait que le trésor impérial avait été mis à sac. Le Ja Chan était vivant mais s'était retiré au plus profond de la citadelle intérieure de son palais pour consulter les dieux, abandonnant momentanément la ville entière à la fureur aveugle des guerriers ivres de colère et assoiffés de vengeance.

Tous ceux qui avaient assisté à la fête avait été rendus provisoirement aveugles par la boule de feu qui avait jailli des mains de faux prophète.

Rendus fous par le sacrilège de l'imposteur, torturés par leurs yeux douloureux et aveugles, les membres de la Horde étaient devenus littéralement enragés ; ils s'étaient répandus par les rues, massacrant tout ce qu'ils rencontraient. Même quand ils commencèrent à comprendre que la cécité magique n'était que passagère leur colère ne retomba pas. Puisque Shamad était un étranger venu du couchant, comme le trahissait la pâleur de sa peau, l'idée se répandit que toute l'affaire était le résultat d'un complot tramé en Occident. Hurlée par mille bouches furibondes, la fausse rumeur se répandit comme une traînée de poudre. Les membres de la Horde se ruèrent vers les cantonnements des mercenaires occidentaux pour incendier et massacrer.

Les Occidentaux que la même boule de feu avait aveuglés, rendirent coup pour coup, persuadés que leur cécité résultait de quelque sort ou enchantement sur eux jetés par les Orientaux. La bataille avait donc fait rage entre des armées aveugles qui s'étaient entre massacrées dans les rues de l'immense cité.

Au petit matin, dans le rougeoiement des palais incendiés, les rues coupées de barricades de fortune et jonchées de cadavres sanglants offraient le spectacle de la désolation et de l'horreur. Dans l'odeur âcre de la fumée et du sang, les rêves impériaux du Ja Chan s'étaient à tout jamais dissipés. Bien heureux d'en être sorti vivant et d'avoir conservé son trône, il renonça pour toujours à toute idée de reconquête…

Le vieil Akthoub épongeait doucement les yeux humides de Kadji et y appliqua un onguent apaisant qu'il tira de l'une des nombreuses poches de son ample robe grise.

Épuisé, vidé de toute émotion, Kadji était appuyé contre le mur de la ruelle comme un paquet de chiffons, les yeux fixés sur le ciel où s'annonçait l'aurore.

Sa cécité avait cessé et, avec elle, la douleur et l'angoisse. Il voyait mais il faudrait peut-être des jours et des jours pour que son regard d'épervier recouvre toute sa féroce acuité. Bien qu'aveuglé comme lui, le vieux sorcier s'était arrangé pour conduire Kadji hors du palais et pour le mener jusqu'à la sécurité relative de cette ruelle. Kadji posa une main sur l'épaule du vieil homme en manière de remerciement.

– Et… Shamad ? demanda-t-il d'une voix fatiguée.

— Parti… envolé. Disparu dans la nuit, personne ne sait où ni comment, soupira Akthoub.

— Alors la route continue… souffla Kadji.

— Par ma foi.

— Le tiendrai-je jamais au bout d'une lame ? Parviendra-t-il toujours à échapper à ma vengeance avec ses ruses ?

Le vieil homme gloussa.

— Il ne peut guère aller très loin, gentil sire. Aussi me permettrai-je d'avancer, en toute humilité, qu'avant longtemps vous l'aurez mis le dos au mur. Car au-delà de cette ville il n'est plus rien qu'une étendue de sables stériles… un océan de désolation dont les vagues figées, amères et sans vie, couvrent des lieues et des lieues pour s'aller briser au Bord même du Monde… Le rusé imposteur lui-même ne saurait aller plus loin que le Bord du Monde !

— Je me le demande, dit Kadji.

— Je dis vrai, gentil sire. Mais venez ! S'attarder dans cette ville où les hommes commencent à recouvrer la vue serait courir péril mortel. Les membres de la Horde massacrent tous les Occidentaux qu'ils rencontrent.

Allons ! Ce fard brun masquera votre teint pâle… Gagnons le caravansérail pour y prendre nos montures et, avant une heure, nous aurons quitté Chemedis et nous lancerons sur les traces de l'imposteur !

Sitôt dit, sitôt fait. Et tandis que Kylix, le soleil, s'élevait dans le ciel de Gulzund, nos deux aventuriers sortirent des remparts délabrés de Chemedis et se lancèrent vers le Bord du Monde.

Loin devant eux, quelque part, chevauchaient Shamad et son monstre fidèle.

Mais il était encore un autre cavalier. Ou plutôt une cavalière ! Car sur les talons de l'imposteur chevauchait une jeune femme aux cheveux de feu, montée sur une grande jument grise, accompagnée d'un grand loup des plaines plus fidèle qu'un chien.

Seule Thyra avait en effet observé la fuite de Shamad. Peut-être le pouvoir magique dont l'avait investie les Sœurs Blanches de Zoromesh avait-il été suffisant pour la protéger contre les rayons aveuglants du globe de flammes. Quoi qu'il en fût, elle avait vu le faux prophète et son monstrueux acolyte s'enfuir dans le petit matin et elle les avait suivis.

Kadji l'ignorait

Et Shamad lui-même l'ignorait.

Mais leur destin à tous était de se rencontrer au Bout du Monde.

SIXIÈME PARTIE

EN ROUTE POUR LE BOUT DU MONDE

Ah, comme il doit être doux
De festoyer toute la nuit !
Mais nous chantons le ventre vide
Et chevauchons toute la nuit,
Pour nous battre tout le jour !

Chant de route des nomades Kozanga.

I

LES YEUX ÉCARLATES

Comme les genoux de géants assoupis, les collines s'élevaient, grises à l'horizon oriental. Et, au-delà, comme les géants eux-mêmes, d'énormes montagnes barraient le ciel. Elles étaient très anciennes et fatiguées, le vent et la pluie de millions et de millions d'années avaient usé leurs pics et leurs spires, les réduisant à de massives rondeurs chauves.

Elles s'étendaient du nord au sud, coupant les plaines stériles qui occupaient tout l'est de Chemedis et constituant une barrière presque infranchissable pour qui voudrait s'aventurer dans cette direction. Mais la fille aux cheveux de flammes avait déjà parcouru des milliers de lieues sur les traces de Shamad l'imposteur et de simples montagnes ne pouvaient l'arrêter.

Le crépuscule s'avançait, le ciel s'assombrissait lentement. Elle tenait haut la bride à sa jument grise et guidait ses pas fatigués, enfonçant ses talons dans ses flancs : il ne fallait pas que la nuit les surprît là. Plus haut, à flanc de montagne, on pouvait espérer trouver un abri contre les créatures dont la rumeur publique peuplait ces étendues désolées et dont les cris rendaient la nuit hideuse.

La vieille carte tout usée qu'elle avait apportée avec elle depuis l'autre côté du monde, là-bas, à Zoromesh, et qu'elle conservait toujours, soigneusement roulée, dans ses fontes, indiquait l'existence d'un passage sûr, un col traversant la chaîne de montagne du Bout du Monde. C'était le Khondrou. Elle pouvait presque l'apercevoir de là où elle se trouvait, entaille ouverte par les dieux dans le mur de granit qui barrait l'horizon.

Sur les talons de sa monture courait le grand loup gris mais l'animal était lui aussi épuisé. Sa langue pendait de ses mâchoires ouvertes sur un halètement et son panache de queue grise traînait dans la poussière. Mais il suivait toujours sa maîtresse, comme un fantôme, comme une ombre grise glissant en silence, le grand loup courait derrière la jument, ses yeux dorés luisant dans l'obscurité.

Elle emprunta une antique piste, un sentier qui s'élevait vers l'entrée de la passe en serpentant à flanc de montagne. La jument ne progressait que lentement, d'une démarche heurtée, hésitante, épuisée. Et Thyra elle-même était épuisée, ah, vraiment jusqu'à la moelle des os ! mais le repos était hors de question – pas là, pas encore…

Autour de la cavalière et de son compagnon gris, l'obscurité se faisait plus dense. La piste s'élevait de plus en plus et le Khondrou grandissait comme le portail de quelque monde mystérieux, ouvrant sur des colonnes de ténèbres.

Au bout de l'étroit défilé, la plaine reprenait sa morne étendue, vers l'est, jusqu'au Bord du Monde. On ne voyait plus rien : la nuit était complète, maintenant, et la première des sept lunes de Gulzund apparut en

tremblotant à l'horizon, disque d'opale sur le ciel de velours noir.

Thyra campa sur les hauteurs, à l'entrée du Khondrou. Elle glana des herbes et des broussailles sèches et les enflamma à l'aide d'une formule magique que lui avait enseignée les Sœurs Blanches quand elle était encore petite fille. Le double panier d'osier que portait sa jument renfermait des provisions pour plusieurs jours – viandes sèches, formage vert, gros pain noir et fort vin rouge – un vin relevé de miel et de cannelle qui laissait dans la bouche un goût d'été enfui…

Enveloppée dans sa grande cape à capuchon, blottie près du feu, Thyra mangea du pain et du fromage puis partagea un morceau de viande avec son fidèle Bazan. Dans son dos, respirant à grand bruit, le jument mastiquait son picotin.

À Chemedis, Thyra avait pris la précaution de tenir toujours des provisions prêtes dans l'éventualité d'un départ précipité. Elle connaissait les façons rusées du vil imposteur qui lui avait déjà échappé trois fois. Il possédait au plus haut point le talent de disparaître soudain du beau milieu d'une assemblée, d'une demeure ou d'une ville et elle s'était jurée que, jamais plus, elle ne le laisserait s'enfuir pendant qu'elle dormirait sans méfiance.

Terminant son frugal repas, la jeune fille étendit ses longues jambes bottées en un geste plein de fatigue et but un peu de vin parfumé. De songer à Shamad la faisait soudain songer à Kadji. Elle se demanda ce qui lui était arrivé. Qu'était-il devenu ? De lui, elle se rappelait tout : ses yeux clairs, bleus et audacieux, sa crinière de cheveux blonds dorés, sa voix chaude, la manière qu'il avait de plisser les yeux, quand il souriait, son rire… Le visage impassible, la jeune femme passait en revue la longue succession des jours, retournant par la pensée jusqu'à celui où il s'était porté à son secours dans les vastes plaines, pour combattre avec elle les loups dans la tempête de neige… Et comme il s'était bien et bravement battu contre les chiens Peroushka qui les avaient si traîtreusement attaqués, après leur départ de Khôr aux toits dorés…

Un rêve passa dans les yeux d'ambre fumé semé de taches d'or de Thyra. Le regard perdu dans les flammes dansantes de son feu de camp, elle songeait…

Kadji… Kadji !

Elle se souvenait de la grâce déliée et de la force de son corps juvénile, quand elle l'avait soigné pendant les jours sombres passés dans cette grotte, alors qu'il hésitait au seuil du Royaume de la Mort et que seuls ses talents de sorcière s'étaient interposés entre le jeune guerrier et l'ultime sommeil. Elle s'était occupée de ce corps d'une main douce mais impersonnelle, le lavant, pourvoyant à ses besoins tandis qu'il était allongé là, impuissant, luttant contre la souffrance et la maladie… pas un instant elle n'avait oublié le vœu qu'elle avait prononcé, malgré la promiscuité que lui imposait l'étroitesse de leur refuge et le froid cruel de l'hiver… mais elle était très jeune et elle était très femme et elle ne pouvait fermer tout à fait son cœur et son esprit à la mâle beauté du jeune guerrier, à la force virile qui émanait de son corps et de toute sa personne. Quand elle pensait à lui, maintenant, c'était avec un curieux mélange de tendresse et de rancœur tenace, car elle se souvenait bien de la façon dédaigneuse dont il avait accueilli ses timides avances. Elle qui était allée jusqu'au bord de la trahison du vœu qu'elle avait prononcé ! Se laissant aller à penser à lui comme une femme pense à un homme… et lui qui n'avait certainement pas de vœu pour le retenir ! Ne la trouvait-il pas désirable ? Il avait rejeté

ses avances avec la plus grande froideur, sans manifester pour elle le moindre intérêt… *Kadji !*

Tout entière à ses pensées qui lui brûlaient le cœur, elle ne remarqua pas la soudaine raideur figée de Bazan et la soudaine tension dans l'air, jusqu'à ce que le loup gris se mît à gronder. Levant alors les yeux, son regard rencontra alors le regard glacé, mauvais de deux yeux écarlates qui luisaient dans l'obscurité où elle crut distinguer une puissante silhouette noire.

II

CAPTIVE

Tout était prêt, il voulait lever le camp au plus vite et rongeait son frein. Shamad, car c'était lui, regrettait même les quelques instants qu'ils avaient pris pour se restaurer, nourrir les chevaux et se reposer. Il marchait de long en large près du feu de camp, cinglant impatiemment ses bottes de sa cravache, tournant avec inquiétude la froide beauté de son visage vers l'obscurité, à chaque fois qu'il s'imaginait y discerner un bruit ou une présence.

La fuite était devenue sa vie mais bientôt – très bientôt – il n'aurait plus besoin de fuir. Cette pensée fit sourire Shamad qui s'immobilisa, les yeux tournés à l'intérieur de lui-même vers un avenir doré. Même ainsi, au repos, il ne pouvait cacher son angoisse : un petit muscle sautait au coin de sa bouche et des rides profondes lui tiraient les yeux. Des yeux qui avaient maintenant le regard brillant et fixe des déments qu'un feu intérieur consume. Dans la tragique beauté de ses traits parfaits, ses yeux fixes formaient désormais un contraste effrayant. Alors même qu'il se tenait immobile, son corps semblait tendu à se rompre.

— Seigneur ?

La voix caverneuse sortit de l'obscurité qui régnait au-delà du cercle de lumière du petit feu de camp. Shamad aboya un juron, porta ses yeux hagards vers la source de la voix et se raidit en voyant le fardeau dont son esclave était chargé.

L'homme-dragon s'agenouilla et déposa le corps de Thyra sur le sable. Son visage était immobile et pâle comme un masque sculpté dans l'albâtre. Ses cheveux de flamme retombaient en mèches lourdes, dans lesquelles les lueurs du feu de camp accrochaient des reflets cuivrés. Avec quelques paroles obscènes, Shamad se pencha pour examiner de plus près le corps de la jeune fille morte ou inanimée.

Zamog avait également ramené le cheval. La jument roulait des yeux nerveux, soufflait par ses naseaux et tentait d'arracher sa bride aux mains de cette chose à forme humaine qui s'en était emparée. L'odeur de serpent du monstre la troublait certainement.

Shamad détailla la jeune femme, ses yeux s'attardant sur la ferme rondeur de sa jeune et fière poitrine. Elle se soulevait et retombait au rythme de sa respiration : la jeune femme vivait encore, aurait-on dit.

Il aboya une question à l'adresse du dragon :

— Où ?

— Sur les hauteurs, à quelque distance derrière nous. Un loup ou un grand chien l'accompagnait mais il a eu peur de moi et s'est enfui dans la nuit, dit le monstre couvert d'écailles d'une voix solennelle.

L'imposteur grogna :

— Et le jeune guerrier et le sorcier ?

Zamog haussa ses massives épaules. Les reflets du feu dansaient sur ses écailles. Son corps en était tout entier recouvert, comme celui d'un serpent, mais elles n'avaient pas toutes la même taille ou la même texture. Celles qui recouvraient son dos, ses épaules, et le haut de sa poitrine étaient de dures et épaisses plaques cornées, larges comme des lames de sabres. Mais celles qui recouvraient son visage, sa gorge et son ventre avaient la petitesse et la finesse d'une peau de lézard.

— Je n'en ai pas trouvé trace et, si j'en juge par les empreintes, dans le sable, ils n'étaient pas avec elle. Je regrette de n'avoir pas tué le chien…

— Je le regrette aussi, maintenant qu'il s'est enfui, il risque de retrouver les autres, dit Shamad d'un ton froid. Ils sauront qu'il s'est passé quelque chose… Curieux que cette bête ne t'ait pas combattu…

Le masque au nez épaté et au front fuyant du monstre demeurait impénétrable, ses yeux rouges, bestiaux, avaient des reflets inhumains.

— Les chiens ne m'aiment pas, gronda-t-il sourdement. Je leur inspire une folle terreur…

— C'est ton odeur, je suppose, dit Shamad brutalement. Enfin, tu as au moins eu l'intelligence de t'emparer du cheval… Il nous servira, nous pourrons le charger et utiliser les provisions de la fille… à propos que lui as-tu fait ?

Le monstre haussa les épaules et ouvrit ses mains griffues.

— Une fois qu'elle m'a aperçu, elle n'a plus bougé. Je pense qu'elle était paralysée de frayeur. Je lui ai donné un coup sur la nuque et elle est tombée. Je voulais éviter qu'elle n'alarme les autres en criant car je n'avais pas compris tout de suite qu'elle était seule. Je ne l'ai pas tuée…

Shamad eut un pâle sourire.

— Tu m'en vois ravi. Je te l'aurais fait payer très cher, comme cette fois où tu avais occis le vieux seigneur pour lui prendre ses clefs. Tu te souviens ? Je t'ai lié à un poteau et torturé avec des braises…

Les yeux du monstre restèrent opaques quand il dit d'une voix morne et comme dépourvue de tout sentiment :

— Je me souviens…

— Parfait. Prends donc bien garde de ne pas blesser cette fille. Nous l'emmenons avec nous.

Zamog s'agita confortablement.

— En quoi donc peut-elle nous être utile ? s'enquit-il.

Shamad éclata de rire.

— À toi ? En rien ! Mais à moi… Il y a des semaines que je n'ai pas eu de femme ! Outre que, si les autres nous rattrapent, elle pourra nous servir d'otage. Le Nomade est chevaleresque et son cœur est plein de noblesse… Je ne pense pas qu'il aimerait me voir faire à la fille ce que je t'ai fait avec les braises ! Je pense qu'il abaissera l'épée et se laissera capturer pour lui épargner cette souffrance. Alors tu pourras le tuer… aussi lentement qu'il te plaira…

L'homme-dragon étreignit pensivement ses grosses mains griffues.

— J'aime tuer des hommes…

— Je le sais bien, ignoble animal, ricana Shamad. Cela te donne le même plaisir qu'à moi les femmes ! Je l'ai souvent pensé. Allez ! Nous perdons du temps, les plaisirs viendront plus tard… Je voudrais mettre une lieue entre ce Nomade et moi avant le lever du jour. En selle ! Tu prendras la fille en croupe. Attache ses poignets à ton baudrier qu'elle ne puisse s'échapper quand elle reviendra à elle. Et en route, pour l'amour des dieux, en route ! Ces montagnes sont malsaines la nuit.

Quelques instants plus tard ils étaient en route. La quatrième lune était alors au-dessus de l'horizon et baignait le désert de sa lumière pâle qui mettait partout des ombres surnaturelles et mouvantes. La jeune lune regarda curieusement disparaître vers l'est l'homme, le monstre et sa captive.

III

BAZAN

Le vieux sorcier oriental était occupé à confectionner une infusion au-dessus du petit feu de camp, remuant le liquide brûlant contenu dans une petite marmite de fer à l'aide d'une longue cuiller sculptée dans la corne. Il était en train d'en humer le parfum aromatique avec un plaisir un peu assoupi quand la chose sortit de l'obscurité et bondit sur lui.

Ils avaient chevauché jusqu'à la limite de l'épuisement de leurs montures et, quelques dizaines de minutes auparavant, avaient décidé de camper au milieu de la plaine stérile. Ils venaient de manger et, tandis qu'Akthoub s'affairait autour de son infusion, Kadji se délassait, étendu sur ses couvertures, la tête appuyée contre sa selle. Derrière lui, dans les ténèbres de la nuit, son feridoun noir et la jument d'Akthoub étaient occupés à manger dans des sacs de cuir.

Les deux premières lunes venaient tout juste de monter à l'horizon, comme deux disques magiques, quand la forme noire surgit de la nuit et vint se planter devant nos deux héros.

C'était un grand fauve gris, à la langue rouge et pendante, aux crocs éclatants – il était énorme, presque aussi grand que le jeune guerrier lui-même !

Akthoub poussa un faible cri de souris et renversa sa marmite dans le feu qui chuinta.

Kadji bondit sur ses pieds, cherchant ses armes. Mais sa main retomba, car le fauve hirsute ne faisait pas mine d'attaquer. Et il lui semblait le reconnaître…

Il plongea le regard dans les yeux d'or de la créature en prononçant un nom : « Bazan ! »

Le grand loup gris des plaines poussa un gémissement profond et se mit à remuer la queue à tout va comme un chien.

— Tuez-le, tuez-le ! hurlait Akthoub d'une voix suraiguë, agitant ses mains osseuses en tout sens comme s'il espérait faire disparaître l'animal par quelques gestes cabalistiques. Puis il se calma et contempla en clignant des yeux comme une chouette l'animal qui était venu s'agenouiller au pied de Kadji. Il retint sa respiration sifflante quand il vit l'audacieux Nomade se pencher pour gratter du bout des doigts l'épaisse fourrure qui poussait derrière les oreilles pointues du loup.

La longue langue rose sortit de la gueule effrayante et, presque timidement, lécha le poignet du jeune homme.

— C'est Bazan, prononça lentement Kadji, cherchant à maîtriser la profonde émotion qui l'étreignait. Et d'ailleurs, il le faut bien : les loups de nos plaines ne viennent pas hanter ces déserts du Bord du Monde ! Si ce n'était pas le compagnon de Thyra, que ferait-il ici ? Et pourquoi se montrerait-il aussi amical ?

Akthoub continuait de cligner des yeux avec nervosité mais il fut bien obligé de reconnaître le bien-fondé des observations de son jeune compagnon : l'animal ressemblait beaucoup au gris animal qui suivait partout la fille aux cheveux de feu.

— Il connaît bien mon odeur… Nous sommes restés allongés ensemble pendant des semaines, dans cette grotte… réfléchissait encore Kadji. Mais… pourquoi diable aurait-il quitté sa maîtresse ?

Le vieux sorcier s'éclaircit la gorge d'une petite toux sèche.

— Permettrez-vous à ma misérable personne d'avancer une bien audacieuse hypothèse ? La jeune dame aura eu quelque accident… un ennemi, peut-être…

La lumière du feu accrocha des reflets dans les yeux de Kadji. Il se mit à ronger ses poings anxieusement.

— Il se peut, grand-père, Shamad se trouve quelque part dans cette étendue stérile…

— Certes, gentil sire ! Mais point n'est forcément besoin de celui que nous poursuivons pour s'attaquer à cette noble dame ! Des bêtes hantent ces solitudes stériles du Bord du Monde ! Par ma foi, et si les vieux contes disent vrai, les ombres des morts viennent elles aussi errer aux confins imprécis de Gulzund…

— Quoi qu'il ait pu lui arriver, son loup nous conduira vers Thyra ! Si elle a été blessée ou… ou tuée – le jeune homme trébucha sur le mot et prit une profonde inspiration – Bazan nous mènera à l'endroit où elle gît. Et si elle est captive de Shamad ou de quelque autre, le loup nous aidera à traquer ceux qui la retiennent, puisqu'il reconnaîtra sa piste.

Soucieux, épuisé, Akthoub en convint mais ajouta :

— Cela peut sans aucun doute attendre à demain. Mes vieux os fatigués par des heures et des heures de selle ne peuvent se passer de quelque repos. Et les bêtes elles-mêmes sont épuisées et ne peuvent reprendre leur course sans s'être reposées !

Kadji se laissa persuader à regret, chaque fibre de son jeune cœur impétueux lui hurlant de se jeter sans plus tarder sur la piste de la belle jeune femme aux cheveux de feu. Il savait que c'eût été folie : s'ils poussaient trop leurs montures, elles finiraient par s'écrouler et il leur faudrait alors entreprendre à pied la traversée de ces étendues hostiles !

Ils passèrent donc la nuit enroulés dans leur couverture auprès du petit feu de camp et se levèrent à l'aube pour reprendre leur chevauchée vers les confins du monde.

Ils chevauchèrent tout le jour, Bazan galopant devant eux, le museau collé au sol, les guidant droit vers l'est. Toutes les deux ou trois heures, ils accordaient quelques minutes de répit à leurs montures, Kadji pestant contre le temps perdu. Tout le jour et une bonne part de la nuit, ils allèrent de l'avant et tout le jour suivant, sur les talons de Thyra et – mais ils ne pouvaient le savoir à coup sûr – de Shamad l'imposteur.

Au fur et à mesure que leur course les rapprochait du Levant, le petit sorcier semblait de plus en plus mal à l'aise. Ils se dirigeaient en effet droit sur Ithombar, cité reine des Immortels, dont on disait que les hautes tours violettes se dressaient au Bord même du Monde et que les Dieux avaient formellement interdite aux mortels.

IV

LA POURSUITE

Thyra était la proie d'une frayeur plus intense qu'elle n'en avait jamais connue. Certes, la peur l'avait paralysée quand la lourde silhouette du monstre aux yeux écarlates avait surgi du néant pour marcher droit sur elle. Mais ce qu'elle avait alors ressenti était tout simplement la crainte bien naturelle d'être attaquée, blessée peut-être et ses sentiments eussent été les mêmes si quelque fauve avait surgi de la nuit pour la dévorer au lieu de l'homme-dragon asservi à l'imposteur.

Non, c'était Shamad lui-même qui glaçait son âme de terreur. Quelque chose dans son beau visage tendu et glacé, quelque chose dans le flamboiement perpétuel mais fixe, dément, de ses yeux, quelque chose d'hystérique dans sa voix et, par-dessus tout, dans son rire aigu, horrible, grinçant – voilà ce qui emplissait son cœur de terreur, l'ensevelissait sous les cendres lourdes de la peur.

Depuis que Zamog, l'homme-dragon l'avait capturée, ni son maître ni lui ne lui avaient fait le moindre mal » Elle était perpétuellement attachée – les mains derrière le dos quand elle était en selle et les chevilles entravées pendant la nuit – et elle se sentait absolument impuissante, incapable de compter même sur ses pouvoirs de sorcellerie car elle n'était pas en état de se concentrer et de les maîtriser suffisamment pour s'en servir. La plupart du temps, ses deux geôliers l'ignoraient, lui adressant à peine la parole et, quand un besoin corporel requérait son attention c'était le monstre couvert d'écailles bleues qui l'assistait. Elle ne ressentait aucun embarras, nulle gêne, sous le regard froid de ces yeux inhumains car il était à peine plus qu'un animal à ses yeux et appartenait à une espèce si différente de la sienne que sa présence à ses ablutions ne la gênait pas plus que n'eût fait celle de son cheval ou de Bazan, son loup familier.

Mais elle craignait Shamad jusqu'au tréfonds de son être, d'une terreur indicible mêlée d'une répugnance indescriptible. Cela était dû en partie à la peur que ressent très normalement tout esprit sain quand il se sait livré sans merci aux caprices et à la volonté toute puissante d'un dément manifeste. Mais c'était aussi parce qu'elle savait qu'il la désirait.

Autant Zamog la regardait avec les yeux détachés et impersonnels d'un animal, autant Shamad la considérait comme une très jeune et très désirable femme. Elle était évidemment vierge – sa jeunesse eût suffi à l'assurer quand bien même elle n'eût pas été liée par les vœux prononcés devant les Sœurs Blanches de Zoromesh. Elle ignorait les relations adultes et gardait toute son innocence quant à leurs aspects physiques, mais son instinct de femme lui en disait bien assez pour qu'elle ressentît avec terreur son impuissance entre les mains de Shamad. Elle cherchait à éviter sa présence – évitait même de croiser son regard – mais elle sentait avec une profonde horreur que les yeux de l'homme se posaient souvent sur elle et

s'attardaient sur les courbes fermes et bien dessinées de son corps délié, sur les mouvements qui animaient les rondeurs de sa jeune poitrine au rythme de sa respiration, sur ses hanches minces, sur le galbe de ses cuisses, sur ses longues jambes adolescentes…

Pourtant, malgré l'intérêt manifeste qu'il éprouvait pour elle et bien qu'elle lui fût livrée absolument sans défense, il ne l'avait jamais touchée, n'avait jamais porté la main sur elle, n'avait jamais cherché à l'embrasser.

La seule raison de cette attitude semblait tenir à la force qui le poussait à fuir, fuir nuit et jour. Il débordait d'une étrange détermination qui lui dictait d'aller, d'aller sans cesse, d'aller de l'avant. Par des bribes de conversation entre l'imposteur et son monstre fidèle, elle avait compris qu'il n'ignorait pas la présence du jeune Nomade en quête de vengeance, sur ses talons. Mais ce seul fait ne suffisait pas à justifier la peur et la tension qu'elle voyait le ronger perpétuellement.

À lui seul, Zamog était plus que de taille à tenir tête au jeune guerrier des Chayyim Kozanga, même assisté du petit sorcier oriental ! Ses épaules puissantes, son énorme poitrine recouverte d'écailles bleues, les muscles qui roulaient et saillaient partout sous sa peau de serpent, dénotaient une force bien plus qu'humaine. D'une seule main, Zamog pouvait écraser le jeune homme !

Ce n'était donc pas la peur de la vengeance qui s'était mise à leurs trousses qui jetaient de l'avant l'imposteur et son monstrueux esclave. C'était autre chose, quelque maladie de l'âme, sans doute. Ou peut-être était-ce que, fuyant depuis tant et tant de mois, la fuite était devenue pour eux une habitude inévitable, une condition de survie, et qu'ils étaient désormais incapables de s'arrêter ou de revenir sur leurs pas. C'était étrange, c'était aussi assez horrible – cette fuite perpétuelle, cette poursuite infinie.

Mais enfin, et de toute évidence, cet homme à la froide beauté était dément.

Pour Thyra, le temps commença à se brouiller. Les heures n'étaient plus qu'une interminable et morne procession de moments semblables. Heures semblables aux heures, monotonie soutenue, plus qu'elle n'était rompue, par les rares moments de repos qu'ils s'accordaient, les maigres repas… Les courbatures qui la perçaient jusqu'aux os, l'épuisement physique qui buvait toutes ses forces, la morsure des liens qui enserraient ses poignets entaillant sa chair tendre, la lancinante douleur que les heures et les heures de chevauchée imprimaient dans la chair de ses cuisses, tout cela se combinait pour émousser le tranchant de sa conscience et de sa perception du temps. Et la terreur sourde qui étreignait son cœur avait tué en elle toute notion de temps et d'espace. Ils allaient, allaient, allaient, de jour comme de nuit et il semblait qu'à tout instant ils parviendraient au bord ultime du monde. Et cette idée éveillait une peur nouvelle, encore qu'imprécise, dans l'esprit engourdi et embrumé de la noble jeune femme aux cheveux de flamme. Car il lui semblait que le démon de la fuite qui possédait l'esprit démentiel de Shamad le pousserait à franchir les portes du Bout du Monde quand ils y seraient parvenus. Alors ce serait la chute éternelle à travers les ténèbres de Ce Qu'il Y A Au-Delà du Bout du Monde, les étoiles d'or filant autour d'eux pendant qu'ils tomberaient sans fin… Chute éternelle à travers les profondeurs sans limite de l'Univers…. et vers la mort elle-même qui les accueillerait bien avant qu'ils touchent au fond des mystères insondables de l'infini…

Ainsi chevauchaient-ils sans relâche à travers les dunes grises, et la fille

aux cheveux de flamme, aux beaux yeux d'ambre fumé, semés de paillettes d'or, ne savait plus si le soleil Kylix brillait dans l'azur ou si le ciel noir était parcouru par les sept lunes multicolores et lumineuses de Gulzund.

Et, pour finir, ils atteignirent le Bord du Monde.

Et il ne restait plus nulle part où aller.

V

LES AILES DE LA TEMPÊTE

Elle avait couvé tout le jour… et quand Kylix fut descendu sur le bûcher funéraire écarlate qui l'attendait à l'horizon oriental, la tempête finit par éclater.

Le jeune guerrier comme le vieux sorcier s'y attendaient. Des nuages noirs et ventrus, gonflés de vapeurs, avaient commencé d'amonceler leurs citadelles vagues dans le ciel dès le début de l'après-midi. En leur sein tumultueux, la tempête avait lentement mûri.

Elle étendit ses ailes et frappa.

Un vent violent leur gifla le visage et le sable brûlant les aveugla. Des mains invisibles s'accrochaient à leurs vêtements comme pour les déchirer et les leur arracher et Kadji fut sur le point de croire aux légendes rapportées par Akthoub et selon lesquelles les ombres des morts hantaient ces sombres étendues.

Le souffle coupé, il aspirait du sable et le recrachait tout en fourrageant à la recherche d'un morceau de tissu pour se protéger les yeux des puissants tourbillons de vent qui entraînaient de cruels grains de sables sur leurs ailes imposantes.

Sous lui, Harral trébucha et tomba sur les genoux. Kadji se laissa couler de sa selle et prit la bride à la main, conduisant le petit feridoun jusqu'à l'endroit où il distinguait Akthoub. Le vieillard avait déjà quitté sa selle et enfouissait son visage contre l'épaule de sa monture pour protéger ses yeux du sable.

— Impossible de poursuivre à cheval dans cette tempête, hurla Kadji à l'oreille du vieux sorcier.

— Ma misérable personne est bien d'accord… mais nous risquons d'être ensevelis si nous nous tenons ainsi immobiles ! répondit Akthoub en hurlant lui aussi.

— Que faire ? Il n'est nul abri possible sur cette terre aussi plate que la paume de ma main !

Ils décidèrent donc de continuer leur route à pied en menant les chevaux par la bride. Ils entourèrent de tissu la tête de leur coursier pour protéger les yeux, bouche et naseaux des morsures de la tempête de sable et encapuchonnés eux-mêmes, ils poursuivirent leur chemin comme des fantômes, ivres, titubant et grotesques… Bazan, le grand loup gris, courait devant comme toujours.

Le voyage semblait sans fin. Le vent hurlait comme une horde de démons et les deux hommes étaient prêts d'étouffer sous leur lourd capuchon. Le vent giclait de plus belle tandis qu'ils luttaient, courbés en avant, pour continuer d'avancer, les pieds glissant à chaque pas sur le sable qui fuyait sous leur poids. Ils ne savaient même plus où ils allaient ni dans quelle direction et n'osaient pas se découvrir les yeux pour se guider

sur le vague rougeoiement de Kylix. Car ils savaient que les tempêtes de sable du Bord du Monde sont assez puissantes pour rendre aveugle à jamais : car les vents et les particules qu'ils charrient peuvent avoir hanté d'abord d'autres mondes que Gulzund et traversé l'éther pour venir frapper le Bord du Monde…

Ainsi progressaient-ils à grand peine, tête baissée, à l'aveuglette, suffocant, trébuchant à chaque pas sur le sol traîtreux qui se dérobait sous eux, quand Zamog frappa !

Ce fut Harral qui sauva la vie de son jeune maître. Le jeune Nomade, assourdi et aveuglé par la tempête, ne pouvait voir ou entendre approcher l'homme-dragon à temps pour se défendre. Mais les sens plus aiguisés du jeune poney lui permirent de flairer l'approche du danger, de la mort. Il se figea sur place, secoua la tête et poussa un hennissement étouffé. Puis, tandis que Kadji cherchait à tâtons à reprendre les rênes, il se cabra et frappa de ses deux sabots, portant un coup qui aurait fendu le crâne d'un homme ordinaire.

Le massif homme-dragon surgi de la tempête, se dressait derrière Kadji, brandissant un gigantesque cimetière. Le monstre suivait à la trace les deux hommes et leurs chevaux depuis des heures, depuis que Shamad, parvenu au Bord du Monde et incapable d'aller plus loin l'avait renvoyé en arrière occire leurs poursuivants. Le vent cinglant et le sable brûlant n'avaient pas le moins du monde gêné l'homme-dragon. Comme tous ceux de son espèce, le monstre n'avait pas de paupières véritables, mais de simples membranes transparentes dont il lui avait suffi de protéger ses yeux pour ne pas craindre la morsure du sable et du vent.

Le cheval le prit par surprise. Il n'avait pas réellement pris garde au petit poney noir, concentrant toute son attention sur le jeune nomade que la tempête aveuglait.

Il avait à la légère comme on va le voir ! Car, en se cabrant, le petit cheval noir le frappa de ses deux sabots. Or ils portaient des fers lourds et tranchants et étaient lancés de l'avant par les puissantes épaules de l'animal, où jouaient des muscles plus redoutables encore que ceux de l'homme-dragon.

Il reçut l'un des sabots à la base du cou, l'autre, en pleine face.

Kadji glissa sur le sable fuyant, tenta de rattraper les rênes du cheval qui se cabrait, trébucha et tomba à genoux. Zamog abattit le cimeterre d'un grand mouvement tournant mais le choc lui avait fait perdre l'équilibre et il lâcha l'arme qui passa en sifflant aux oreilles de Kadji et alla se ficher dans le sable. Le sabot du cheval avait brisé l'épaule de Zamog – l'homme-dragon ne se battrait plus avec son cimeterre.

Kadji arracha le linge qui lui couvrait le visage et, saisissant sous sa tunique la hache sacrée de Thom-Ra, il se précipita sur la silhouette titubante de l'homme-dragon qui semblait un démon surgi magiquement de la tempête.

Mais les sabots foudroyant de Harral avaient déjà gagné la bataille. Le deuxième sabot chaussé de fer avait atteint le monstre en plein visage avec une puissance qui eût fait éclater le crâne de tout autre que Zamog. Les os plus frustes et plus épais de l'homme-dragon avaient tenu bon, mais tout juste.

Pour faire face à l'attaque du jeune nomade, le monstre leva une face de cauchemar : les deux yeux en avaient disparu, transformés en bouillie sanglante. Sa mâchoire inférieure brisée pendait de travers, découvrant des crocs étincelants qui eussent dépecé Kadji s'ils avaient pu se refermer sur

sa chair… mais ils ne se refermeraient jamais plus.

C'était merveille que l'homme-dragon vécût encore, miracle qu'il tînt debout. Titubant, aveugle, un bras pendant comme un poids mort à son épaule fracassée, le monstre couvert d'écailles bleues cherchait encore à tâtons, de sa main valide, la gorge de Kadji pour l'étrangler. Et se fût-elle refermée sur lui, cette main unique, qu'elle eût encore trouvé suffisamment de force pour le réduire en miettes.

Mais l'Épervier Rouge des Chayyim Koznaga ne l'entendait pas de cette oreille. La hache sacrée de Thom-Ra se leva étincelante à travers la tempête et s'abattit comme la foudre.

Le premier coup frappa Zamog en pleine poitrine avec un bruit mat de cognée de bûcheron entaillant un tronc. La lame étincelante s'enfonça de deux pouces dans la dure chair recouverte d'écailles : une côte ou deux craquèrent ; Zamog recula, conservant à grand peine son équilibre.

Le second coup s'abattit à la base du cou du monstre et lui trancha à demi la tête, sectionnant la moelle épinière. Blessure terrible ; un flot malodorant de sang de serpent jaillit par saccades épaisses d'une artère tranchée et ruissela au long du corps massif avant d'aller détremper le sable, au pied du monstre.

Zamog tomba lentement, comme s'écroule une tour dont le temps a rongé les fondations. Il tomba d'abord sur les genoux, puis à quatre pattes, puis s'étendit de tout son long sur le sable. Sa large queue aplatie battit le sol à deux reprises puis fut prise d'un tremblement spasmodique. Et c'est ainsi qu'il mourut sur les sables gris du Bord du Monde.

Peu après, la tempête de sable se calma et les deux compagnons, étant remontés en selle, reprirent leur chevauchée inlassable – droit vers l'est.

VI

DEVANT LES PORTES D'AMÉTHYSTE

Thyra sortit lentement du sommeil comme on sort d'un rêve interminable. Elle resta longtemps allongée sur la roche dure et plate, a demi enveloppée dans une cape déchirée, clignant paresseusement des yeux.

Les tours d'Ithombar, cité-reine des Immortels se dressaient droit devant elle. Elles s'étiraient jusqu'à d'inimaginables hauteurs. Toutes étaient bâties de cristal violet étincelant, selon des méthodes inconnues des maçons humains, car elles n'étaient faites ni de blocs ni de briques mais taillées dans une masse unique de matière cristalline et brillante, sans qu'aucun joint ou raccord n'apparût ! Saisi d'effroi, l'esprit n'osait imaginer les fours gigantesques dans lesquels ces tours de mille pieds avaient bien pu être fondues… tout d'une pièce

Directement devant Thyra, se dressaient les portes de la cité éternelle où résidaient, au-delà de la mort, les meilleurs et les plus saints des poètes, savants, philosophes et prophètes, tous les grands cœurs et les grands esprits de Gulzund.

Elle avait d'abord jeté sur les puissantes portes des regards incrédules, puis elle avait failli rire – Pauvre Shamad ! Son dernier rêve de conquête et d'empire mourrait dans l'œuf !

Car ces portes étaient fermées à double tour !

Le frottement de bottes de cuir sur le gravier réveilla son attention. Elle tourna la tête et se figea comme si elle avait découvert, à son réveil, une vipère mortelle enroulée à quelques pouces de son visage.

Shamad venait de s'asseoir sur un rocher arrondi à moins de dix coudées de la jeune femme. Il était assis en tailleur, et ses fortes mains blanches jouaient machinalement avec un poignard effilé. Il observait Thyra, un demi sourire errant sur ses traits.

Et elle eut soudain très peur.

Peut-être sous l'effet de cette peur qui l'avait saisie tout entière, elle se mit à le dévisager, notant chaque détail. Ses atours princiers étaient en lambeaux et semblaient des guenilles, de même que sa chair avait fondu, ne laissant qu'un corps sec et tanné par le soleil.

Il était mal rasé, ses joues creuses portant une barbe de quatre jours. Ses lèvres, qui ne cessaient de s'agiter comme s'il avait adressé des chuchotements perpétuels à une personne qu'elle ne pouvait pas voir, étaient blanches et craquelées. Au coin de sa bouche, la salive déposait une goutte de mousse blanche.

Dans leurs orbites enfoncées, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, soulignés de cernes profonds et noirs. Il avait l'air malade, malade à mourir.

Quand il se rendit compte qu'elle le regardait, son regard d'illuminé

quitta la poitrine de la jeune femme pour se poser sur son visage. Il sourit – mais d'un rictus sans chaleur et sans joie – et ouvrit ses mains décharnées en signe d'impuissance moqueuse.

— Bienvenue dans ma salle du trône ! lança-t-il en riant. Mon empire a quelque peu rétréci, il est vrai, et ma cour se réduit à moi-même – et vous… Zamog – il tordit ses maigres épaules et lança un rapide regard dans son dos – s'est mis en chasse pour tuer le garçon qui me suit – votre amant. Mais il y a de cela des heures et des heures ; je crains que ce monstre loyal lui-même ne se soit décidé à quitter mon service, comme tous les autres. Trahison, trahison ! Mais vous me restez, vous… et ses yeux revinrent se poser sur la jeune fille avec insistance.

Thyra était terrorisée, maintenant. Son cœur battait à toute vitesse dans sa poitrine et sa gorge était sèche comme le désert lui-même. Elle tenta de parler mais ne parvint qu'à tousser douloureusement.

— J'ai disposé du vin auprès de vous, buvez, buvez ! dit-il d'une voix neutre.

Sortant une main tremblante de sous la cape qui lui servait de couverture, elle saisit un gobelet et but à longs traits le fort vin rouge tiède qu'il contenait. Les paupières lourdes, l'imposteur l'observait d'un air boudeur et songeur, frappant du plat de la lame de son poignard la roche sur laquelle il était assis.

Reposant le gobelet vide, elle évita de regarder l'effrayante expression qui s'était peinte sur les traits de Shamad et se perdit dans la contemplation des murailles et des portes de la mystérieuse et silencieuse cité. Il suivit la direction de ce regard et son visage se tordit en une grimace d'ironie amère.

— Fermées, fermées, fermées, dit-il d'une voix rauque. Puis il rit et gesticula. Il ne me reste plus aucune retraite, aucun chemin à suivre…

Suivant ses gestes, elle regarda pour la première fois le Bord du Monde.

Aussi loin que l'œil pouvait voir dans la dure lumière coupante du matin, une falaise de pierre barrait l'horizon, masquant la moitié du ciel. L'étendue désertique s'élevait tout simplement à une centaine de pieds – et s'arrêtait. Au-delà, il n'y avait que le ciel vide, bleu, sans oiseau. Pas un nuage ne venait troubler la pureté de l'azur infini.

C'était écrasant, effarant. C'était trop vaste pour être supportable. L'esprit reculait, préférant s'aveugler que de penser à une chose pareille. Elle détourna les yeux de l'immensité terrifiante – et ce fut pour constater que Shamad avait le regard fixé sur elle.

— Je comprends pourquoi votre amant s'est donné tant de peine pour me suivre…

— Ce n'est pas mon amant ! Jamais il ne m'a touchée ! Je suis une vierge de Zoromesh et mes vœux m'interdisent de… s'écria-t-elle avec chaleur. Mais il balaya ses paroles d'un geste de la main qui tenait le poignard.

— Des mots, des mots que tout cela ! Vous l'aimez, n'est-il pas vrai ? Et lui vous aime ?

— Oui, j'aime Kadji, de tout mon cœur, de toute mon âme, lança-t-elle d'une voix qui tremblait un peu. Quant à lui, je ne saurais dire – jamais il ne m'a adressé une parole, un regard…

— Balivernes ! Vous n'êtes que des enfants, des enfants ! Il a prêté serment de vengeance et se trouve investi d'une mission sacrée – il est dépositaire de l'honneur de sa tribu. L'amour des femmes lui est bien évidemment interdit. Il n'a même pas le droit de prononcer une parole

d'amour, pas plus que vous !

Le souffle coupé, Thyra regarda le dément avec des yeux étonnés. Disait-il vrai ? Se pouvait-il que Kadji fût tenu par un serment et eût, pour cette raison, repoussé ses timides avances, dans la grotte ? Mais oui ! C'était évident, c'était la seule explication possible ! Ah, comme ils avaient été aveugles et stupides, tous les deux ! Retenu chacun par des vœux de chasteté jusque dans leurs discours et incapables, l'un comme l'autre, de comprendre l'identité de leur situation !

— … mais vous, pourquoi m'avez-vous poursuivi, ma fille ? Voilà ce que je n'ai jamais compris. Je ne vous ai jamais causé aucun tort, dit-il d'une voix presque plaintive, tout à coup. Elle se durcit et le regarda droit dans les yeux. La chevauchée sans fin l'avait affaiblie. Elle était si fatiguée, si faible, si épuisée, qu'elle s'était endormie en selle. Il aurait le temps de frapper avant même qu'elle ait pu se dégager de la cape qui lui servait de couverture pour se mettre debout. Mais elle n'en parla pas moins : *autant en finir tout de suite,* songea-t-elle.

— Auriez-vous oublié que vous mandâtes vos assassins pour m'occire traîtreusement, moi, une princesse du sang de la Maison du saint Azakour ?

Il se mordit la lèvre, soudain songeur, la regardant un peu de côté, de ses yeux fatigués, injectés.

— C'était donc cela, marmonna-t-il.

— Mais la vraie raison, c'est que la communauté à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir m'a envoyée pour vous détruire, reprit-elle en s'efforçant de parler d'une voix ferme. Car je suis l'une des Sœurs Blanches de Zoromesh. Je n'ai pas encore prononcé mes vœux perpétuels, je ne suis encore qu'une novice. Ma mère me confia aux Sœurs Blanches quand j'étais encore enfant. Après sa mort, elles m'ont protégée et se sont occupées de moi.

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux de l'imposteur.

— Les Sorcières Blanches ! Qu'ai-je donc fait pour les offenser ? cria-t-il, quelque peu surpris par cette révélation.

— Votre seule existence est une offense à tout Gulzund, répliqua-t-elle d'une voix ferme, puisant force et courage à quelque source intérieure. La vilenie avec laquelle vous avez usurpé le Saint Nom et le Trône de Yaktodah insulte le ciel et monte jusqu'aux narines des dieux comme une odeur détestable ! Ils ne toléreront pas que votre méprisable personne souille le Saint Trône du Dragon ! Ainsi fus-je mandée pour vous occire. En cas d'échec, une autre eût été mandée après moi. Princesse du sang, j'avais plus de raisons que quiconque d'être désignée la première pour cette haute mission…

Soudain, Shamad se leva d'un bond et marcha sur elle à grandes enjambées, comme si, dans ses paroles, quelque chose l'avait provoqué au-delà de ce qu'il pouvait supporter. Son visage était d'une pâleur mortelle et tout tordu de tics.

— Vous aurez donc plus de raisons que quiconque de périr la première ! Oui, car je vais vous occire céans et sur le champ, ma mie ! Puis je tuerai cet enfant imberbe qui me suit et le vieil imbécile qui l'accompagne ! Et ce traître de Zamog, aussi, s'il traîne encore dans les parages. Puis moi-même, je suppose !

Il se tut et se courba vers elle. La lame du poignard lança des éclairs aveuglants dans le cruel soleil du matin quand il la brandit pour la lui plonger dans le cœur.

VI

LE BORD DU MONDE

Surgi de nulle part, un grand loup gris, les crocs découverts, grondant sourdement, le poil hérissé, hirsute, gigantesque, terrible, arriva en galopant, ses pattes griffues grattant la roche, ses yeux d'or lançant des éclairs.

Shamad se figea, étonné. L'apparition du fauve monstrueux avait été trop rapide, trop soudaine. Dans sa surprise et son émoi, il avait arrêté son geste et le poignard s'était immobilisé à moins d'un pouce de la poitrine de la fille aux cheveux de flamme.

Alors le grand loup se lança dans un bond prodigieux et s'abattit sur l'imposteur. Les effrayants crocs aigus se refermèrent sur le poignet de la main qui tenait le poignard. Les mâchoires puissantes claquèrent, il y eut un bruit d'os brisés, le sang jaillit. Shamad poussa un hurlement aigu et prolongé d'enfant au moment où les féroces mâchoires se refermaient sur sa main.

Le poids du grand fauve fit perdre son équilibre à l'homme terrorisé. Il tomba lourdement sur le dos et le poignard décrivit un arc de cercle avant de retomber sur le sable avec un bruit mat.

L'homme hurla de nouveau en essayant faiblement d'écarter de son visage les terribles crocs luisants. L'haleine fétide du loup gigantesque brûlait sa face et son cou. En quelques instants, ses yeux, son nez, sa bouche, mis en pièces, disparurent en une bouillie sanglante. Il dressa une tête qui n'était plus qu'un épouvantable masque écarlate et la jeune fille crut apercevoir un regard horrible fixé sur elle.

Alors surgit à son tour Kadji. Il se dressa, masquant le soleil, assombrissant le ciel, terrible, le visage même de la vengeance.

En deux enjambées, il fut sur l'homme et le fauve. Il se pencha, entoura de ses mains puissantes le garrot hirsute de l'animal et le tira en arrière.

La hache de Thom-Ra monta dans le ciel et s'abattit avec un sifflement. L'acier aiguisé résonna contre la roche nue. Le sang jaillit, incroyablement pur et rouge dans le soleil.

Et la tête tranchée de Shamad l'imposteur, roulant avec un bruit sourd sur le sol s'en alla s'écraser comme un gros fruit obscène contre les portes d'améthyste closes de la cité immortelle.

Ainsi fut vengé l'honneur des nomades Chayyim Kozanga.

Tout n'avait été que bruit, fureur et horreur – tout redevint calme, soudain. Sa fureur apaisée, le grand loup gris, Bazan, alla lentement jusqu'à sa maîtresse. Un gémissement parcourut les profondeurs de la gorge du fauve, il tira une longue langue rose pour lécher la main de la jeune fille et se mit à agiter la queue de toutes ses forces, comme n'importe quel chien.

— Par ma foi, voilà qui est fait ! soupira le vieil Akthoub qui apparut

derrière Kadji.

Ce dernier se pencha sur le cadavre décapité et ouvrit sa tunique en lambeaux. Le grand médaillon d'or de la Cité du Dragon reposait sur la poitrine nue de la chose sans tête. Thyra aurait pourtant juré que le cadavre du faux empereur que Shamad avait laissé derrière lui, dans Khalidûr, portait l'emblème sacré. Il s'était probablement agi d'une réplique contrefaite. Shamad n'avait pas supporté l'idée de se défaire de l'antique médaille et ne s'en était jamais séparé.

Kadji s'empara du saint et précieux objet et l'enfouit dans l'une des poches de sa tunique. Puis il se pencha et nettoya dans le sable, du sang qui la souillait, la lame impitoyable de la hache sacrée qui venait de trancher le col de l'imposteur. Puis il baisa l'arme que le dieu de la Guerre avait remise aux mains de son ancêtre il y avait tant d'années et la replaça dans son baudrier.

Alors, sous le regard de Thyra, il se saisit du corps sans tête et le porta jusqu'au Bord du Monde. Sur un ordre bref, le vieux sorcier ramassa, quant à lui, le chef sanglant de Shamad, qu'il saisit par une boucle de cheveux, et l'emporta jusqu'à l'endroit où se tenait Kadji, au bord de l'Infini.

Le guerrier éleva le cadavre au-dessus de sa tête et le précipita par-dessus le Bord du Monde, au moment même où le vieux sorcier, avec une grimace de dégoût, faisait suivre le même chemin à la tête. Et ainsi tombèrent par-dessus le Bord du Monde le corps et la tête, la tête et le corps, en une chute sans fin sous le regard moqueur mais froid des étoiles.

Puis le jeune nomade gagna rapidement l'endroit où se tenait Thyra et, posant un genou en terre, il prit la jeune fille dans ses bras vigoureux et la fit mettre debout. Son beau visage brûlé par le soleil était tout proche de celui de la jeune femme.

— Depuis combien de temps étiez-vous cachés là ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Depuis assez longtemps pour vous entendre dire que vous m'aimiez, répliqua-t-il. Assez longtemps pour apprendre que vous étiez liée par le même vœu de chasteté qui liait mes propres lèvres. De quelle bêtise n'avons-nous pas fait preuve, gente demoiselle !

— Je me suis acquittée de ma mission, dit-elle d'un ton rêveur. Shamad est mort et les dieux satisfaits. Le Monde est débarrassé de lui et mes sœurs aînées seront contentes. Je vais renoncer à mes vœux. Je n'ai prononcé que les vœux les moins importants – ceux du noviciat. Je peux désormais parler d'amour et je t'aime Kadji. Kadji !

Son regard clair, brillant, sans peur, son regard d'épervier vint se poser, se fondre dans celui de la jeune femme.

D'une voix basse et profonde, il dit à son tour :

— Et moi, par ma foi, ma Quête est accomplie. La hache de Thom-Ra s'est désaltérée du sang de Shamad l'imposteur et l'honneur de mon peuple est vengé ! Ainsi me suis-je acquitté de mon serment et me trouvé-je délié de toutes les obligations qu'il comportait. Et moi aussi, désormais, je suis libre de parler d'amour. Or donc, je vous aime, Thyra. Je t'aime et je t'ai aimée du premier instant que je t'ai aperçue dans les rues de Nabdour, déguisée en gaillarde Peroushka. Je n'ai jamais aimé que toi.

Les bras du garçon se refermèrent sur elle et ils échangèrent un long baiser passionné, profond, sans fin. Quand ils s'écartèrent enfin l'un de l'autre, la jeune fille posa sa tête légère sur l'épaule de Kadji et elle soupira un peu et rit un peu.

— Quel endroit étrange nous avons choisi, pour nous avouer enfin notre

amour, finit-elle par dire d'une voix voilée. Ne sommes-nous pas les premiers amants à échanger ainsi des serments au Bord du Monde ?

Il sourit mais ne répondit pas, content simplement d'être là et de la serrer contre lui.

Derrière le couple, le vieil Akthoub les couvait en clignant un peu des yeux, ses traits osseux tout adouci par une expression de tendresse et de sympathie.

— Ah ! finit-il par dire d'une voix que l'émotion rendait cassante, ce fut la Fin du Monde pour le félon Shamad. Pour vous deux, ma misérable personne se permet de suggérer que c'en est plutôt le début !

ÉPILOGUE

APRÈS LA FIN DU MONDE

L'été répandait de nouveau ses ors sur Gulzund et Kylix, le soleil, montait haut dans le ciel sur son char de rayons.

Au pays de Maroush, dans les montagnes noires, où coule, large et puissante, la Chaya sacrée, ayant quitté sa source secrète pour venir fertiliser la verte et riante vallée qui s'étend là, à jamais protégée et coupée du reste du monde par l'impassible muraille de roc sombre, au pays de Maroush, donc, régnaient la paix et l'abondance.

Les frères d'arme Chayyim Kozanga, reposés, ragaillardis, exposaient à la bienfaisante chaleur du soleil leurs blessures refermées. Des enfants couraient et jouaient au long des berges incurvées ; des amants gazouillaient dans les creux de roseaux, à l'ombre des branches lourdement chargées de fruits des *iongua* et des *kanagua* dont les ramures les protégeaient des oreilles et des regards indiscrets ; de farouches jeunes guerriers, nus à l'exception du pagne qui leur ceignait les reins, se tenaient à mi-cuisse dans l'eau claire, étrillant leur coursier. Par delà la puissante rivière, au-dessus des vertes prairies, là où les chaumières confortables se blottissaient les unes contre les autres au flanc de la montagne, des femmes pilaient du grain dans des urnes de pierre, cancanaient en vaquant à leurs occupations, ou se reposaient allongées à l'ombre des grands arbres en écoutant le doux sifflement des marmites bouillant au-dessus des grands foyers de plein-air.

Dans la cour pavée sur laquelle donnait sa maison, Zarouk, *jemadar,* ou commandant suprême des Kozanga étendait ses longues jambes, renversé en arrière sur la chaise de bois sculptée d'où il observait cette scène idyllique. Non loin de lui, un groupe d'anciens à la barbe blanche et au nez crochu étaient occupés à débattre avec passion d'un point obscur de tradition. Quant au *jemadar,* depuis longtemps remis de ses blessures et ayant recouvré toute sa vigueur, il s'ennuyait un peu et appelait de ses vœux l'heure du déjeuner.

Ce fut une sentinelle à l'œil de lynx, apostée dans les hauteurs dominant la vallée secrète où le clan se reposait qui les aperçut d'abord : un garçon aux cheveux blonds, monté sur un poney feridoun noir, accompagné d'une fille aux cheveux de flamme, du même âge que lui environ et chevauchant une jument grise, à ses côtés, un grand loup des plaines et, derrière eux, trottant sur une jument noire, un petit oriental portant natte, enveloppé dans une robe grise de sorcier. Les trois étrangers serpentaient au long du dédale rocheux qui constituait l'unique passage à travers les montagnes noires et dont l'existence était le secret farouchement gardé des guerriers Kozanga, depuis les temps très anciens de Kozang lui-même, fondateur du

clan.

La main de la sentinelle se porta à son oliphant de cuivre, et d'argent pour donner l'alarme… mais la main retomba et s'accordant quelques minutes de réflexion, le jeune guerrier porta de nouveau son regard perçant sur les trois silhouettes. Il lui semblait bien que le jeune homme blond avait quelque chose de familier… dans sa façon de se tenir en selle, dans la forme de ses épaules, la fierté de son port de tête, quelque chose de noble et d'altier… Bien sûr, la silhouette était presque celle d'un homme fait, maintenant, les épaules s'étaient élargies, la stature était plus massive, les bras semblaient plus épais que dans son souvenir… son souvenir de… pourtant, était-ce bien possible ?

Ils firent halte, tirant sur la bride de leur coursier, au dernier tournant de la passe rocheuse et Kadji, tendant la main, prit la main de son épouse et échangea avec elle un sourire. Dans un instant ils allaient descendre dans la vallée, dans la terre qui avait vu naître ses ancêtres, berceau de sa race. Kadji se jetterait dans les bras de son grand-père, puis ce serait l'accueil triomphal, tumultueux de ses frères d'arme… mais dans un instant, encore un instant – il ne se sentait pas absolument prêt…

En cinq mois ils avaient parcouru de nouveau toute l'immensité que Kadji, dans sa Quête, avait traversée en sens inverse. Mais le chemin du retour avait été plus facile que le premier voyage semé d'embûches qui les avaient conduits au Bord du Monde. Des portes d'Ithombar, ils s'étaient dirigés droit au sud, vers le grand port oriental de Narangazaya, clef mystérieuse des mers du sud.

Là, le peu d'or qui leur restait leur avait permis d'acheter un passage à bord d'un grand voilier et, d'île en île, de mer en mer, ils avaient longé toutes les côtes du monde et avaient fini par débarquer à la pointe sud des grandes plaines. Une dernière chevauchée vers le nord les avaient conduits au pays de Maroush, où le cercle infranchissable des montagnes noires gardait à jamais le sanctuaire verdoyant des Chayyim Kozanga, à l'abri de leur mille ennemis.

À bord du ventru *Roi d'Arthaya,* le gros navire marchant qui les transportait et dont le commandant, un rusé coquin oriental aux allures de gros chat assoupi qui avait passé le plus clair du voyage à jouer avec Akthoub à un mystérieux jeu d'échecs au moyen de polygones multicolores et de petites figurines sculptées dans l'ivoire – du diable si Kadji y avait jamais compris quoi que ce fût ! – à bord du gros vaisseau, donc, était monté un jour, lors d'une escale, un prêtre à robe noire dit « prêtre de tous les dieux », en route pour le temple forestier de Tash la Haute. Il avait marié Kadji et Thyra sur le pont du *Roi d'Arthaya,* en présence de l'équipage au grand complet, par une nuit magnifique, où, dans un ciel constellé, les sept lunes de Gulzund brillaient de tout leur éclat comme pour faire fête aux jeunes maries.

Il y avait bien des mois de cela et alors même qu'il tenait la main de sa jeune femme, de cette sorcière aux cheveux de flamme qu'il avait suivie jusqu'au Bord ultime et terrifiant du monde. Kadji souriait en songeant au fils qu'elle portait en elle. Car le vieil Akthoub avait pour eux exercé tout son art et percé les secrets nébuleux de l'avenir : il leur avait annoncé que l'enfant que Thyra portait serait un robuste garçon aux yeux bleus, comme son jeune père, et à la crinière de flamme, comme Thyra…

Un jour, sans doute, les frères d'armes sortiraient des montagnes noires dans le grondement de tonnerre des sabots de leurs coursiers pour aller conquérir à la pointe de l'épée et au tranchant de la hache de guerre, le

tronc auquel sa naissance donnerait droit à ce futur héritier de la Maison Tourmalin… car la querelle n'était pas éteinte entre les Kozanga et les chevaliers Rashemba au cœur de chien. Et si d'ailleurs le prince Batazin avait été défait par une armée de mercenaires *kougars,* cela ne changerait rien, car ces cruels seigneurs terriens étaient eux aussi les ennemis jurés des guerriers nomades et n'avaient aucun titre à s'accrocher au Saint Trône du Dragon.

Le cœur de Kadji battait plus vite à cette pensée. N'était-ce pas justice ? Son épouse. Thyra, n'était-elle-pas l'ultime survivante de la Maison du Saint Azakour ? Son fils aurait donc plus de droits sur le Trône du Dragon et son empire que tout autre habitant de Gulzund. Un jour, à la tête du clan entier, mille oriflammes guerriers volant au-dessus de la troupe glorieuses, Thyra, Kadji et leur fils – et le vieux jemadar – chevaucheraient jusqu'aux portes de la ville aux toits d'or, Khôr l'impériale, pour réclamer le Trône auquel l'enfant avait droit. Ainsi l'ardeur guerrière des Chayyim Kozanga se trouverait-elle soudée en une indéfectible alliance à la puissance royale et à l'immense richesse du saint Trône du Dragon, et de cette alliance sortirait l'empire le plus puissant de tous les temps, plus puissant même que ne l'avait été autrefois la Horde Chemed en Orient, si puissant qu'il se perpétuerait à jamais, jusqu'à ce que le soleil s'éteigne et que le monde devienne sombre et froid… Ah, que ce rêve était beau. Et il avait toutes les chances de se réaliser !

Dans son dos, le vieil Akthoub ne cessait de grommeler, et dans ses récriminations revenait sans cesse un mot : manger. Et Harral, le petit feridoun noir, sentant les riches senteurs de la verdoyante vallée où il avait fait ses premières courses ne cessait de hennir d'impatience et de piaffer.

Alors, comme venu du haut du ciel – et lancé en fait par la sentinelle qui avait reconnu Kadji – un grand cri résonna. En l'entendant, dans le village que baignait la chaude lumière de l'été. Zarouk, le vieux *jemadar* tressaillit et bondit de son siège. Son cœur était une fontaine de joie, des larmes heureuses coulaient de ses yeux. Et tous les frères d'arme les plus illustres se jetèrent sur leur bouclier de fer et sur leur glaive pour faire retentir les airs d'un chant métallique de bienvenue en les heurtant rythmiquement l'un contre l'autre comme c'est la coutume au long de la rivière Chaya.

Le cri vibrant de la sentinelle continuait de retentir aux oreilles de tous : Oyez, oyez, Kozanga ! Kadji… Kadji… Kadji… Bienvenue et salut à L'Épervier Rouge des Chayyim Kozanga car il est de retour parmi nous… Et voyez ! Dans son voyage, il est devenu un homme ! O Kadji, Kadji. Kadji !

Alors L'Épervier Rouge éclata de rire ; il pressa fortement la main de sa jeune femme, adressa un large sourire au fidèle vieux sorcier, piqua des deux, et tous trois gagnèrent le village au galop, le grand loup gris les suivant comme une ombre. La Quête de Kadji était accomplie.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2 – 7024 – 0543 – 6

Quatrième de couverture

KADJI souleva sans hésiter la tapisserie maculée de sang et examina le visage qu'elle celait.

La mort l'avait rendu froid et blanc comme un marbre. La mort lui avait volé sa perfection et sa beauté. La bouche était crispée en une hideuse grimace de terreur et les yeux vitreux semblaient contempler à jamais les traits de l'assassin inconnu. L'assassin – ou LES assassins ? Car le corps portait d'effrayantes blessures, des plaies ouvertes à la poitrine, à l'épaule, au ventre, à la gorge et au flanc. Il baignait dans une mare de sang séché, visqueux et noir…

Le Masque
Fantastique

KADJI souleva sans hésiter la tapisserie maculée de sang et examina le visage qu'elle célait.
La mort l'avait rendu froid et blanc comme un marbre. La mort lui avait volé sa perfection et sa beauté. La bouche était crispée en une hideuse grimace de terreur et les yeux vitreux semblaient contempler à jamais les traits de l'assassin inconnu. L'assassin — ou LES assassins ? Car le corps portait d'effrayantes blessures, des plaies ouvertes à la poitrine, à l'épaule, au ventre, à la gorge et au flanc. Il baignait dans une mare de sang séché, visqueux et noir...

H. 52/6509/5 — Dépôt légal — Impr. 6861-5 — Ed. 8259 — 3e trim. 1976.

Atelier Pascal Vercken